

Aicardiana

2^e série — n° 18 — 15 septembre 2016

▪ *Éditorial* Dominique AMANN

▪ *Jean Aicard et l'Italie*

Texte de Dominique AMANN
Articles et poèmes de Jean AICARD

▪ *Poèmes d'Italie* Jean AICARD

Poèmes de Florence
Poèmes de Naples
Poèmes de Pompéi
Poèmes de Rome
Poèmes de Sienne
Poèmes de Venise
Poèmes divers

▪ *Jean Aicard et la Grèce*

Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 18

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Jean Aicard et l'Italie.</i>	7
Texte de Dominique AMANN	
Articles et poèmes de Jean AICARD	
<i>Poèmes d'Italie.</i> Jean AICARD	133
Poèmes de Florence	135
Poèmes de Naples	165
Poèmes de Pompéi	185
Poèmes de Rome	199
Poème de Sienne	207
Poèmes de Venise	209
Poèmes divers	215
<i>Jean Aicard et la Grèce.</i>	223
Texte de Dominique Amann	
Poèmes de Jean Aicard	

ÉDITORIAL

La Grèce... L'Italie...

Aux origines de notre civilisation occidentale se trouve la civilisation grecque qui, plusieurs siècles avant notre ère, avait développé des savoirs et une esthétique auxquels l'Occident s'est constamment référé jusqu'à nos jours.

Jean Aicard, qui avait acquis au lycée de Nîmes une culture classique très solide, l'a restituée dans toute son œuvre littéraire où les références helléniques et romaines forment la trame de son inspiration.

Compte tenu des moyens de transport de son époque, s'il ne s'est jamais rendu en Grèce, du moins a-t-il parcouru l'Italie et s'est-il rapproché des milieux hellénisants et italianisants de Toulon et de Paris.

Son œuvre littéraire directement inspirée par ces deux pays fait l'objet de ce numéro d'*Aicardiana*, qui offre principalement un grand nombre de poèmes pour la plupart inédits. Numéro « spécial » donc, en ce qu'il est riche d'une matière tout à fait nouvelle et puisée à de nombreuses sources pour la plupart inaccessibles.

Musicalité et rythmes, métrique, figures de style... notre poète exploite toutes les ressources du matériau linguistique pour qu'il parvienne à amplifier le signifié.

Poète artiste soucieux d'une beauté formelle de modèle parnassien, poète lyrique chantant l'harmonie et faisant entendre la voix de l'âme, poète romantique de la sentimentalité et du re-

tour à la Nature, ou poète mystique décodeur de l'Invisible...
Jean Aicard trouve, dans l'Italie et la Grèce, une nourriture
pour son inspiration et une eurythmie de son expression.

Les vrais amis du poète se délecteront à cette production dense,
aux thèmes diversifiés et aux accents variés.

Dominique AMANN

6

JEAN AICARD ET L'ITALIE

Texte de Dominique AMANN Articles et poèmes de Jean AICARD

La Grèce, à travers Rome, a fait nos arts, nos règles ;
Et fier d'être héritier du citoyen romain,
Je ne me veux Gaulois que vaincu par tes aigles,
Pour recevoir les arts et les lois de ta main.

(Jean AICARD, poème *À l'Italie*)

L'Italie est le premier pays étranger dans lequel Jean Aicard
se soit rendu et c'est aussi celui qu'il a le plus visité.

Comme les jeunes Français de son temps, il a découvert l'Italie — et la Grèce — au lycée de Nîmes, où « les humanités » constituaient encore le cœur de l'enseignement : notre écolier y fut particulièrement brillant en grec et en latin et il conserva toute sa vie l'amour de l'Antiquité et de la culture classique. On sait également qu'il avait appris l'italien et le parlait avec facilité.

M^{me} Paulin-Bertrand a bien résumé l'attitude de Jean Aicard vis-à-vis de l'Italie :

Dans une de ses pièces lyriques à l'Italie, Jean Aicard a eu ce cri d'offrande suprême, qui est un pur cri d'amour :

Je ne me veux Gaulois que vaincu par tes aigles.

La première fois que je lus ce vers, c'était à haute voix et en présence du poète. Un petit choc à mon orgueil français me coupa, un instant, la respiration.

7

Accepter... glorifier la défaite !... Hé... là... ce n'est pas beaucoup dans nos habitudes, même si cette défaite est vieille de quelque deux mille années. Jean Aicard avait un sens de divination qui, par le moindre indice extérieur, pénétrait jusqu'aux âmes. Il perçut le fléchissement de mon intonation et l'interpréta. D'un geste, il arrêta ma lecture :

— Comme Gaulois... C'est comme Gaulois, et, il faut l'avouer, après l'expérience des siècles, que j'aime la victoire de Rome ; parce qu'elle a eu pour résultat cette forme exquise de civilisation latine qu'est notre civilisation française. En tant que Français d'aujourd'hui... être vaincu... oh ! ce serait différent !

Jean Aicard était la sincérité même. Ce déplacement d'appréciation dans le temps et le motif par lequel il l'expliquait n'étaient nullement des sophismes, mais bien l'expression réelle de sa pensée. N'ayant pas dans les veines un globule de sang latin, je dus méditer assez longtemps cette explication pour la comprendre dans ses éléments. Chez la plupart d'entre nous, l'admiration pour Rome est tout intellectuelle ; elle est acte de connaissance, de raison, comporte des restrictions, laisse place à des jugements : chez Jean Aicard elle faisait partie de cet inconscient dont les impulsions ne se discutent pas, elle était filiale. Il s'était toujours senti Latin : la culture avait défini, éclairé son sentiment, elle y avait ajouté en clairvoyance non en profondeur. De telles affinités inclinent à penser que, parmi ses ascendants, étaient de purs Latins immigrés en pays ligure.

Aussi, l'Italie l'attirait-elle d'un attrait puissant et tendre ; il y fit des séjours prolongés et, très vite, presque sans étude, comme retrouvant spontanément les mots dans sa mémoire, il apprit l'italien.

— Je me trouve en Italie, disait-il, comme dans une seconde patrie. Tout ce que mes yeux y voient parle à mon cœur, aussi bien la nature que les villes, les œuvres d'art que les hommes.

Et les accents de la langue me troublent comme si je les avais entendus dans une enfance oubliée.

Par une coïncidence heureuse ou, peut-être, à cause de concordanances intimes entre le poète français et la foule latine, Jean Aicard reçut de l'Italie une des plus grandes et durables joies de sa carrière. Ermete Novelli s'éprit de cette tragédie contemporaine et universelle qu'est le Père Lebonnard ; il la fit traduire et, des centaines de fois, la joua, dans toutes les villes, devant tous les publics italiens.

À cause du comédien certes, mais aussi parce que les Italiens, experts aux choses de l'art et ramenant, par instinct héréditaire, les diversités d'aspect à la grande unité humaine, sentirent la parenté du héros bourgeois avec les héros classiques, le père Lebonnard — Papa Lebonnard, dans la traduction — connut une popularité dont les Français, avec leur théâtre centralisé, se font difficilement l'idée. Tous les milieux virent représenter le Père Lebonnard, en parlèrent et, fait qui est aussi pour surprendre, surent, à côté du nom de Novelli, le nom de l'auteur, Giovanni Aicard¹.

Il y aurait donc beaucoup à dire sur les rapports de Jean Aicard avec l'Italie et son innutrition de la langue et de la littérature de ce pays.

De ses séjours péninsulaires, notre écrivain rapporta un grand nombre de visions et d'impressions qui lui inspirèrent de nombreux poèmes et des articles, restés pour la plupart inédits. Conformément à la ligne éditoriale que j'ai définie pour *Aicar-*

¹ PAULIN-BERTRAND (Julia, sous son pseudonyme : Léon de Saint-Valéry), « Le Père Lebonnard en Italie », article publié dans un périodique non identifié et dont les coupures de presse sont consultables dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 65, enveloppe n° 139, page 1.

diana, je m'attacherai surtout, dans cette nouvelle livraison, à publier ces textes et vers directement inspirés par l'Italie.

Le contexte politique 1870-1900

Le député Charles Beauquier², alors président de la Ligue franco-italienne et bon connaisseur de notre politique ultramontaine, rappela, en 1904, comment la mésintelligence s'était progressivement installée entre l'Italie et la France, essentiellement après la guerre de 1870 :

Sans vouloir faire en détail l'historique du conflit ou plutôt de la mésintelligence qui, pendant plusieurs années, divisa la France et l'Italie, nous croyons cependant utile d'en rappeler les motifs principaux : le passé éclairera le présent.

En 1870-71 la France réduite à la dernière extrémité, accablée, meurtrie, avait en vain tendu les mains vers l'Italie en implorant son secours. Celle pour qui elle avait versé son sang à Magenta, à Solferino, celle qu'elle avait délivrée du joug insupportable de l'Autriche, resta sourde à cet appel... Cette ingratitude ulcéra profondément nos cœurs ; il fallut l'élan généreux de Garibaldi qui, avec ses fils et une poignée d'héroïques Italiens, vint nous offrir son épée et le prestige de son nom ; il fallut que les Cavallotti, les Imbriani et tant d'autres tombassent dans les champs de la Bourgogne, victimes de leur

² Charles Beauquier (1833-1916), diplômé de l'École des Chartes (promotion 1857), fut un historien de la Franche-Comté, dont il a étudié notamment la musique et les traditions populaires. Député radical-socialiste du Doubs de 1880 à 1914, il fut un ardent défenseur de la Libre-pensée. Écologiste avant l'heure, il participa à la fondation de la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique de la France (1901) en compagnie des poètes Jean Lahor et Sully Prudhomme ; il rejoignit également la Ligue pour la protection des oiseaux, fondée en 1912.

noble dévouement, pour que le peuple français oubliât l'injure et comprit qu'il ne devait pas identifier les sentiments d'une nation avec ceux de ses hommes d'État et de ses diplomates.

Voici maintenant la contrepartie.

Après la guerre, lorsque l'Assemblée nationale, en majorité réactionnaire et cléricale, manifesta l'intention d'envoyer des troupes à Rome pour rétablir le pouvoir temporel des papes, l'Italie, qui avait déjà vu Napoléon III intervenir militairement en faveur de Pie IX, conçut d'assez légitimes alarmes. Elle craignait que les fusils Lebel, comme jadis les « merveilleux » chas-sepots du général De Failly, ne fussent, encore une fois, mis au service du Saint-Siège. Bismarck entretenait habilement les inquiétudes dans l'esprit de certains hommes d'État italiens. Et ce fut ainsi qu'il arriva à leur faire conclure avec l'Allemagne et l'Autriche cette *Triplice* qui irrita si fort la France contre Crispi et contre le roi Humbert.

Notre occupation de la Tunisie, si longtemps convoitée par les Italiens, n'était pas faite non plus pour leur inspirer des sentiments bienveillants à notre égard.

La situation se tendait de plus en plus : il eût suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres.

La guerre économique, ordinaire, prélude de plus graves conflits, avait achevé de diviser les deux pays. Chaque année, les relations commerciales se ralentissaient, les échanges diminuaient d'importance, et il en résultait un état de malaise qui contribuait encore à aigrir les esprits³.

Jusqu'en 1896, le gouvernement italien fut dirigé par Francesco Crispi (1819-1901), président du Conseil de 1887 à 1891 puis du 15 décembre 1893 au 14 juin 1896. Or Crispi était un

³ BEAUQUIER (Charles), *France et Italie*, pages 7-9.

adversaire déclaré de la France dont il contestait la politique nord-africaine ; et le roi Umberto I^{er} (voir Annexe, page 131), monarque constitutionnel, ne pouvait émettre que des vœux.

Vers la fin du siècle, nombreux étaient ceux qui, de part et d'autre de la frontière, regrettaient cette situation nuisible aux deux pays :

Heureusement, de chaque côté des Alpes, une petite phalange d'hommes éclairés, de coeurs généreux, fidèles à leurs amitiés d'autrefois, avait su garder son sang-froid et ne s'était pas laissée entraîner par ce courant d'antipathies plus ou moins justifiées. Au nombre de ceux qui s'efforçaient de ramener leurs compatriotes à de meilleurs sentiments et qui essayaient de renouer entre la France et l'Italie ces liens d'amitié que rien n'aurait dû relâcher, il faut citer pour l'Italie les noms de Visconti-Venosta, de Luzzatti, de Prinetti, Cavallotti, Imbriani, Bovio, Bonghi Biancheri, Zanardelli, général Türr *e tutti quanti*, et, du côté de la France, l'ambassadeur M. Barrère, Lockroy et tous les membres de la Ligue franco-italienne qu'il serait trop long de mentionner ici.

En dépit des rebuffades, des calomnies, des accusations d'antipatriotisme, ces hommes sensés et clairvoyants, surent tenir tête au déchaînement des passions « chauvines » et poursuivre, sans se laisser décourager, l'œuvre de pacification à laquelle ils s'étaient voués.

Peu à peu se produisirent des symptômes de détente qui s'accrochèrent rapidement après la disparition de Crispi et la mort du roi Humbert, et aussi du moment où il ne fut plus douteux pour personne que la politique de la France ne pouvait autoriser la supposition d'un rapprochement quelconque entre elle et le Saint-Siège. La présence de l'escadre italienne dans les eaux de Toulon, la visite du Président Loubet à l'amiral duc de

Gênes, la célébration du centenaire de l'Académie française à Rome⁴, et une série d'autres faits du même genre manifestèrent clairement un changement considérable dans la politique des deux pays.

Mais la tentative la plus sérieuse de rapprochement fut celle qui s'opéra sur le terrain des affaires commerciales en 1898. De nouvelles conventions, qui peuvent être encore améliorées, donnèrent un essor remarquable aux transactions dans l'un comme dans l'autre pays, en faisant cesser cette déplorable guerre de tarifs dont le commerce et l'industrie avaient tant souffert jusque-là.

L'entente cordiale dont nous avons à nous féliciter aujourd'hui et dont le voyage des souverains d'Italie à Paris a été l'éclatante manifestation est due pour une large part à la ligue franco-italienne qui, depuis 1888, date de sa fondation, s'est donnée pour but, comme portent ses statuts : « de resserrer les liens d'amitié qui doivent exister entre les deux pays », à raison de leur communauté d'origine, de civilisation, de mœurs, d'aspirations et d'intérêts. Dès le principe cette association de bonnes volontés affirmait son intention de travailler à dissiper les préjugés et les malentendus entre ces peuples frères et égaux.

Comme moyen d'action elle commença par commémorer les principaux anniversaires des glorieuses journées où Français et Italiens avaient, sur les mêmes champs de bataille, versé leur sang pour la cause de leur indépendance et pour le maintien de l'intégrité de leur territoire.

C'est ainsi que chaque année la ligue a fêté les anniversaires de Magenta, de Solferino et de Dijon⁵...

⁴ NDLR. — En ce qui concerne l'escadre italienne à Toulon et la visite du président Émile Loubet au duc de Gênes, voir ci-après « année 1901 », pages 89-98. — Quant à l'académie de France à Rome, fondée en 1666 par Colbert, elle célébra, en 1903, le centenaire de son installation à la villa Médicis.

⁵ NDLR. — La campagne d'Italie de 1859 (ou deuxième guerre d'indépendance italienne) aboutit à la réunion de la Lombardie (Milan) et du royaume

Le 24 juin 1894 à l'occasion d'un anniversaire de Solferino, 142 députés italiens envoyaient un message de sympathie à la Ligue, alors présidée par le général Yung. « Nous buvons avec vous, disaient-ils, à la grandeur et à la prospérité de nos patries, que le sang des martyrs a unies à jamais et *que la sagesse et l'amour des vivants devraient faire considérer comme une seule patrie.* »

Mais, représentant des idées essentiellement pacifiques, la Ligue ne pouvait se borner à célébrer des anniversaires de batailles, elle rendait aussi hommage à la mémoire des hommes de génie, des penseurs, des savants, des littérateurs, des artistes qui ont illustré l'une ou l'autre nation.

Ce fut ainsi que sous la présidence du ministre de l'Instruction publique elle organisa une fête commémorative en l'honneur de Verdi.

Peu de temps après, elle envoyait quelques-uns de ses membres, à l'occasion de la présence de l'escadre italienne dans les eaux de Toulon, présenter une adresse à l'oncle du roi d'Italie, au duc de Gênes, et participait ainsi à la manifestation officielle à laquelle la présence du Président de la République donnait tant d'éclat.

Quand la France fêta le centenaire de la naissance de son grand poète, de Victor Hugo, l'Italie, par de nombreuses délégations, prit part à ces fêtes. La ville natale du grand homme, Besançon, reçut à cette occasion la visite des membres des associations de la jeunesse italienne. Quelque temps après, la Ligue donnait mission à un certain nombre des siens, d'aller

de Piémont-Sardaigne. Durant cette campagne, les armées françaises et sardes remportèrent deux importantes batailles contre les troupes autrichiennes : à Magenta le 4 juin et à Solferino le 24 juin. — Quant à Dijon, la ville fut le siège de trois batailles durant la guerre de 1870, notamment le 26 novembre quand l'armée des Vosges de Garibaldi attaqua les Prussiens.

offrir à Rome un buste de Victor Hugo, qui fut solennellement installé au Capitole.

Après avoir fêté de grands artistes italiens à Paris, Novelli, Leoncavallo, Puccini, tout dernièrement elle lançait l'idée d'élever dans la Capitale une statue à Garibaldi et sollicitait, auprès du conseil municipal, un emplacement.

En résumé, depuis sa fondation la ligue franco-italienne peut se rendre ce témoignage, qu'elle a profité de toutes les occasions, quand elle ne les a pas fait naître, d'entretenir un courant de relations amicales entre les deux pays⁶.

Émile Loubet, élu président de la République le 18 février 1899, s'impliqua fortement dans la politique étrangère et, durant son septennat, la France normalisa ses relations avec l'Empire russe, la Grande-Bretagne et l'Italie. Et, à Rome, les présidents du Conseil — notamment Antonio di Rudini (1896-1898) et Luigi Pelloux (1898-1900) — conduisirent une politique davantage tournée vers la France.

Le jeune roi Victor-Emmanuel III, aidé de son président du Conseil Giuseppe Zanardelli (1901-1903), put alors envisager la réconciliation avec la France. Et nous verrons dans les pages suivantes que Jean Aicard, notamment comme membre de la Ligue franco-italienne, fut un artisan actif de ce rapprochement, au service duquel il mit tout son talent poétique et littéraire.

Les œuvres de jeunesse

L'Italie apparaît timidement dans les poèmes de jeunesse : notre lycéen était alors davantage intéressé par la Grèce. J'ai relevé la première mention de la nation voisine dans un poème

⁶ BEAUQUIER (Charles), *France et Italie*, pages 9-13.

daté à la fin « 23 septembre 1867 » et décrivant la propriété des *Lauriers* où le poète passait l'été :

La maison est assise au milieu de la plaine,
Un peu grise et massive avec un air de reine ;
Tout autour se déroule un magique horizon
Sévère et gracieux, beau dans toute saison.
C'est, derrière, debout aux flancs d'une éminence,
Un village joyeux du soleil de Provence
Qui fait blancs ses vieux murs où courent les lézards ;
Et, plus loin, embrassant tout de ses hauts regards,
Soulevant, par-dessus un vert coteau, sa tête,
Coudon surgit, tranquille et lourd comme un athlète.
Le vieux pic aux sourcils froncés a dû souvent
Lutter avec l'éclat du tonnerre et du vent,
Et ses combats avec l'ouragan en colère
Auront laissé ce pli sombre à sa cime austère,
À moins que le géant n'ait en lui le dégoût,
Étant très vieux, du bruit, des hommes et de tout !
Plus loin, à l'occident, la tête chauve et grise
Du Faron belliqueux que le Coudon méprise
D'avoir laissé bâtir aux hommes sur ses flancs
Les hypocrites murs de forts hideux et blancs !
À l'orient, des monts dont la chaîne relie
La Provence dorée à sa sœur l'Italie ;
Au sud, la grande mer qu'on entend sans la voir,
Pareille à Dieu, pareille aux songes de l'Espoir !

Là le travail fervent de toutes parts moissonne ;
On sent que l'âme ainsi que le soleil, rayonne ;
Il fait bon saluer, quand approche la nuit
Qui fait le chemin sombre et vaporeux le bruit,

Nos paysans aux bras brunis, velus et fermes,
Debout, graves, hautains, sur le seuil de leurs fermes⁷ !

mention fort rapide, on en conviendra, mais qui a pour intérêt de définir l'Italie et la Provence comme deux sœurs, thème que Jean Aicard développera à de nombreuses reprises.

On pourrait encore citer l'évocation des « aiguilles des pins d'Italie⁸ » ou bien « notre Provence aimée, de cette petite Italie française, dont le parler musical a fait hésiter un instant le Dante (qui lui a pourtant préféré le pur italien)⁹ ».

Toutefois, c'est surtout avec son théâtre que Jean Aicard va véritablement s'intéresser à l'Italie.

Il vint passer l'été 1868 à La Garde où il arriva à la mi-août, se promettant de bonnes vacances... Mais il avait contracté une variole : à défaut de vaccination ou de médicaments antiviraux, la maladie poursuivit tous ses ravages et imposa une longue convalescence que le jeune homme mit à profit pour s'intéresser à la *commedia dell'arte* c'est-à-dire au théâtre populaire italien, avec ses trois personnages célèbres : Pierrot, Colombine et Arlequin.

En 1868, à son retour à Toulon, il tombe gravement malade. Le médecin ne répond pas de lui, on ne sait ce que sera sa maladie : c'était une petite vérole des moins bénignes. Pendant la convalescence, avant de pouvoir sortir, il avait écrit un acte en vers intitulé *au clair de la lune* et qui a été joué au Gymnase de

⁷ AICARD (Jean), *Aimer-Penser*.

⁸ Poème « La Méditerranée » publié dans *Le Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux*, volume II (1869-1871), Paris, 1871, pages 251-252. Également publié dans Aicard (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements* (1871), « Rébellions », XXVI, page 71.

⁹ *Le Progrès du Var*, mercredi 22 décembre 1869, « Variétés », article de Jean Aicard intitulé « Courdouan. La Provence ».

Marseille dix fois environ et imprimé par l'éditeur bijoutier A. Lemerre, comme du reste, les autres volumes de Jean Aicard.

Dans les moments de calme qui suivaient le délire, le poète s'était fait lire *L'Homme de Neige* de George Sand et la *Comedia del Arte* de Louis Moland ce qui lui avait donné l'idée de ressusciter à son tour les fantoches de la comédie italienne¹⁰.

Durant sa convalescence, Jean Aicard, non abattu par le mal qui aurait pu l'emporter, composa en réalité deux comédies italiennes, toutes deux en un acte et en vers.

La première, intitulée *Pierrot fragile*, fut reçue par le Vaudeville en août 1869¹¹, mais n'y fut finalement point représentée¹².

La seconde, intitulée *Au clair de la lune*, met en scène, de façon très classique, la volage Colombine partagée entre son mari Pierrot et son amant Arlequin. Représentée avec succès le mardi 18 janvier 1870 sur la scène du théâtre du Gymnase à Marseille, elle fournit une dizaine de représentations : « La comédie est divisée en onze scènes courtes : la brièveté des dialogues, les changements rapides de personnages donnent à l'ensemble un ton primesautier, même si ce poème, quoique présenté sous une forme légère, évoque de manière triste l'homme bon victime de son honnêteté et de sa confiance

¹⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 45, petite biographie anonyme du poète, page 3.

¹¹ Voir, par exemple, l'annonce du *Gaulois*, 2^e année, n° 414, lundi 23 août 1869, « Bruits de Couliesses », page 3, colonne 5 : « Le Vaudeville a reçu un acte en vers de M. Jean Aicard, auteur, en collaboration avec M. Pierre Elzéar, d'un *Faust*, lu, il y a quelques mois, devant le comité du Théâtre-Français. » Annonce identique dans *Le Figaro*, 16^e année, 3^e série, n° 233, dimanche 22 août 1869, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 5.

¹² La pièce, sous le titre *Le Pierrot de cristal*, fut finalement représentée pour la première fois le 21 février 1903 dans une soirée de l'École normale supérieure, augmentée d'une musique de Camille Saint-Saëns pour la barcarolle finale.

naïve. Cet amusement de jeune auteur fournit un agréable divertissement d'une petite heure et, les scènes parisiennes l'ayant dédaigné, il enchantait, pendant quelques soirées, les spectateurs marseillais »¹³.

L'intérêt de la pièce réside principalement dans son *Prologue* où l'unique personnage, la Comédie italienne, se présente et se définit :

Je suis la Comédie Italienne ; j'ai
Beaucoup étudié, j'ai beaucoup voyagé,
Et de Rome à Paris et de Paris à Rome
J'ai toujours vu partout l'homme semblable à l'homme ;
J'ai vingt ans à peu près, depuis plusieurs cent ans ;
Jeune et vieille, j'ai l'âge éternel du printemps,
Et sans en avoir l'air (pour les nigauds) j'allie
Une intime tristesse aux chants de la folie.

Dans mes scènes, le plus fréquemment on peut voir
Pierrot tout blanc avec son serre-tête noir,
Puis, avec son jupon blanc et bleu, Colombine,
Puis, pour le moins aussi coquin qu'elle est coquine,
Le multiple Arlequin, rusé, vif, intrigant,
Redouté pour son masque et son geste élégant.

Jeunes comme le monde et vieux comme le monde,
En proie au guet qui fait de temps en temps sa ronde,
Vous les connaissez bien ces trois êtres divers,
Ce trio douloureux qui peuple l'univers !
Arlequin et Pierrot, le dupeur et la dupe ;

¹³ AMANN (Dominique), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise. 1848-1873*, page 223. — L'œuvrette fut également imprimée.

Entre eux deux, Colomba, qui sourit à sa jupe,
 N'est-ce pas l'univers en trois mots résumé ?
 Nul ne me dira : Non ! pour peu qu'il ait aimé.
 Hélas ! telle est la vie : un homme pâle et triste,
 Benêt souvent, naïf toujours, parfois artiste,
 Vit d'un peu de soleil et de ses deux repas,
 Quand un second survient, à jeun, qui ne veut pas ;
 Il fait son petit coup d'État ; il vous l'assomme
 Quelque peu, vite et mal, le mystifie en somme,
 S'enivre de son vin, prend sa femme au corset,
 Et la plupart du temps tout finit comme on sait.

C'est là le canevas où court ma fantaisie,
 Aiguille où pend le fil d'or de la poésie ;
 En fut-il jamais un plus simple et, s'il vous plaît,
 Plus vrai tout à la fois, plus riche et plus complet ?
 Savez-vous, en un mot, une scène meilleure
 Et qui, pour comble d'art, soit jouée en une heure ?
 Non, n'est-ce pas, messieurs ? Alors applaudissez
 La scène qu'on va dire... et que vous connaissez ¹⁴ !

À la fin de l'année 1870, alors que la guerre opposait la France aux États allemands coalisés sous le commandement de la Prusse, Jean Aicard, pour soutenir le comité toulonnais de la Société internationale de secours aux blessés, offrit trois poèmes qui furent imprimés en une plaquette ; dans ces vers, le pigeon de Venise est l'image de toutes les victimes inutiles d'un despotisme barbare :

¹⁴ AICARD (Jean), *Au clair de la lune*, pages 1-3. — Ce prologue a également été publié par *l'Écho phocéen*, dimanche 23 janvier 1870, « Critique dramatique ».

LE PIGEON DE VENISE¹⁵

LÉGENDE VÉNITIENNE

Venise dort esclave. — Où va ce bleu ramier
 Qui passe sur Venise ?
 Aux lagunes le flot en frémissant se brise
 Et meurt désespéré d'être leur prisonnier.

Sur la place Saint-Marc, le fier lion sommeille,
 Mais gronde sourdement ;
 — Où va ce bleu ramier dans le bleu firmament,
 Qui glisse, plane et fend la lumière vermeille ?

Sur la place Saint-Marc, circule avec lenteur
 La grave sentinelle,
 Qui, frappant le pavé d'une lourde semelle,
 Doit défendre le seuil du despote vainqueur.

Où va ce bleu ramier qui passe sur la ville,
 Résolu dans son vol ?
 Un ruban rouge flotte à son gracieux col,
 Et fixe le regard du soldat immobile.

Sur le casque cloué, l'aigle noir, l'aigle en fer,
 Agite ses deux têtes,
 Et crispe de fureur ses serres inquiètes,
 Indigné de l'oiseau libre au plus haut de l'air !

Le ramier se rapproche ; il vient à tire-d'aile,
 Et le soldat comprend

¹⁵ AICARD (Jean), *Les Blessés, La Guerre, Le Pigeon de Venise*, pages 13-15.

Qu'il insulte à son aigle et brave le tyran !
Le ramier, c'est l'esprit à la honte rebelle !

Il porte sous les Plombs, aux prisons, à l'exil,
Il porte à la souffrance
Un mot d'espoir, peut-être un mot de délivrance...
Et le soldat farouche apprête son fusil.

Ce pigeon, messenger apparu comme un rêve,
Bleu comme l'idéal,
De la révolte juste apporte le signal !...
Le fusil du soldat vers le ramier s'élève.

Bruit ! fumée ! Et la mort attend le voyageur,
Qui tournoie et qui tombe,
Et la foule accourue entoure la palombe,
Dont l'œil encore ouvert s'est emplî de douleur.

Sois maudit, toi qui tue, homme de la vengeance,
Vil esclave au cœur dur !
Mais, honneur au ramier qui, du sublime azur,
Tomba pour la Justice et pour l'Indépendance !

Près du fauve lion de Saint-Marc irrité,
Il dort sous une dalle.
Poète, plane ainsi dans la vie idéale,
Et, patient et doux, meurs pour la Liberté !

Toulon, 17 novembre 1870.

1871 : Garibaldi

Au début de l'année 1871, Jean Aicard rendit un vibrant hommage poétique au général Giuseppe Garibaldi.

Né à Nice le 4 juillet 1807 alors que la cité était intégrée à l'Empire français, Garibaldi devint sujet de la couronne italienne en 1814 quand la ville revint à la maison de Savoie par le traité de Paris. Il fit d'abord carrière dans la marine marchande. Adeptes des idées républicaines de Giuseppe Mazzini et membre de sa clandestine et secrète *Giovine Italia*, il participa à l'insurrection de février 1834 destinée à renverser la royauté : mais l'opération échoua, Garibaldi ne rejoignit pas son navire et fut condamné à mort pour désertion. Il s'exila en Amérique du Sud où il combattit pour l'indépendance du Brésil puis de l'Uruguay.

En juin 1848, alors que le « printemps des peuples » mettait l'Europe en ébullition, Garibaldi revint à Nice avec une bande de volontaires. Il participa aux nombreux combats qui constituent les deux premières guerres d'indépendance italienne et prit la tête de l'expédition des Mille qui aboutit au rattachement du royaume des Deux-Siciles au Piémont. Cette première unification permit la création du royaume d'Italie sous le régime de la monarchie parlementaire : Victor Emmanuel II, duc de Savoie, roi de Sardaigne et prince de Piémont fut proclamé premier roi d'Italie le 17 mars 1861.

Garibaldi prit ensuite part à la troisième guerre d'indépendance qui permit de réunir la Vénétie puis Rome (2 octobre 1870) : toute la péninsule était unifiée.

Il se mit alors au service de la France. Gambetta lui confia le commandement des corps francs de l'Est avec lesquels il organisa une Armée des Vosges et infligea de lourds revers aux Prussiens jusqu'à l'armistice du 28 janvier 1871.

Tandis que la droite française — qui avait refusé sa collaboration — minimisait les mérites du général, Jean Aicard se plut

à glorifier Garibaldi, à célébrer son engagement volontaire au service de la France et à magnifier ses exploits guerriers :

GARIBALDI¹⁶

C'est le républicain ! Il a pour seule haine
La puissance d'un seul, aveugle et souveraine,
Qui dompte et fait plier le droit ; sa mission,
C'est ton triomphe juste, ô Révolution !
Il n'aime pas les rois beaux, tout puissants, injustes,
Par le peuple engraisés, ces fainéants augustes
Qui de mets et de vins tout gonflés et d'orgueil
S'étalent écrasants sur les peuples en deuil !
Les rois naïfs, les rois rusés ou les rois bêtes,
Sous des couronnes d'or toutes ces fières têtes
Dont le génie et les sottises coûtent cher,
Il s'en moque ! et tous ceux qui marchent sur leur chair,
Mendiants aux pieds nus, vagabonde canaille,
Entrent, quand il le veut, au fort de la bataille.
Il a pour compagnons les pauvres, les souffrants,
Tous les gueux révoltés qui reprennent leurs rangs
Quand il le veut, quand il le dit, au premier signe !
Oh ! les loyaux bandits que le pillage indigne !

24

¹⁶ Poème publié dans un périodique non identifié mais daté « Jeudi 23 Février 1871 » ; des coupures de cette publication ont été conservées dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 44, agenda n° 2, pages 48-50. — Le Fonds conserve également (carton 1 S 35, dossier « Manuscrits IX », pièce n° 331) un manuscrit partiellement autographe, de six feuillets, portant des modifications autographes : il s'agit d'un état intermédiaire du poème, dont le texte est presque définitif mais dont la ponctuation est, par endroits, seulement esquissée. — Le poème manuscrit n'est pas daté mais il paraît avoir été écrit au cours du mois de janvier 1871 : sur les coupures conservées, Jean Aicard a, en effet, rayé la date imprimée à la fin et rajouté au crayon la mention « 26 janvier ».

Oh ! les grands combattants, nobles sous leurs haillons !
Regardez-les presser leurs maigres bataillons !
En avant ! sur les eaux ! en avant dans les terres,
Ô pâles révoltés, farouches volontaires,
Martyrs de la raison et de la vérité.

Partout où dans les vents passe la liberté,
De Rome à la Sicile et de Gênes en Afrique,
Partout où l'on entend ce mot : La République,
Se murmurer à voix si faible que ce soit,
On retrouve aujourd'hui ce défenseur du droit :
Garibaldi ! Partout ses hommes sont les mêmes,
Et (oui !) ce sont toujours les crieurs de blasphèmes ;
Oui, ce sont tous les cœurs lassés d'être meurtris,
Tous ceux qui sous la loi du plus fort étaient pris,
Et qui, forts à leur tour, sont la terreur du crime...
Si le plus fort a peur devant leur nombre infime,
C'est qu'il sent, c'est qu'il voit vivre en eux et par eux
Le peuple jusque-là tremblant et malheureux ;
C'est qu'il a bien compris que — malgré son silence,
Le peuple par l'espoir sur leurs traces s'élance ;
C'est que les rois, au seul nom de la liberté,
Sentent sous eux frémir toute l'humanité !

25

Sombre représentant des âmes populaires,
De leur mépris, de leurs douleurs, de leurs colères,
Il poursuit son labeur, le pur Garibaldi !
Tantôt sur un cheval cabré, ferme et hardi,
Tantôt sur un vaisseau que lui-même commande,
Il passe, le héros à l'âme simple et grande,
Et la mort, au milieu des plus âpres combats,
S'arrête confondue et ne le touche pas !

Surpris de sa grandeur l'avenir le contemple
Et donne à nos enfants affranchis cet exemple ;
Qu'on me dise un soldat plus glorieux que lui !
Or ce libérateur vient à nous aujourd'hui.

■

Lorsqu'avec vos bandits, mon Général, vous eûtes
Du siècle des Titans renouvelé les luttes ;
Quand vous eûtes, suivi de vos gueux redoutés
Et de la Liberté qui marche à vos côtés,
Pris Palerme à son roi par un coup de génie ;
Et, quand, pour rendre Rome à l'Italie unie,
Afin de renverser du Vatican, ce roi
Qui règne en même temps par l'enfer et l'effroi
Et par le paradis qu'il donne ou qu'il retire ;
Quand, pour renverser ceux qui prêchent le martyre,
La résignation, le cilice et la faim,
En mangeant et buvant du meilleur dans l'or fin,
Vous vîntes, révolté magnifique, ô grand homme,
Pour la rendre aux Catons tenter de prendre Rome,
La France alors, regret et remords impuissant !
Leva sa baïonnette et versa votre sang !
La France, le pays de Danton, de Camille,
Qui secourt Washington et brise la Bastille,
Subit honteusement l'ordre qu'on lui donna
D'accomplir cet exploit merveilleux : Mentana ¹⁷ !

■

¹⁷ À la bataille de Mentana, ville du Latium, le 3 novembre 1867, les généraux Hermann Kanzler (commandant les troupes pontificales) et de Bonnet-Maureilhan de Polhès (commandant les troupes françaises) infligèrent aux Chemises rouges de Garibaldi une sévère défaite mettant fin à leur projet d'agréger les États pontificaux à l'Italie en construction et de faire de Rome sa capitale.

Vous nous pardonnez donc, ô batailleur sublime,
Notre honte qui fut à ce moment un crime !
Vous nous pardonnez donc d'avoir pu sans horreur
Ni dégoût si longtemps subir cet empereur,
Et laisser nos soldats marcher contre les vôtres,
Et laisser s'égorger ainsi les uns les autres
Les enfants de la France et vos frères à vous !
Vous nous pardonnez donc, à l'heure où contre nous
Roule et court en grondant le torrent germanique
Parce que nous portons le nom de République
Et, sans considérer s'il fut bien mérité,
Au nom du sacrifice et de la vérité
Vous accourez parmi vos bourreaux de la veille,
Qui contre vous faisaient hier encor merveille,
Et vous, hier blessé par nous, vous voilà donc
Blessé pour nous ! C'est là notre éclatant pardon !...
Ainsi toute l'Europe assiste à nos défaites,
Elle qui si longtemps pris sa part de nos fêtes,
Sans s'émouvoir et sans nous donner son secours ;
Et vous, vous que la France a méconnu toujours,
Vous l'excommunié, vous que le prêtre insulte,
Vous venez au milieu de notre affreux tumulte,
Calme, vieux et vaillant ; vous exaltez nos cœurs
Et vous nous aiderez à devenir vainqueurs !

■

Citoyens, n'ayons pas de vanité stupide ;
Ne soyons pas jaloux de cet homme intrépide ;
Il n'est pas étranger, ce fier Italien :
La République l'aime et le reconnaît sien !

■

La parole s'arrête en tremblant. Oh ! l'histoire
Dira qu'il commença notre lente victoire,

Et de ses yeux remplis de larmes le verra
Pour la France en péril désertant Caprera¹⁸ ;
Elle dira son cœur puissant, son âme douce,
Et que ce dur guerrier, que l'injuste courrouce,
Aima la paix et fit la guerre cependant
Pour l'Italie Unie et l'Homme Indépendant !

7 février 1871.

Le vieux guerrier, retiré sur son île de Caprera, remercia le poète¹⁹.

Aux élections législatives françaises du 8 février 1871, Garibaldi, quoique n'ayant été candidat nulle part, fut toutefois élu député de Paris, des Alpes-Maritimes, de Côte-d'Or et d'Alger, départements sur les listes desquels l'Union républicaine — de Gambetta, Louis Blanc, Victor Hugo — avait fait figurer son nom.

Jean Aicard n'oublia jamais le général Garibaldi et, chaque fois qu'il en eut l'occasion, il s'attacha à rappeler le souvenir de cet ami républicain de la France.

1874 : le premier voyage en Italie

Le succès des *Poèmes de Provence*, publiés à la fin de l'année 1873, apporta à Jean Aicard quelques subsides et il décida de

¹⁸ Caprera est un îlot (15,7 km²) de l'archipel de La Maddalena, au nord de la Sardaigne. En décembre 1855, Garibaldi acheta une partie de cette île et y construisit une maison ; en 1865, des admirateurs de son action se cotisèrent et lui offrirent le reste de l'îlot. C'est là que le guerrier se retirait entre deux interventions militaires. Sa maison a été transformée en musée.

¹⁹ Lettre autographe signée de Giuseppe Garibaldi à Jean Aicard, 1 page, datée « Caprera 25 marzo 1871 » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 65).

s'offrir un voyage en Italie, en compagnie de sa sœur. Seule une lettre de Jacqueline et Jean à Amédée André mentionne l'escapade. Cette missive, écrite à Venise le dimanche 8 novembre n'apporte que de rares détails sur le voyage : les deux jeunes gens étaient arrivés à Venise le jeudi précédent, 5 novembre, au soir. Ils avaient débuté par un tour du Piémont dont Jean évoque les principales étapes : « Gênes, Turin, Milan sont des villes superbes par le nombre des chefs-d'œuvre qu'on y voit réunis et valent le tour du monde ». Et Jacqueline ajoute : « je pense beaucoup au retour et j'espère que dans une huitaine nous serons bien près d'arriver. Tu me répondras au sujet de Nice. J'attends ta réponse à Florence, poste restante »²⁰. Ils quittèrent Venise le mardi 10²¹ pour Florence où ils passèrent quelques jours avant de revenir à Toulon.

Jacqueline et Jean effectuèrent donc un tour du Nord du pays en train : Piémont, Milanais, Vénétie. Jean eut certainement à cœur de marcher sur les traces de Pierre Puget et de contempler les œuvres de Michel-Ange qu'il évoqua, l'année précédente, dans son long poème à la gloire du sculpteur méditerranéen²².

Les archives de l'écrivain n'offrant aucun autre document — relation de voyage, poésies — sur ce séjour, on peut imaginer un départ de Toulon à la fin du mois d'octobre et un retour vers le 15 novembre.

²⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance à Amédée André.

²¹ Brouillon d'une lettre de Jean Aicard à X ; manuscrit autographe signé, 2 pages. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, petit carton à dessins XIII¹, pièce n° 122. — Cette lettre confirme un voyage par étapes et des « visites successives dans plusieurs villes ».

²² AICARD (Jean), *Pierre Puget*.

1875 : le voyage à Florence

Dans son édition du mardi 10 février 1874, le quotidien *Le Temps*²³ évoqua le prochain centenaire de la naissance de Michel-Ange²⁴, né le 6 mars « 1474 ». Aussitôt notre écrivain — qui se trouvait à Paris, très affairé par la diffusion de ses *Poèmes de Provence* dont Alphonse Lemerre avait dû faire un second tirage en janvier — demanda à son ami Jules Clément quelques éclaircissements qui établirent que le célèbre artiste était né en 1475²⁵.

Jean Aicard qui, en raison de l'intérêt qu'il portait à Michel-Ange, brûlait de l'envie de participer à l'événement du quatrième centenaire de la naissance du grand sculpteur, parvint à se faire embaucher comme reporter par l'*Opinion nationale* et fut même nommé délégué de la Société académique du Var²⁶.

Les fêtes eurent lieu à Florence, du vendredi 10 au mardi 14 septembre 1875. Notre journaliste fit parvenir à l'*Opinion nationale* six chroniques détaillées²⁷ et rédigea un compte-rendu de son voyage à l'intention de la Société académique du Var²⁸.

²³ *Le Temps*, 14^e année, n° 4684, mardi 10 février 1874, « Variétés », page 2, colonnes 1-2.

²⁴ Michel-Ange — de son vrai nom Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni — est né le 6 mars 1475 au château de Caprese (Toscane) et est mort le 18 février 1564 à Rome.

²⁵ Voir la lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 1 page, non datée mais datable de février 1874 (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance).

²⁶ Voir Lettre de Nestor Noble à Jean Aicard en date du 5 septembre 1875 (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance), déjà publiée dans *Aicardiana*, n° 15, 15 décembre 2015, page 73.

²⁷ *Opinion nationale* : I. « La cité dolente, patrie de Michel-Ange » ; II. « Portrait de Michel-Ange » ; III. « Les douleurs de Michel-Ange » ; IV. « Des œuvres typiques » ; V. « Centenaire de Michel-Ange » ; VI. « Centenaire de Michel-Ange ».

²⁸ Académie du Var, dossier individuel de Jean Aicard, manuscrit autographe partiellement composé de coupures de presse (française et italienne),

Pour ce voyage, il composa deux poèmes :

*Sur le Jour et la Nuit de Michel-Ange*²⁹

Tous deux ils sont assis ; où donc ? sur une tombe ;
Couple qui se désire à la fois et se fuit,
Se rencontrant au bord du gouffre où tout retombe,
Ils se sont assis là, le Jour près de la Nuit.

Toi, le Jour, un génie étrange autant que juste
Pour te laisser parfait te fit inachevé,
Voulant mettre en tes yeux, vieillard triste et robuste,
L'espoir interrompu d'un chef-d'œuvre rêvé.

Toi, la Nuit, il te fit des mamelles lassées,
Car tous, vivants et morts, s'y pendent tour à tour,
Pour boire avidement, de leurs lèvres pressées,
L'ivresse du sommeil, du songe ou de l'amour.

Certes, le Jour est beau, Titan las de la forge,
Sculpteur las du maillet, fier athlète au repos.
Mais j'aime mieux la Nuit pour sa puissante gorge,
Et je plains ce vieillard qui lui tourne le dos...

septembre 1875, 18 feuillets. Publié dans *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 115-134.

²⁹ Poème publié dans un périodique non mentionné, dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 5, page 61. — Voir aussi aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold* page 1, une version manuscrite dont les strophes ne sont pas séparées. Voir enfin le compte rendu de ce voyage par Jean Aicard (archives de l'académie du Var, dossier individuel « Jean Aicard », publié dans *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 115-134). Toutes ces versions sont très identiques. — Ce poème pourrait avoir été écrit ou esquissé l'année précédente, quand Jean Aicard s'arrêta à Florence.

Ah ! soit que tout renaisse à jamais ou périsse,
Je veux, exempt enfin du devoir accompli,
Couché comme un enfant sur ton sein de nourrice,
Boire à flots ton lait noir, ô mère de l'oubli !

La colère de Michel-Ange
*Dédié à madame Émilie Peruzzi*³⁰

Milon, devenu vieux, voulut courber un arbre ;
Tel, athlète dompteur de la pierre et du marbre,
Michel-Ange, — cent fois vainqueur au jeu savant
D'attaquer corps à corps, comme un être vivant,
Le marbre, qui prenait, plein d'une âme infinie,
Des poses de vaincu sous sa main de génie, —
Michel-Ange voulut une dernière fois
Sentir encor le marbre obéir à ses doigts.

C'est une *Pietà* dont il voyait la forme
Prise dans les épais contours d'un bloc énorme,
Car, à peine équarri, le bloc semble au sculpteur
Une prison pesante où, d'un œil créateur,
Il sait voir la figure insaisissable encore,
Captif muet et sourd qui cependant l'implore.

Or, le vieux statuaire était triste de voir
Tant d'esclaves pensifs devant lui s'émouvoir,
Suppliant Michel-Ange et cherchant la lumière.

³⁰ Poème publié tout d'abord dans la *Gazzetta d'Italia*, n° 264, puis reproduit d'après ce premier journal dans un périodique français non mentionné dont les coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 3, pages 73-74 — Le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits XVI », offre une version très modifiée de ce poème... qui ne paraît pas avoir été publiée.

Aussi ne pouvait-il pas voir un bloc de pierre
Sans le frapper, afin qu'un peu plus de beauté
Hors du cachot croulant jaillît en liberté.

Hélas ! quand il avait fait choir de vive force
Les éclats arrachés comme une vaine écorce
Souvent le prisonnier du marbre apparaissait
Encor souffrant du poids qui tantôt l'oppressait,
Et, tout ployé, gardait pour toujours l'attitude
Où le bloc trop étroit le forçait d'habitude.
Alors, ces délivrés d'un noir et long sommeil
Semblaient dire, tordant leurs membres au soleil :
« Nous venons de la Nuit, du Mystère, et nous sommes
Des demi-dieux créés à l'image des hommes. »

L'impuissance ! c'était, si je te conçois bien,
Vaillant maître, c'était ton tourment quotidien !
L'âme esclave désire en vain qu'on la délivre.
Comme tu le sentais, l'esclavage de vivre !
Comme l'âme bondit sous les muscles mouvants !
Comme tous tes héros sont des cachots vivants !

Or, dans la haute salle où travaillait l'artiste
Le soir entrait déjà, lent, glorieux et triste,
Et le puissant vieillard sentait son cœur pareil
Au vaste horizon sombre où mourait le soleil.
Le marbre qu'il frappait, plein de veines rebelles,
Jetant sous le ciseau des milliers d'étincelles,
Par éclats imprévus cédant toujours plus mal
Refusait au sculpteur le contour idéal.

Ces obstinés lutteurs, — le Marbre et Michel-Ange,
Semblaient se regarder d'une manière étrange,

Le vieux maître voûté, haletant, l'œil en feu,
Et le Marbre où déjà vivait l'âme d'un Dieu !
Et l'Ébauche lui dit : « l'Idéal, je le garde ;
Je t'ai vaincu ; je suis la Matière ; regarde,
Vois s'agiter en moi, contemple, mais en vain,
La liberté, l'amour, et l'idéal divin ! »

Michel-Ange écoutait, plein de désespérance.
Ah ! jeune Liberté de la noble Florence,
Il te vit toute en pleurs, visage pâle et beau,
Prise au fond de ce bloc comme sous un tombeau !
Et toi, forme d'amour, femme surnaturelle,
Plus que *Vittoria*, tout en pleurant sur elle,
Il t'aima dans ce bloc qu'il ne put animer,
Morte avant que de naître, impuissante à l'aimer !
Et toi, quand rien n'est plus, toi qui restes encore,
Quand tout serait connu toi tout ce qu'on ignore,
Idéal mieux caché que n'est Dieu dans le ciel,
Tu restas le secret du bloc matériel !

Michel-Ange travaille et le marbre résiste !...
Tu n'iras pas plus loin ; tu faiblis, vieil artiste !
... Michel-Ange surpris, sentant à chaque coup
Dans son cœur tournoyant la colère qui bout,
Frappe toujours plus fort, au hasard, plein de rage,
La sueur ruisselante aux rides du visage,
Et terrible, acharné, jetant là son ciseau,
Il écrasa le bloc jusqu'au dernier morceau !
Et c'est alors qu'assis et soutenant sa tête,
Vainqueur malgré sa honte et sa fière défaite,
Les membres affligés, fatigué de souffrir,
Il douta de son œuvre et désira mourir.

Antella, près Florence, 19 sept. 1875.

1879 : *L'Avocat de Venise*

En juin-juillet 1879, la Comédie-Française, chassée de son théâtre par la réfection du plafond de la salle, s'en fut représenter à Londres. Jean Aicard, qui avait composé le prologue que Got devait réciter le jour de la première, était du voyage.

Les Anglais attendaient Sarah-Bernhardt, la *star* de la troupe, avec une grande impatience et l'actrice, outre sa participation aux représentations, avait aussi son programme personnel. Elle avait notamment commandé à notre écrivain une piécette en un acte à jouer chez l'habitant dans des soirées mondaines : « De plus il met la dernière main à une comédie en un acte, en vers, que Mlle Sarah Bernhardt lui a demandée pour les soirées et les concerts particuliers auxquels elle prendra part. Cette comédie, intitulée : *L'Avocat de Venise*, sera jouée par l'éminente tragédienne et par M. Febvre³¹. »

C'est donc de nouveau dans son théâtre que Jean Aicard manifesta son intérêt pour l'Italie.

L'Avocat de Venise est un acte en vers à trois personnages : le bien-nommé comte Arrivabene, avocat à Venise ; la marquise, parisienne en voyage ; Berthe, femme de chambre de la marquise. La scène se passe à Venise, dans un salon du palais Mocenigo. L'avocat est chargé d'annoncer à la marquise qu'à la suite d'un crack récent elle est totalement ruinée. Mais, dès qu'il la voit, il en tombe amoureux et, le malheur annoncé, les deux amants décident de se marier.

Le sujet est fort mince mais n'avait pour seul but que de fournir un agréable badinage mondain destiné à égayer les convives d'une soirée en faisant surtout valoir le talent scénique de Sarah

³¹ *La Presse*, 44^e année, n° 129, vendredi 9 mai 1879, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 2. Même annonce dans *Le Gaulois*, 11^e année, n° 3847, vendredi 9 mai 1879, « Bruits de coulisses », page 3, colonne 5.

Bernhardt. Et la pièce manifeste l'amour du poète pour la cité des Doges et ses gondoles :

Venise, une étrange cité
Fantasque et jeune encor pour son antiquité !
(scène v)

Finalement, *L'Avocat de Venise* ne fut pas interprété, le directeur de la troupe étant contrarié par ce qui pouvait passer pour une concurrence³².

1881 : *Othello, le More de Venise*

Au début de l'année 1874 — donc avant de se rendre à Venise — Jean Aicard était déjà bien avancé dans la traduction d'*Othello, the Moor of Venice*, tragédie de William Shakespeare créée en 1604.

La pièce se passe à Venise, alors préoccupée de défendre Chypre contre les Ottomans. Othello a épousé secrètement Desdémone. Iago parvient à insinuer dans l'esprit d'Othello qu'elle le trompe avec Cassio. Othello finit par tuer Desdémone puis, apprenant son erreur, se suicide sur le corps de sa femme morte.

Jean Aicard avait achevé sa traduction au début de l'année 1878 et l'acte V fut interprété sur la scène de la Comédie-Fran-

³² Voir, dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, l'ébauche de la pièce, manuscrit autographe, 43 feuillets (carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VII », chemise n° 309). — La pièce est réapparue en 1887 : *Le Petit Var* (samedi 29 janvier 1887) annonce le retour de Coquelin à Toulon en février 1887 pour y jouer *L'Avocat de Venise*. Le Fonds Jean Aicard offre alors : 1° carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VI », pièce n° 304, un manuscrit autographe daté « Saint-Raphaël X^{bre} 1886 » ; 2° une mise au net fort retravaillée, 38 pages (carton 1 S 35, dossier « Manuscrits IX », pièce n° 334) ; 3° une mise au net définitive réalisée par l'agence H. Compère, 42 pages (carton 1 S 29, pièce n° 192).

çaise par Sarah-Bernhardt (*Desdémone*) et Mounet-Sully (*Othello*), le 28 février au cours de la représentation d'adieu de Bressant.

Et puis, malgré des promesses souventes fois réitérées, Perrin, le directeur du Théâtre-Français, ne porta jamais la pièce entière à la scène, invoquant notamment des frais considérables de décors et costumes.

Lassé par tant d'espérances déçues, Jean Aicard donna une lecture de sa pièce chez M^{me} Juliette Adam, directrice de *La Nouvelle Revue*, le dimanche 13 novembre 1881 et l'œuvre fut aussitôt publiée par l'éditeur parisien Charpentier³³.

1883 : Pierre Puget

En 1883, Jean Aicard mit en scène Pierre Puget, l'artiste provençal parti poursuivre son instruction à Rome, partagé entre sa patrie et l'Italie :

*PUGET À ROME*³⁴

Pierre Puget avait vingt-cinq ans. Le jeune homme
Arrivait de Florence à pied, seul, pauvre, à Rome.
À Florence d'abord, il avait un moment
Payé de ses outils quelqu'humble logement.
Un vieux sculpteur sur bois ému par sa misère
Lui fit donner un peu du travail nécessaire ;

³³ Ce n'est que le 27 février 1899 que la pièce — à laquelle l'auteur avait, entre temps, apporté d'importantes modifications — fut présentée au public, par la Comédie-Française, dans une version considérablement remaniée, sous la forme d'un drame en cinq actes et en vers. Acteurs : Jean Mounet-Sully (*Othello*), Hamel (*Montano*), Louise Lara (*Desdémone*), Georges Baillet (*Cassio*), Paul Mounet (*Iago*), Marguerite Moreno (*Bianca*).

³⁴ *La Vie provençale*, 1^{re} année, n° 15, dimanche 20 mai 1883, page 1, colonne 1.

Mais Rome l'attirait, il repartit enfin...
 Quoi ! tenter de nouveau la misère et la faim ?
 Que voulez-vous, l'enfant voulait être un grand homme !
 Donc, pauvre, seul, à pied, Puget allait à Rome.

À Rome, il se fit peintre ; et le Berrettini,
 Grand alors, fut son maître et bientôt son ami.
 Berrettini, Pietro de Cortone, le Maître,
 L'adopta, le sentant plus grand que lui peut-être,
 À cette heure où pourtant il était sans rivaux.
 Puget, qui secondait le Maître en ses travaux
 Parcourut l'Italie entière, heureux sans doute,
 Puisqu'il pouvait partout admirer sur sa route
 Les palais, les tableaux, les chefs-d'œuvre de l'art.
 Un jour, il vint parler au Maître de départ.
 — « Quoi ! mon meilleur ami, dit Pietro, m'abandonne !
 « Qui sera l'héritier de ma gloire ? Personne,
 « Si tu pars ! »

— « Et pourtant il le faut ! » dit Puget ;

— « Non, mon enfant, renonce à ce triste projet ;
 « Tu le sais bien, je suis ton vieil ami, ton père ;
 « La gloire te viendra ; la fortune, j'espère ;
 « Le grand-duc de Toscane est mon ami, le tien,
 « Allons, tu dois rester pour ma joie et ton bien ! »

— « Pourtant je partirai », dit Puget.

— « Ma famille,
 « Dit le Maître, devient la tienne : j'ai ma fille...
 « Je te la donne !... Ainsi, te voilà de retour ?

« Ah ! l'Italie, enfant, c'est la gloire et l'amour ! »

— « Mon cher Maître, la gloire et l'amour, c'est la France, »
 Dit Puget. « Voyez-vous, j'ai là-bas en Provence
 « Ma petite maison parmi les oliviers ;
 « Là mon père travaille avec ses ouvriers ;
 « Et j'ai ma mère aussi qu'il faut que je revoie.
 « Mon retour désiré leur fera de la joie.
 « Que de fois m'attendant au détour du chemin,
 « Ma mère songe : Allons, ce sera pour demain !
 « Est-il dans les honneurs là-bas, en Italie ?
 « Est-ce que mon enfant, dit-elle, nous oublie ? —
 « Elle est vieille et mon père a l'âge d'un aïeul.
 « L'un des deux morts, faut-il que l'autre reste seul ?
 « Je pars. Souvenez-vous, Maître, que je vous aime ;
 « Pardonnez-moi, je pars. — Vous partiriez vous-même,
 « À ma place. Adieu donc. Et puis, si quelque jour,
 « Maître Pierre Puget est illustre à son tour,
 « Il veut voir son pays fier de sa renommée.
 « Ah ! l'Italie est belle et digne d'être aimée ;
 « Mais je sais un pays qui l'égale en beauté :
 « La Provence française où mon cœur est resté. »

1892 : *Papà Lebonnard*

Si Jean Aicard a bien chanté l'Italie, le pays le lui a bien rendu, notamment avec l'épopée du *Père Lebonnard*.

Sur le thème développé dans *William Davenant* — l'attachement d'un père pour un fils qu'il sait ne pas être sien — Jean Aicard écrivit *Le Père Lebonnard*, pièce en quatre actes et en vers :

En 1885 — à Saint-Raphaël, — j'étais le voisin de *Maison-close* ; j'habitais cet *oustalet du Capelan*, où Gounod avait chanté Mireille, et où mon cher et vénéré ami Alphonse Karr venait souvent, avec sa bonté indulgente, voir « si le travail avançait ». Un soir à Maison-close, en famille, on lut la pièce. Lebonnard, vieil horloger de petite ville, retiré des affaires, bonhomme aux allures de vieille bête, un vrai géronte, adore sa fille Jeanne, et il aime son fils Robert. Mme Lebonnard, provinciale entichée de noblesse, veut marier son fils à la fille d'un « marquis ». Lebonnard, lui, entend marier sa fille, comme elle le désire, avec un honnête homme qu'elle aime, mais cet honnête homme se trouve forcé d'avouer à Lebonnard le secret de sa naissance qu'une cause célèbre a d'ailleurs révélé jadis à tout Paris : il est né d'un adultère. — « Oh ! ça, dit Lebonnard, si vous saviez ce que ça m'est égal ! » — Et comme sa femme déclare qu'elle s'opposera par tous les moyens à la volonté inattendue de son bonhomme d'époux, voilà que, par indignation contre l'hypocrisie de la digne femme, par amour pour sa fille dont on menace le bonheur et l'avenir, Lebonnard laisse échapper une colère qu'il a cachée et contenue quinze ans sous ses allures de vieil homme soumis et craintif... il se relève, en héros de tragédie intime, d'une apparente déchéance de quinze années et s'écrie : « Je veux ! je suis le maître, je sais tout depuis quinze ans. Silence ! qu'on obéisse ! » Et comme la bonne dame se rebelle, il la menace et lève la main... Le fils apparaît, gouailleur comme toujours, méprisant, en futur gendre de marquis, pour ce père ancien ouvrier qui, son petit marteau en main, arrange, par douce manie, les montres de ses amis.

« Ah ! vous menacez une mère ! La voilà donc, s'écrie Robert, votre fameuse bonté ! Tenez, vous n'avez que fausse douceur » ; et il va jusqu'à murmurer entre ses dents les mots de faiblesse et de lâcheté ! Lebonnard, sous l'insulte, au comble de la fureur,

perd la tête : « Assez ! tais-toi ! bâtard ! » Le mot, parti comme une balle, frappe à la fois la mère et le fils qui tombent anéantis.

Robert est donc dans la situation même qu'il reprochait hier au fiancé de sa sœur. Le malheureux enfant, au quatrième acte, ouvrant les yeux sur la sainteté philosophique du père Lebonnard qui s'est écrié, comme le vieux Davenant : « *Par de grandes douleurs, je suis resté son père,* » viendra en pleurant lui baiser la main : « Ah ! Monsieur ! » Et Lebonnard tourné vers la vieille nourrice de l'enfant : « Mais dis-lui donc de m'appeler son père ! »

Voilà la pièce dans ses grandes lignes.

Le comité de la Comédie-Française la reçut à l'unanimité. Nous étions tous émus. J'écrivis aussitôt la nouvelle à Alphonse Karr qui me répondit : « Jouissez de la bonne chance, mon cher ami, mais ne cessez pas de vous méfier de la mauvaise. Relisez donc les lignes que j'ai écrites au bas du portrait que je vous ai donné le soir de votre lecture du *Père Lebonnard* à Maison-close. » Je les relus ; je les ai gardées :

Après la lecture du *Père Lebonnard*. — St-Raphaël, 26 avril 1886.

Mon cher Jean Aicard,

..... j'espère qu'on vous paiera votre talent en gloire et en argent,... mais sur quoi vous pouvez compter c'est qu'on vous le fera payer.

JEAN-ALPHONSE KARR.

Hélas ! quand je relus cet horoscope d'Alphonse Karr, je fus bien près d'accuser mon cher grand ami de misanthropie excessive. Je ne devais pas tarder à rendre à sa sagesse ironique un douloureux hommage³⁵.

³⁵ AICARD (Jean), « Histoire d'une pièce. L'acteur Novelli à Paris », *La Revue du Palais*, mercredi 1^{er} juin 1898, pages 480-482.

Dès la première lecture devant le comité de la Comédie-Française, le jeudi 10 juin 1886, la pièce fut reçue à l'unanimité... puis plusieurs fois programmée et déprogrammée tant le Français avait de pièces déjà acceptées à produire. Le rôle principal ayant été attribué à l'acteur Edmond Got, les répétitions commencèrent en février 1888... mais les sociétaires demandèrent d'incessantes et importantes modifications, Got déclara qu'il était impossible de mettre en scène le troisième acte, Claretie lui-même critiqua... si bien que l'auteur retira sa pièce en août 1888. L'œuvre fut finalement créée le lundi 21 octobre 1889 sur le Théâtre-Libre, fondé et dirigé par André Antoine, précédée d'un à-propos humoristique *Dans le Guignol*, dans lequel Jean Aicard se gaussait des acteurs et du directeur de la Comédie-Française.

Selon les traditions de la maison, la pièce n'eut qu'une seule représentation mais son succès attira un impresario italien qui en acheta les droits à l'auteur.

La pièce en vers français de Jean Aicard fut traduite en prose italienne sous le titre *Papà Lebonnard* et le rôle-titre confié à l'acteur Ermete Novelli, qui en fit son rôle-fétiche et y triompha d'abord dans la péninsule puis dans diverses contrées du monde :

Novelli est un homme d'assez grande taille, dont le visage un peu allongé a, comme on l'a dit, quelque ressemblance avec celui d'Irving. La mobilité de ce visage est extrême, surprenante. Les moindres nuances de sentiment et de pensée s'y succèdent en traits fugitifs mais si précis, si forts, qu'ils donnent, pendant une seconde, l'impression de la durée. Chacune de ces expressions si rapides est comme définitive par l'intensité, par la précision et la fermeté du dessin. Novelli a, bien nettement, deux langages qui s'accompagnent et s'expliquent l'un l'autre, l'ex-

pression parlée et l'expression « agie », de telle sorte qu'en le regardant sans l'entendre on doit le comprendre encore³⁶.

La première eut lieu à Rome au début de 1892 :

Il Popolo romano nous apporte une intéressante nouvelle :

On joue, à Rome, *al Valle*, théâtre d'art, le *Père Lebonnard*, de notre collaborateur Jean Aicard.

La pièce, traduite en italien avec un grand soin, produit chaque soir une émotion profonde qui va jusqu'aux larmes. Voici quelques lignes du *Popolo romano* : « *Papà Lebonnard, quattro atti brevi, concentrati tagliati da maestro !* » Il ajoute que l'interprétation est saisissante, et cela se comprend, car, dit-il, Novelli aime la pièce, où il avait à créer un caractère « *riuscito, vivo, e genialissimo che è per sè stesso una sovrana bellezza d'arte* ».

... Nous annonçons, il y a quelque temps, une reprise du *Père Lebonnard*... Ce n'était pas celle-là.

« *Ottimo il Christofari e brava la Fortuzzi !*³⁷ »

Papà Lebonnard fut le plus grand succès de la carrière artistique d'Ermete Novelli : il en donna la deuxième au théâtre de Monte-Carlo en avril 1900 en présence de l'auteur³⁸.

En juin 1898, Novelli vint à Paris pour y donner « son » *Papà Lebonnard* au théâtre de la Renaissance. À cette occasion, il rencontra pour la première fois Jean Aicard qui lui remit une seconde pièce :

³⁶ AICARD (Jean), « Histoire d'une pièce. L'acteur Novelli à Paris », *La Revue du Palais*, mercredi 1^{er} juin 1898, pages 489-490.

³⁷ *Le Gaulois*, 26^e année, 3^e série, n° 3629, vendredi 28 octobre 1892, « Courrier des spectacles », page 4, colonne 3.

³⁸ *Le Figaro*, 46^e année, 3^e série, n° 112, dimanche 22 avril 1900, « Courrier des théâtres », page 5, colonnes 1-2.

Paris, le 27 7^{bre} 1904

Mon cher ami,

J'ai enfin lu votre pièce *Denis Marcant*. — mais qu'en ferais-je chez moi ? J'aime mieux ne pas vous demander une attente indéfinie, car je suis bourré pour deux ans et avec mon public je ne vois rien d'assez spécial dans Denis Marcant pour lui donner un tour de faveur.

Votre

A. Antoine ⁴³

1893 : Michel-Ange et Vittoria Colonna

Michel-Ange est connu pour avoir été peintre, sculpteur, architecte et urbaniste, et l'on peut admirer aujourd'hui encore le *David* à Florence, le *Moïse* du tombeau de Jules II, les fresques de la chapelle Sixtine ou le dôme de Saint-Pierre-de-Rome.

Mais il fut aussi poète et, même si son œuvre littéraire n'est pas très importante, il est reconnu comme l'un des plus grands écrivains italiens de la Renaissance, à l'égal de Pétrarque ou de Dante.

D'après l'édition de Lannau-Rolland, Michel-Ange a composé soixante-quatre sonnets, soixante-deux madrigaux, une canzone, cinq épitaphes, une épigramme, deux pièces de stances, une épître et une élégie : cette production date principalement de la fin de sa vie et Michel-Ange eut deux inspireurs, la poétesse Vittoria Colonna et le jeune Tommaso Cavalieri.

Jean Aicard a évoqué la relation du vieil artiste et de la veuve :

⁴³ Lettre autographe signée d'André Antoine à Jean Aicard, 2 pages (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 170).

M. Novelli quitte Paris aujourd'hui, emportant en Italie, une pièce en quatre actes que M. Jean Aicard a tirée de son roman *Ibis bleu*.

Cette pièce aura pour titre : *Marcant*, du nom d'un des personnages de l'œuvre.

La première représentation aura lieu en octobre, à Milan ³⁹.

Novelli la fit traduire en italien : « Outre son *Othello* qui sera représenté à la Comédie française et dont on a déjà distribué les principaux rôles, M. Jean Aicard a encore écrit *Ibis bleu*, quatre actes en prose qui seront joués en italien, à Milan, par le grand artiste Novelli qui en achève la traduction sous le titre : *Denis Marcant*. Cette pièce vient d'être également proposée à l'Odéon, pour M. Chelles ⁴⁰. »

Mais, lors du retour de Novelli à la Renaissance en décembre de la même année, le *Dionisio Marcanti* ⁴¹ de Jean Aicard ne parut pas à l'affiche !

La pièce est de nouveau mentionnée en 1899 : « Ermete Novelli a dû ajourner la première représentation de sa nouvelle pièce *Denys Marcant*, à cause du succès persistant du *Père Lebonnard*, qui fait chaque soir le maximum ⁴². »

Enfin, en septembre 1904, André Antoine déclina l'offre de Jean Aicard de créer la pièce française :

³⁹ *La Presse*, 65^e année, nouvelle série, n° 2220, dimanche 26 juin 1898, « La scène », page 4, colonne 2.

⁴⁰ *Journal des débats politiques et littéraires*, 110^e année, n° 220, mercredi 10 août 1898, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 6.

⁴¹ Dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, voir le carton 1 S 29, *Denis Marcant*, pièces n° 183-186, belle copies manuscrites avec quelques rares modifications ou indications au crayon.

⁴² *Le Figaro*, 45^e année, 3^e série, n° 298, mercredi 25 octobre 1899, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 1.

VITTORIA COLONNA ⁴⁴

Vittoria Colonn' était marquise et veuve,
Et Michel-Ange vieux l'aima d'un grand amour
Dont ses vers tourmentés sont l'immortelle preuve.

Il était le sculpteur de la Nuit et du Jour,
Du colossal Moïse aux cornes de lumière,
Et du David, paisible et fier comme une tour.

Il avait retrouvé, dès son œuvre première,
Cet art simple qui fait les antiques si beaux ;
Sa main rude gardait l'audace coutumière.

Son scalpel arrachait à des morts en lambeaux,
Sacrilège pieux, le secret de la vie ;
La nuit, il travaillait couronné de flambeaux.

Il avait, pour Florence aveuglément servie,
Bâti des murs, construit des bastions armés ;
La hauteur de son nom décourageait l'envie.

Glorieux par-dessus les plus hauts renommés,
Magnifique héritier de la grandeur latine,
Trop grand, il n'était pas de ceux qui sont aimés.

⁴⁴ *Revue des Deux Mondes*, LXXVIII^e année, cinquième période, tome quarante-huitième, 4^e livraison, 15 décembre 1908, pages 911-913. — Une ébauche (4 feuillets) et une mise au net non autographe (5 feuillets) de ce poème, non datées, sont conservées par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n^o 361. La mise au net ne présente que des différences mineures avec la publication. — Vittoria (1490-1547), née dans l'illustre famille romaine des Colonna, épousa en 1509 le marquis Fernando de Àvalos (1489-1525) qui cou-

D'un cœur qui ne dort plus, d'une main qui s'obstine,
Sur un plateau d'échelle où le visitait Dieu,
Michel-Ange avait peint les ciels de la Sixtine.

Le lourd fardeau des ans ne le courbait qu'un peu ;
Son bras dressait vers Dieu le dôme de Saint-Pierre !
Longtemps sculpter un mont tout entier — fut son vœu.

Des êtres, que son œil devinait dans la pierre,
Sous son marteau rapide en sortaient lentement,
Puis, tout à coup, vers lui soulevaient leur paupière.

Des formes, par milliers, dans le marbre opprimant,
L'appelaient à grands cris pour être délivrées,
Et leur détresse était son éternel tourment.

Quand tombaient en débris leurs prisons effondrées,
Ces esclaves gardaient parfois les bras tordus,
D'avoir été longtemps trop à l'étroit murés.

Tu souffrais de leurs cris nuit et jour entendus,
Ô peintre des damnés, puissant frère du Dante,
Sublime créateur d'êtres inattendus !

Tu devais donc avoir une vieillesse ardente
Et subir, âme forte en un corps fléchissant,
Près de mourir, l'horreur d'une vie abondante.

rut la fortune des armes contre la France, avec succès puisqu'il vainquit et captura François I^{er} à Pavie le 24 février 1525. Mais il mourut à la fin de l'année, de maladie. Vittoria passa le reste de sa vie à déplorer la mort de son mari dans des vers qui furent publiés en 1840 à Rome.

Tu méprisas l'amour, dans l'âge adolescent,
Car un héros se doit à sa mission sainte ;
Seul l'attrait du chef-d'œuvre avait brûlé ton sang.

Vers le Maître d'en-haut tu retournais sans crainte ;
Dans les ciels purs, où meurt tout bruit venu d'en bas,
Ton génie emportait ton âme hors d'atteinte.

Mais l'amour, c'est le dieu qui ne pardonne pas ;
À soixante-dix ans le titan Michel-Ange
Vers une femme en deuil tendait en vain les bras.

L'heure vient où l'amour qu'on dédaigna se venge ;
C'est lui qui blesse Hercule et le jette au bûcher ;
Michel-Ange par lui souffre un martyr étrange :

Il porte en pleine chair le trait du fauve archer.
Vittoria Colonn' apparaît, pâle et triste...
Il ne peut plus la fuir et n'ose l'approcher.

Tel le vieux Laocoon, vaincu bien qu'il résiste,
Ne sait pas étouffer le serpent qui le mord,
Tel gémit impuissant le formidable artiste ;

Et s'il reste du moins sans honte et sans remords,
C'est qu'il a reconnu, — l'orgueilleux solitaire, —
Dans son amante en deuil le spectre de la mort.

Pourtant il crie au ciel un mal qu'il voudrait taire :
Elle est si belle encor, l'ombre vouée à Dieu,
Que, l'aimant hors du monde, il l'aime aussi sur terre.

Comme dans un caveau veille une lampe en feu,
Elle vit pour un mort, presque morte elle-même,
Rayon lointain d'étoile où vacille un adieu !

Et le géant, vaincu par la grâce suprême,
Rêve de faire encor, — lui, par Dante inspiré, —
Un portrait glorieux du fantôme qu'il aime.

Donc, le vieillard divin dit au spectre adoré :
— « Un Carrare très pur deviendra votre image ;
Daignez vouloir : je vous immortaliserai. »

Comme elle refusait l'incomparable hommage,
Il soupira : — « J'honore et j'aime vos mépris,
Bien qu'aux siècles futurs ils portent grand dommage.

« Soit. L'art est vain ; Dieu parle en vous et j'ai compris :
Des choses d'ici-bas plus rien ne me tourmente ;
Je n'ai plus de révolte et n'aurai plus de cris ;

« Vous êtes dans mon cœur comme une paix clémente ;
Vous portez dans vos yeux l'aube sans lendemain... »
— Vittoria mourut alors, sublime amante,

Et quand elle fut morte, il lui baisa la main.

La passion du vieux Michel-Ange pour la marquise Vittoria Colonna qui s'était vouée au deuil de son mari a quelque chose de pathétique et de tourmenté : « Peut-être, en elle, est-ce une image de la Mort qu'aima le transcendant génie ; peut-être le spectre de la Fidélité par-delà la vie ; peut-être la même pensée

dont il avait fait déjà cette immortelle *Nuit* de pierre, qui dort, qui rêve l'infini, et qui vit pourtant parmi les vivants ⁴⁵. »

Si les madrigaux et sonnets à Vittoria Colonna ne furent publiés qu'en 1893, il semble que le poète ait entamé ce travail bien des années auparavant... comme l'évoque Abel de Valon en mai 1878 : « Merci de vos deux sonnets, du second surtout (à Vittoria Colonna) dans lequel la grande âme de Michel-Ange s'est sculptée elle-même avec un rare bonheur, et une puissante énergie. La forme de votre 2^e sonnet est parfaitement pure et aisée malgré la gêne des règles du sonnet ⁴⁶. » Et l'on peut citer également ce madrigal, publié en 1885, et qui témoigne de l'intérêt constant de Jean Aicard pour l'œuvre du maître italien :

Un madrigal de Michel-Ange ⁴⁷

Mes yeux épris des choses belles,
Mon cœur des choses éternelles,
N'ont pas d'autre vertu que d'aspirer aux cieux
Pour se mirer en elles.
Il tombe un rayon de jour
Des astres les plus hauts sur notre vie humaine :
Un désir vague y mène
Et c'est ce qui s'appelle amour.
Et rien d'autre n'atteint, ne brûle et ne conseille
Un cœur bien fait, — ne le rend amoureux,
Rien autre, si ce n'est, sur un visage heureux,

⁴⁵ AICARD (Jean), « Michel-Ange et Vittoria Colonna », page 109.

⁴⁶ Lettre autographe signée d'Abel de Valon à Jean Aicard, datée « De Lille (En Béotie), le 10 mai 1878 », 2 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

⁴⁷ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, pages 151-152.

Cette flamme de deux beaux yeux
Aux feux des étoiles pareille.

Ému par cette passion vaine, Jean Aicard traduisit les quatorze madrigaux et sonnets que le vieux sculpteur consacra à son inaccessible idole... ou plutôt les paraphrasa en transposant la lyrique italienne en vers français :

MADRIGaux ET SONNETS DE MICHEL-ANGE À VITTORIA COLONNA ⁴⁸

I 49

Comme l'ébauchoir, que ma main conduit,
Fait de la pierre, masse dure,
Jaillir vivante une figure
Qui s'accroît d'autant plus que le bloc se réduit,
Tel, si j'ai dans moi-même une œuvre juste et bonne,
Mon âme, qui devant son avenir frissonne,
D'une vile enveloppe étroite l'emprisonne.
Mais tu peux, ô toi, le sais-tu ?
Ébauchant le bloc et brisant l'écorce,
Dégager en moi la vertu,
La raison et la force.

⁴⁸ AICARD (Jean), « Michel-Ange et Vittoria Colonna », pages 108-117. — Lors de son voyage à Florence en septembre 1875, Jean Aicard a reçu de l'éditeur français Le Monnier un exemplaire du *Rime* de Michel-Ange ; il doit s'agir de : *Le Rime de Michelangelo Buonarroti*, Firenze, F. Le Monnier, 1863, in-folio, cxxxv-368 pages, première édition expurgée de toutes les fantaisies rajoutées par Michel-Ange le Jeune pour dissimuler l'homosexualité de son ancêtre. Jean Aicard a probablement effectué sa traduction sur cette édition. — J'indique, pour les quatorze poèmes publiés, leur numéro dans l'édition de Lannau-Rolland, 1863.

⁴⁹ Madrigal X, *Si come per levar...*

II 50

Hélas ! oh ! malheureux, malheureux que je suis !
Lorsque je songe aux ans l'un après l'autre enfuis,
Je ne vois pas un jour dont je puisse me dire
 Qu'il m'ait appartenu.
Fallacieux espoirs, vanités qu'on désire,
 J'en suis bien revenu !
On gémit, on aime, on brûle, on soupire :
 Tout cela m'est connu !
Car je n'ignore aucun des amours de ce monde...
Ils m'ont assez longtemps loin du vrai retenu !
D'heure en heure à présent la nuit s'en vient profonde ;
Je m'en vais lentement... Le soleil a baissé...
 Et je tombe, infirme et lassé.

III 51

Sans savoir où je vais, je vais, ah ! malheureux !
J'ai peur du noir voyage ; et, voici, d'heure en heure
Approche le moment qui fermera mes yeux.
L'âge a bien transformé ma vie extérieure,
Et la mort maintenant, mon âme, toutes deux,
Se livrent des combats qui me sont rude épreuve !
Et si je ne suis pas trompé par mes terreurs,
(Veuille l'amour de moi, ciel, qu'à tort je m'émeuve !)
Je vois mon châtiment tout prêt dans mes erreurs,
Dans le vrai mal compris, mal pratiqué, mon Père !
 Et je ne sais plus ce que je m'espère !

⁵⁰ Madrigal LXII, *Ohimè, ohimè ! che pur...*

⁵¹ Madrigal LX, *Io vo, misero...*

IV 52

Lorsque de près, dame que j'aime,
Tu tournes vers moi tes yeux,
Je peux me voir moi-même en eux,
Comme alors dans les miens tu peux te voir toi-même.

Dans tes yeux je me vois, hélas ! tel que je suis :
Vaincu par la douleur, chargé d'âge et d'ennuis ;
Et toi, comme une étoile au fond des miens, tu luis.

Et le ciel, contraire à ma joie,
Alors sans doute est irrité
Qu'en des yeux si beaux, — si laid je me voie,
Et que mes yeux si laids reflètent ta beauté !

Et non moins que le ciel est injuste et cruelle
La destinée, hélas ! qui fait que toi, si belle,
Tu descends par mes yeux jusqu'en mon cœur charmé,
 Lorsque moi je suis, n'étant pas aimé,
Bien hors de toi, sitôt que ton œil s'est fermé !
 Si tu me tiens ainsi loin de toi-même,
C'est que plus ton charme est grand et divin,
Plus mon humble mérite à côté paraît vain ;
C'est qu'il faut, par l'âge et la beauté même,
 Être presque égaux, pour qu'on s'aime !

⁵² Madrigal XLI, *Mentre i begli occhi...*

V 53

Mes yeux, soyez certains que le temps suit son cours,
Et l'heure approche où, pour toujours,
Se ferme le chemin des regards et des larmes !
Qu'une douce pitié de vous vous tienne ouverts
Tant que ce monde aura ma dame aux divins charmes ;
Mais si le ciel la veut reprendre, si je perds
Cette grâce unique, suprême ;
Si mon astre — celle que j'aime —
Là-haut, parmi les chœurs joyeux,
Près des âmes ses sœurs remonte dans les cieus,
Oh ! alors, vous pourrez vous fermer, oui, mes yeux !

VI 54

54

Comment donc, — et l'exemple en est là, sous nos yeux ! —
Se peut-il qu'un effet soit plus fort que la cause ?
Qu'une image de pierre, et vivante en sa pose,
Au sculpteur bientôt mort survive, et dure mieux ?

L'art, qui rend la nature, en est victorieux ;
Et si quelqu'un le sait, c'est bien moi, je suppose,
Dont la noble sculpture est l'amie et la chose ;
Moi que trahit le temps puisque je me fais vieux.

Peut-être que je peux allonger notre vie,
Et mettre dans le marbre, — ou, selon mon envie,
Sur la toile, — nos traits, nos amours à jamais,

⁵³ Madrigal XLV, *Occhi miei...*

⁵⁴ Sonnet XXI, *Com' esser, donna, puote...*

Pour qu'après nous, mille ans après, on se rappelle
Et comme je t'aimais et comme tu fus belle,
Et que je n'étais pas un fou, quand je t'aimais !

VII 55

L'artiste vrai jamais ne conçoit un dessein
Que le seul marbre en lui n'enferme et ne comporte ;
Mais jusqu'au plan caché seule atteint la main forte
Qui sait être soumise à l'esprit ferme et sain.

Ainsi se cache en toi, charmante, être divin,
Le mal que je veux fuir et le bien qui m'importe ;
Et pour ma peine et pour ma fin, tout va de sorte
Qu'à servir mes souhaits mon art s'épuise en vain.

L'amour ! Ce n'est donc pas l'amour, ce n'est pas même
Ta beauté, ni ta haine ou ton dédain suprême,
Qui me font ma douleur... c'est mon destin, mon sort,

Si la mort dans ton cœur, la pitié sont ensemble,
Et si ma faible main, qui désire et qui tremble,
Ne sait tirer de toi rien autre que la mort !

VIII 56

Afin que ta beauté se conserve ici-bas
Dans une femme autant aimée et moins cruelle,
À la nature un jour, mourante, tu rendras
Tes charmes qui s'en vont, tout ce qui te fit belle.

⁵⁵ Sonnet I, *Non ha l'ottimo artista alcun concetto...*

⁵⁶ Sonnet XX, *Perchè le tue bellezze...*

55

Qu'elle les garde ; et puis qu'elle les renouvelle,
En formant une autre âme avec la tienne, — hélas !
Que l'amour soigne alors cette âme, et mette en elle
La pitié... tous les dons d'aimer que tu n'as pas.

Que la nature prenne encor toutes mes larmes,
Et qu'elle joigne enfin mes soupirs à mes pleurs,
Et les donne à qui doit — demain — chérir tes charmes.

Lors, celui-là peut-être, heureux par mes douleurs,
Obtiendra la faveur de l'autre plus humaine,
Et tu seras touchée avec ma propre peine !

IX 57

56 Rendez, fleuve ! oh ! rendez, source ! à mes yeux taris,
Cette force qui fait, — ô fleuve, ô source vive ! —
Que tout à coup gonflés et submergeant la rive
Vos flots inattendus couvrent les champs surpris.

À mes yeux tristes, toi par qui le jour arrive,
Air, — où j'ai tant jeté de soupirs et de cris,
Je n'en ai plus ! rends-les à mon âme plaintive !
Donne un éclat plus pur à tes feux amoindris...

Mes pas avaient laissé sur l'herbe des empreintes
Qu'effaçait le printemps sous un nouveau gazon :
Rends-les-moi, Terre ! Écho, rends-moi, rends-moi mes plaintes !

Vous, ses yeux, rendez-moi mon cœur et ma raison,
Pour que, — si l'on s'obstine à désoler mon âme, —
Je puisse une autre fois aimer une autre femme !

57 Sonnet XXX, *Rendete agli occhi miei...*

X 58

Comme tes blonds cheveux, où la fleur s'enguirlande,
Semblent se réjouir, couronne d'or vivant !
Fiers cheveux ! Ce qui fait leur fierté la plus grande,
C'est de baiser ton front les premiers, et souvent !

Ton corsage est heureux d'avoir ton sein mouvant,
Le jour, aussi longtemps qu'il faut qu'il le défende ;
Et quand il s'ouvre, heureux cheveux, sur le cou blanc,
Libres que leur flot d'or, caressant, s'y répande !

Mais heureuse surtout, légère, s'enroulant
En replis gracieux, la bandelette fine
Qui touche, enlace, baise et soutient ta poitrine !

57 ... Et la chaste ceinture autour de ton beau flanc
Murmure : « À tout jamais je la veux, je la presse...
À quoi bon d'autres bras pour une autre caresse ? »

XI 59

Le plaisir le plus vif d'un goût sévère et sain,
C'est l'œuvre du plus grand des arts, qui, dans la pierre,
Dans la cire ou l'argile imite un corps humain,
Traits et gestes, vivant par son allure entière.

Si le temps fait outrage au chef-d'œuvre divin,
S'il le brise ou le tord, ou n'en fait que poussière,

58 Sonnet XXIII, *Sovra quel biondo crin...*

59 Sonnet V, *Molto diletta al gusto intero e sano...*

L'esprit, qui n'en fut pas frappé jadis en vain,
L'évoque et le revoit dans sa beauté première.

De même, purs reflets des ornements du ciel,
Accordés à nos yeux par l'Artiste éternel,
Ton charme sans égal, ta grâce et ton visage,

Peu à peu s'en allant avec le temps et l'âge,
Me laisseront au cœur, souvenir jeune et cher,
Une beauté que rien n'entame, aucun hiver.

XII⁶⁰

Après que l'art divin a, dans sa forme entière,
Dans ses gestes, compris un être en l'observant,
Il modèle, — et déjà le projet est vivant, —
La simple ébauche avec la plus humble matière.

La seconde naissance a suivi la première,
Et l'ébauchoir a fait ce qu'il promet avant :
Le bloc dur a pris souffle, et, soudain s'élevant,
La statue a conquis la gloire et la lumière !

... L'ébauche d'une âme, oui, j'étais cela d'abord !
C'est vous qui m'avez fait et meilleur et plus fort ;
L'amour par vous me rend plus noble, haute dame...

Quelle peine attendrait mon vain aveuglement,
Si je pouvais, ingrat, dédaigner un moment
Votre pitié qui crée et qui grandit mon âme.

⁶⁰ Sonnet XXXVI, *Poscia ch' appreso...*

XIII⁶¹

Dans un fragile esquif, par d'orageuses mers,
Déjà, car ainsi va le cours de notre vie,
J'arrive au port commun, où justes et pervers
Doivent un compte exact de l'œuvre triste ou pie.

Tout est vain, tout est faux de ce que l'homme envie !
Ah ! je le vois, l'erreur m'avait chargé de fers,
Quand j'avais fait de l'art ma seule fantaisie,
Mon tyran, mon idole, et mes soins les plus chers !

Amours vains et joyeux que mon cœur se reproche,
Qu'est cela, — maintenant que la mort double est proche ?
L'une est certaine ici ; l'autre m'attend là-bas !

Peindre ou sculpter n'est rien, mon cœur ! Il ne nous reste
Qu'à demeurer tournés vers cet Amour céleste
Qui, pour nous recevoir, ouvre en croix ses deux bras !

XIV⁶²

Vivant dans le péché, je vis mort pour moi-même.
Ma vie est-elle à moi ? non, mais au péché noir
Dans les chemins duquel, perdu, je vais sans voir.
Aveugle, je n'ai plus ma raison, bien suprême.

Ma liberté, par qui j'étais noble, et que j'aime,
Est mon esclave... Hélas ! voici le désespoir !...

⁶¹ Sonnet LXIV, *Giunto è già 'I corso...*

⁶² Sonnet LX, *Vivo al peccato...*

Si ta pitié, Seigneur, ne doit plus s'émouvoir,
Pour quels maux suis-je né, Dieu ! pour quel anathème ?

Lorsque vers le passé je veux faire un retour,
Je vois l'erreur emplir tous mes ans, chaque jour,
Et n'en peux accuser que mon audace insigne !

C'est que, lâchant le frein à mon âme maligne,
J'ai fui le beau sentier qui mène à ton amour !...
Maintenant, tends la main vers moi... qui suis indigne !

1896 : une escapade à San Remo

Jean Aicard se trouvait à San Remo quand le tsar Nicolas II et l'impératrice Alexandra vinrent en visite officielle à Paris du mardi 6 au samedi 10 octobre suivant ⁶³.

1899 : un grand voyage en Italie

En 1899, Jean Aicard fit un long voyage de trois mois en Italie sur lequel les archives n'offrent, paradoxalement, que peu de documents, grâce auxquels, toutefois, les principales étapes peuvent être au moins suivies.

Venise

Il se rendit, dans la seconde quinzaine du mois de mai, à Venise, pour y assister à la représentation de *Papa Lebonnard* ⁶⁴.

⁶³ AICARD (Jean), *Relation de voyage*, chapitre « II. ».

⁶⁴ « M. Jean Aicard est arrivé à Venise pour assister à la représentation de sa pièce : *Papa Lebonnard* » (*Le Temps*, 39^e année, n° 13866, mercredi 24 mai 1899, « Théâtres », page 3, colonne 6).

Rome

Le 8 juin, il participa, à Rome, à un dîner offert en son honneur, à l'initiative du journal *Il Signor pubblico*, par les auteurs, artistes et journalistes de la ville ⁶⁵.

Il fut également reçu en audience privée par la reine-mère Marguerite le vendredi 16 juin :

JEAN AICARD CHEZ LA REINE D'ITALIE. — Nous lisons, dans la *Tribuna*, de Rome, au 16 juin :

S. M. la reine a reçu, hier, en audience privée, M. Jean Aicard, et elle s'est longtemps entretenue avec lui au sujet du mouvement dramatique en France. Elle a rappelé à M. Aicard le succès de *Papa Lebonnard* et celui qu'a obtenu, plus récemment, sa traduction en vers de l'*Othello*, de Shakespeare,

La reine a, de plus, désiré que l'illustre poète lui dît lui-même une de ses poésies provençales.

Pendant la conversation, qui a duré plus d'une demi-heure, la reine a été d'une amabilité exquise, et elle a parlé avec le plus vif intérêt du mouvement littéraire en France et en Italie ⁶⁶.

M^{me} Paulin-Bertrand a donné quelques détails sur cette entrevue :

⁶⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 67, enveloppe n° 138, voir la carte-menu de ce dîner : hors d'œuvre, consommé, petits pâtés, poisson à la sauce mayonnaise, escalopes de veau au vin de Madère, roastbeef, salade, glace à la napolitaine, fraises de Nemi, fromages, café.

⁶⁶ *Tribuna*, vendredi 16 juin 1899. Voir la coupure de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 4 « Documents sur *Le Père Lebonnard* », page 129. Information reprise par *Le Figaro*, 45^e année, 3^e série, n° 171, mardi 20 juin 1899, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 4 ; ou par le *Journal des débats politiques et littéraires*, 111^e année, n° 171, mercredi 21 juin 1899, « Courrier des théâtres », page 4, colonnes 4-5.

Un de ses souvenirs d'Italie auquel Jean Aicard aimait à revenir comme il eût relu les pages préférées d'un livre, c'était sa visite à la reine Marguerite.

La reine avait témoigné le désir de connaître l'auteur de « Papa Lebonnard » et le protocole avait mandé celui-ci au palais. Quel palais ? Jean Aicard ne me l'a jamais dit. Aucun détail de lieux et de décors ne l'avait sollicité ; aucun n'était distinct dans sa mémoire, ou bien il négligeait de l'y éveiller.

Pour le traditionaliste et l'imaginaire qui étaient en Jean Aicard, une reine portait la majesté du passé, de la longue histoire et elle avait aussi le charme lointain et mystérieux d'une figure de légende, de l'imprécise princesse qui règne dans les vieux contes. À l'avance, pendant la courte attente dans un premier salon, il n'avait pensé qu'à « la Reine », généralité ; introduit auprès de la reine Marguerite, il ne vit que la reine, personnalité ; personnalité intelligente et charmante qui prit et garda une place profonde dans le cœur du poète.

Avant l'audience, le grand chambellan avait fait à Jean Aicard les « recommandations d'usage », une sorte d'extrait de « la Civilité puérile et honnête » des cours.

— Les audiences sont fort courtes, dit ce protocolaire seigneur ; soyez très attentif aux moindres gestes de Sa Majesté. Au bout de huit à dix minutes, elle fera un petit mouvement qui signifiera la fin de l'audience ; soyez prêt à vous lever, juste en même temps qu'elle. Baisez la main qu'elle vous tendra et retirez-vous à reculons, en saluant trois fois profondément. Surtout reculez bien exactement dans l'axe de la porte. Celle-ci sera ouverte du dehors, sans que vous ayez à vous retourner.

Cette sortie à reculons, ce souci de gagner, à travers trois saluts et sans maladresse, un point situé derrière lui tracassait fort Jean Aicard. En entrant chez la reine, il songeait avec inquiétude à la sortie.

Il oublia vite cette préoccupation. La reine Marguerite, après lui avoir demandé ses impressions sur l'Italie et discuté ou éclairci certains points de détail, se mit à causer de littérature et de théâtre en lectrice compétente, très avertie de la production française. Le poète donna la réplique, y mettant toute sa coquetterie de beau causeur. Il fut, bien entendu, longuement question du Père Lebonnard ; la reine l'avait vu jouer cinq fois déjà ; elle affirmait que son émotion restait toujours la même aux scènes pathétiques et elle dit ceci — que Jean Aicard n'oublia jamais parce que c'était, dans son extrême simplicité, très grand de contrôle sur soi-même, de royale discipline « professionnelle » :

— Dans ces instants, j'envie mes dames d'honneur, qui pleurent en toute liberté ; tandis que nous autres, reines, vous comprenez, nous ne devons pas pleurer en public.

Les dix minutes du chambellan étaient depuis longtemps passées. Jean Aicard épiait le geste de congé, qui ne venait pas. La reine retint plus de trois quarts d'heure l'auteur de « Papa Lebonnard ».

En sortant, il fit, avec une aisance de vieux courtisan, les trois saluts à reculons et se trouva, après le troisième, exactement au milieu de la porte ouverte.

— Je fis très bien mes saluts, contait-il, parce que je n'avais plus peur de les mal faire. Je m'étais rendu compte que la reine « ne verrait pas » une gaucherie de l'écrivain.

... Comme Carducci, qu'il admirait, Jean Aicard identifiait souvent l'Italie à la reine Marguerite⁶⁷.

⁶⁷ PAULIN-BERTRAND (Julia, sous son pseudonyme littéraire : Léon de Saint-Valéry), « Le Père Lebonnard en Italie », article publié dans un périodique non identifié et dont les coupures de presse sont visibles dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 65, enveloppe n° 139, pages 2-3.

Enfin, il entendit une messe du pape Léon XIII et en consigna le récit dans un article publié par *Le Figaro* :

LE PAPE ⁶⁸

Il est six heures du matin. Deux ou trois coups frappés à la porte de ma chambre d'hôtel m'éveillent brusquement.

— Qui est là ?

— Vaticano !

C'est une invitation à nous rendre au Vatican, le matin même. À sept heures et demie, Léon XIII officiera dans la capella Paolina.

L'envoyé s'excuse d'arriver à une heure si matinale. Il s'est présenté déjà la veille au soir en notre absence. Son devoir est de remettre l'invitation en mains propres. Il recommande « l'habit noir » et s'en va.

Plus que je ne peux dire, je suis heureux d'être admis à approcher cette noble figure de Léon XIII. Ce grand Pape a une politique d'éternité. Il a proclamé la légitimité des pouvoirs modernes, et, en quelque sorte, le droit divin des évolutions et des républiques. On peut supposer à cet acte les mobiles qu'on voudra, les plus « temporels » (et, aux yeux des hommes d'État, il n'en est pas d'autres), nous restons libres de rêver que le successeur de saint Pierre a eu, lui, en vue, dans les profondeurs de sa conscience, un moyen mystérieux d'appeler, à travers les siècles futurs, l'unité morale, c'est-à-dire la catholicité du monde, le vrai règne de Dieu.

La proclamation par le Pape de la légitimité des pouvoirs populaires est un acte d'une portée infinie. La gloire de l'homme

⁶⁸ *Le Figaro*, 45^e année, 3^e série, n° 210, samedi 29 juillet 1899, page 1, colonnes 1-2. Texte publié à nouveau dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 976, dimanche 9 mars 1902, page 147, colonnes 1-3. — Le chapitre « Le pape » de la *Relation de voyage* est l'ébauche de cet article.

qui l'a accompli sera grande un jour. Elle lui est due précisément à cause de la certitude qu'il avait de rencontrer, dans les âmes même dont il est le roi, une résistance déterminée. Il savait que cette résistance serait longue, mais que, pour la détruire dans l'avenir, il fallait la soulever et la heurter dans le présent. Nous aimons à imaginer qu'il croit peut-être, dans le secret de lui-même, à la possibilité d'une transformation lente, presque insensible, des moyens du Pouvoir spirituel chrétien sur le monde. Peut-être le veut-il durable à ce prix seulement... Et quel rêve : une âme-reine, arbitre de paix, seule au-dessus d'une fédération de républiques ! un idéal moral — Dieu — faisant l'unité de tous les peuples d'Europe !

Quoi qu'il en soit, infaillible sur les points de doctrine, et libre de s'isoler dans l'orgueil de cette infaillibilité sacerdotale, le Saint-Père a eu l'incomparable courage humain de se faire discuter, de se mêler aux hommes, de leur permettre l'examen — mot condamné avec la Réforme, — enfin de risquer délibérément quelque chose de son prestige pontifical, aux yeux mêmes de ses fidèles, en leur conseillant une attitude politique contraire à leurs traditions cléricales, mais plus conforme au sens (resté secret pour eux) de l'Évangile. Approuver hautement l'idée de République, c'est, pour un Pape, affirmer que le roi Jésus, en abandonnant les délices de son royaume céleste, a voulu faire honte aux rois qui ne partagent pas la misère de leurs peuples. Jésus n'est pas venu sur la terre pour y faire des princes ; il y est venu consoler les misérables. Et le Prêtre est un héros historique, qui, étant souverain des âmes, affirme cela aux autres souverains, à ceux du monde, non plus par le sermon banal, mais par les actes d'une politique toute nouvelle.

— Cet infaillible, me disait hier un italien, homme considérable, et qui a plus d'une fois causé avec le Pape, — cet infaillible appelle la contradiction, il s'en montre charmé. Elle

l'éclaire. Vraiment, Léon XIII n'aime pas les interlocuteurs qui sont toujours et *a priori* d'une opinion sur toutes choses conforme à la sienne. C'est un grand esprit libre. On ne se doute pas de la largeur de sa pensée. Elle mériterait d'être mieux connue, et peut-être vos hommes d'État républicains ont-ils tort de ne pas lui rendre assez hommage. Il y aurait quelque chose de gagné pour tous, si vos républicains illustres, quand ils traversent Rome, rendaient visite au Vatican. Seulement ils ont peur de passer pour cléricaux, — et c'est misérable. Le Tsar n'est pas républicain pour être allé saluer chez elle la République de France. Vous ne savez pas donner au Pape la monnaie de sa pièce d'or.

... Nous voici dans la capella Paolina. Deux cents personnes environ attendent l'entrée du Saint-Père ; un assez grand nombre de prêtres, quelques hommes en habit ; les femmes en noir, une mantille sur la tête. Le passage du milieu, qui va de la porte à l'autel, est maintenu libre, occupé çà et là par des hallebardiers et des huissiers aux costumes extraordinaires, jaunes, verts, écarlates et cramoisis.

Tout à coup, un mouvement se fait à la porte. Les officiers de la garde du Pape, casque reluisant, épée nue, entrent, se rangeant sur les côtés. La piété, la foi, la curiosité s'émeuvent dans l'assistance. Toutes les têtes se tendent vers l'entrée... Il apparaît, suivi de cardinaux et d'évêques. C'est Lui, le Prêtre vêtu de blanc... Il a, sur le seuil, un arrêt d'un instant, et les yeux et les cœurs ne voient malgré les ors et les pourpres dont elle est environnée, que cette forme blanche, svelte, un peu inclinée d'abord, qui tout de suite se redresse... La main s'est élevée en même temps, — paternelle ; et, légère, transparente, elle semble flotter dans l'air où elle esquisse le geste de bénédiction. C'est très beau... et c'est charmant. — Il s'avance,

regardant avec douceur à droite, à gauche, la main toujours levée et bénissante, voltigeante comme une main de semeur. Il est là, à deux pas ; son visage amaigri, fin et doux, d'homme très âgé, est éclairé d'une bonté qui pense. L'esprit, qui éclate dans les yeux, se montre aussi dans toute la ligne nerveuse du corps et dans la démarche prompte, comme envolée, du vieillard blanc.

Ce vieillard blanc, suavement blanc de la tête aux pieds, marche sur l'extrême bord du tombeau avec sa grâce souriante de roi des croyants, en bénissant — de sa main qui meurt — l'universelle vie.

Les fresques de la capella Paolina sont de la vieillesse de Michel-Ange. Voici saint Paul terrassé, sur le chemin de Damas, par une lumière qui, tombant de la main de Dieu, s'élargit en s'abaissant vers la terre...

Maintenant le Pape officie. Il élève l'hostie sacrée, blanche au centre d'un soleil d'or. Les officiers font le salut de l'épée. Les cardinaux écrasent sur les dalles l'orgueil de la pourpre.

Le Pape prie à voix haute. Jamais je n'oublierai cette voix.

Aucune monotonie d'inflexion, rien de « déjà entendu » ne vient détruire l'idée que l'on se fait d'un pontife souverain parlant au nom de sa fille, l'humanité. Le Père est vraiment ici en prière pour les enfants. Il est chargé d'années et chargé de douleurs, des douleurs du monde. Sa voix, simplement et vraiment humaine, sort d'un cœur profond. C'est un soupir et c'est un sanglot, très personnels, à la fois lassés, expirants et indomptables, qui ont parfois de grands sursauts, et qui seraient reconnaissables entre tous les sanglots et tous les soupirs de la terre. Ce qu'on entend, ce sont les cris d'une douleur d'homme, d'un homme dont le cœur s'élargit jusqu'à être paternel au monde entier. Âme blanche, prêtre tout blanc, blanche vieillesse, candeur de la foi, voilà ce qui parle et ce qui

prie. Oh ! la plaintive humanité, et que chaque élan de douleur se change en élan de prière ! Il est impossible d'avoir entendu cette parole gémissante, ce sanglot, ce cri, cet appel, cette supplication, — et de l'oublier. Ce qu'on éprouve, c'est la pitié pour celui qui prie, car on croit deviner qu'à ce moment il souffre surtout de l'impuissance de sa propre pitié à faire le bien parmi les hommes ! — « Sans vous, ô mon Dieu, ma royauté trop humaine ne servira à personne ! mes appels, comme mon silence, demeureront incompris ! *Domine, exaudi nos ! Miserere ! miserere !* »

La messe du Pape est dite. Il a prié pour tous. On va prier pour lui. À son tour il entend la messe.

Et le voici maintenant au milieu du chœur, sur son trône de soie et d'or.

Il ne s'y repose qu'un instant. Il l'a bientôt quitté ; il s'agenouille. Agenouillé, il se courbe, il prosterne sa vieillesse et sa grandeur aux pieds de la croix. Et voilà qu'ainsi prosterné, les bras jetés sur le prie-Dieu, la face ensevelie parmi la blancheur des manches, — il se fige dans une absolue immobilité. La marmoréenne et svelte figure va demeurer ainsi, indéfiniment immobile. Elle a prié par le cri et par le sanglot tout à l'heure. Elle prie maintenant par l'immobilité et par le silence, qui sont plus près de l'Éternité.

On dirait un de ces pontifes de marbre à genoux sur leur propre tombe, dans les plis roides du carrare diaphane. Nous nous levons ; Il reste immobile. Nous nous asseyons ; Il reste immobile. L'assistance exécute tous les mouvements que commande la clochette d'argent au timbre léger, véritable filigrane de sons cristallins ; Il reste immobile. Il est, en effet, mort au monde... Où s'en va cette âme, où monte-t-elle, où descend-elle, en ce moment tout à fait solennel ?... L'hostie s'élève, rayonnante. Va-t-il se courber plus bas ? Non, Il demeure im-

mobile. Découvrira-t-il son front devant le nimbe de Dieu ? non ; ce n'est plus l'heure où il peut, libre à demi des adorations de l'âme, faire un geste physique d'adoration ; Il demeure immobile devant la gloire de son Dieu... Alors un prêtre s'avance, étend la main au-dessus de la tête du Pontife, — et la découvre.

Le Pape est immobile.

Il est seul devant Dieu à qui il apporte en silence le cri du monde universel, l'universel *Miserere* :

— « Ayez pitié, Seigneur ! — Seigneur, pitié pour tous, sans distinction de races, de croyances, de philosophies, de religions ! Pitié pour tout ce qui souffre ; pitié pour l'innocence et pitié aussi pour le crime ; pour l'endurcissement comme pour le remords ! Pitié pour tous, justice et pitié, ô Dieu qui avez été un accusé devant des juges, un prisonnier devant les voleurs, un flagellé, souillé du crachat des impurs ; ô Dieu, qui avez été le supplicié d'un supplice infamant ; justice et pitié pour tous, ô Dieu qui avez voulu être un homme afin de créer parmi les hommes la justice et la pitié, la pitié et la justice ! »

Florence

Florence est une ville que Jean Aicard tenait en particulière affection, pour ses monuments, certes, mais aussi pour les artistes qui l'avaient habitée.

Notre poète se rendit à la chapelle des Médicis qui, depuis son séjour de 1875, le fascinait :

Une Note prise en voyage⁶⁹

Je vous écris de Florence, et je me demandais si je ne choiserais pas pour sujet de chronique aujourd'hui, tout simplement

⁶⁹ Extrait d'un périodique non mentionné dont les coupures ont été conservées aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 10, pages 7-11.

cette prodigieuse chapelle des Médicis qui figure à mes yeux le génie même de Michel-Ange, comme « Hamlet » celui de Shakespeare — lieu de mystère, de vie et de mort où l'on se sent enveloppé par le silence et la tristesse de toutes les éternités.

J'ai vu la chapelle des Médicis, pour la première fois, il y a un quart de siècle. Rien n'a jamais atténué l'émotion que j'en éprouvai et qui continue à dominer en moi toutes les autres impressions d'art. On est là non sur un sommet, mais dans un « fond » éternel. Comme l'homme vrai d'Alfred de Vigny, qui se commande de se taire devant la vie même, devant les déceptions et les douleurs sans nom qu'elle apporte — il n'y a plus ici qu'à se dire : « Vis et meurs sans parler. »

Or, j'allais, par une contradiction bien naturelle à un chroniqueur, vous parler longuement de la beauté du silence et tenter, à propos de cette chapelle des Médicis, d'exprimer l'inexprimable — quand le hasard d'une aimable rencontre a détourné ma pensée des sujets éternels. [...] ⁷⁰.

Sa visite à la chapelle des Médicis lui inspira ce poème, daté du 8 juillet :

*À la Nuit de Michel-Ange*⁷¹

Dans ta chapelle où règne une lumière étrange,
Près du Jour colossal qui rêve au lendemain,
Tu dors, ô grande Nuit, fille de Michel-Ange,
Le coude sur ta cuisse et le front sur ta main.

⁷⁰ Cet article évoque ensuite Pierre Loti mis à la retraite d'office par l'amiral Besnard en avril 1898 et qui fut réintégré début juin 1899.

⁷¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold* pages 2-3. —

Les souvenirs des jours, dont frémit ta paupière,
Ont donné cette pose à ton corps tourmenté,
Et tu ne l'étendras jamais, ce corps de pierre,
Sur ton lit de douleur fait pour l'éternité.

Et cependant, ô Nuit, ce sont tes deux mamelles,
C'est le songe et l'oubli notre double désir ;
Et sans cesse, tendant leurs doigts crispés vers elle,
Les générations cherchent à les saisir.

Et toutes, tour à tour, hurlantes et pressées,
Y suspendent leur soif de repos et d'amour.
Et toi, Nuit formidable aux mamelles lassées,
Tu les berces sur ta poitrine tour-à-tour.

Eh bien ! dans ta chapelle à la calme lumière,
Je viens prier aussi, fils d'un siècle sans Dieu ;
Parce qu'ayant perdu ma croyance première,
J'en garde un souvenir plus triste qu'un adieu.

Je veux trouver l'oubli ; je viens chercher le songe,
Et c'est toi que j'implore, ô Nuit, Nuit des tombeaux !
J'ai trop vu grimacer les larmes du mensonge
En des yeux que les yeux de l'amour croyaient beaux.

Je suis las du mensonge, ô grande nuit des tombes !
Je viens faire mon lit dans ton gouffre béant

Autres versions aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard : carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 15-16, ébauche datée à la fin « Florence 8 juillet 99 » ; carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit, 1 page, deux vers modifiés ; carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 1 feuillet.

Car mes rêves m'ont fui comme un vol de colombes
Et je n'ai plus de foi qu'en ton divin néant.

Il y rencontra le célèbre sculpteur italien Raffaëlo Romanelli⁷² et posa dans son atelier en vue de la réalisation d'un buste⁷³.
Il lui offrit un poème :

À Raffaëlo Romanelli⁷⁴

Ton Donatello dort, vivant dans son génie,
Mort dans sa chair, les mains jointes en bon chrétien ;
Sa rigidité garde une vie infinie ;
Le charme de son art a passé dans le tien.

Ton Garibaldi, fier, se retournant en selle,
Sur la croupe appuyant un bras ferme, arc-bouté,
Regarde, par-dessus la guerre universelle,
L'Italie en travail grandir vers l'unité.

Sculpteur à la main fine, aux robustes épaules,
Toujours fidèle au double idéal des Latins,
Nous aimons avec toi, nous, les Latins des Gaules,
Ta grande aigle romaine et tes lys florentins.

⁷² Raffaëlo Romanelli, né à Florence le 13 mai 1856 et mort en 1928. Sculpteur, élève de son père Pasquale Romanelli (1812-1887) puis, à l'Académie de Florence, d'Augusto Rivalta et d'Emilio Zocchi, il a réalisé de nombreux monuments à la mémoire des grands hommes italiens, notamment le *Buste de Benvenuto Cellini* (Florence, Ponte Vecchio), le *Cénotaphe de Donatello* (1896, Florence, église San Lorenzo), et la *Statue équestre de Garibaldi* (Sienne, ca 1896).

⁷³ Pour le buste de Jean Aicard, voir mon article « À propos de deux bustes de Jean Aicard » publié dans *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 121-127.

⁷⁴ Texte du manuscrit original autographe, un feuillet, conservé dans une collection particulière à San Francisco (États-Unis). Le poème a été publié

Nous aimons l'avenir, que l'espoir divinise,
La liberté, qui fait les horizons si beaux,
Et l'art qui, dans ce monde où tout passe, éternise
L'âme des morts, visible aux formes des tombeaux.

Florence. Juillet 1899.

Naples

De Naples, Jean Aicard ramena ce portrait d'un personnage typique de la cité :

Cochers de Naples⁷⁵

Vraiment que vous le connaissiez ou non, je vous amuserais, si je parvenais à esquisser avec vérité la figure du cocher de Naples.

La cité immense est, en ce moment, vide d'étrangers. Le soleil y chauffe étrangement les dalles, qui se souviennent d'avoir été de la lave ardente, au flanc du Vésuve ; et, sur les places, les petites voitures noires stationnent dans l'ombre chaude des palais voisins.

Dès que l'étranger apparaît tout là-bas, au tournant de la rue, l'escadron des voitures s'ébranle tout entier pour fondre

dans *Je sais tout*, juin 1909, page 589, sous le titre plus développé « Au sculpteur florentin R. Romanelli », avec une modification du 6^e vers : « Appuyant sur la croupe un bras ferme, arc-bouté, ». — Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », offre encore deux autres versions manuscrites non autographes : cahier *manifold* page 26 et une belle mise au net présentant quelques différences mineures avec le manuscrit original.

⁷⁵ Article extrait d'un périodique non mentionné, à la date du mardi 25 juillet 1899, dont les coupures se trouvent aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 10, pages 39-45.

sur lui, mais l'une d'elles a dépassé les autres, qui aussitôt lui laissent le champ libre. Chacune reprend son rang. L'escadron se reforme. Les voilà toutes alignées, et les chevaux, avec leurs harnais étincelants de cuivres, secouent les mouches et battent d'un pied ennuyé le pavé de lave.

Cependant l'étranger, qui se trouve n'avoir pas besoin de carrosse, est obstinément suivi par le cocher napolitain, descendu de son siège. Attaché au pas du signore que lui a dévolu la Providence, il le suit, suivi lui-même de son cheval, que suit la petite voiture haute sur roues.

— Ouna bella promenade, signore... Pour pas cher, excellenza. Nous irons voir la grotte dou Chien... ou bien, allons à Pompéi ? C'est oune bonne idée ! À Pompéi... pour pas cher ? Moi, je ne vous quitte plou. Je vous attendrai là-bas, signore. Et, sur la route, je ferai, moi, toutes les explications. Vous donnerez seulement oune' bonne pourboire.

— Merci, mon ami, inutile.

Mais l'homme vous barre le passage :

— Ouna bella passagiata, signore. Monta dans la mia vettura... Vous mi férez tant dé plaisir !

Cet argument lui paraît irrésistible. Cet homme est sûr, — tant il est bonne créature, — qu'on ne veut lui faire aucune peine ; on prendra son carrosse dès qu'on sera certain de lui faire plaisir. En un clin d'œil, il vous a quitté, il a couru à sa voiture ; il est sur son siège, le fouet en main :

— Monta, dit-il, d'un air enfantin.

— Non, merci ; inutile. Tu peux t'en aller.

Prompt comme un oiseau, il redescend de son siège.

Et il vous suit, suivi de sa voiture.

— Du haut du Pausilippe, la votre excellenza, on voit toute Naples de ce côté ici et toute Pozzuola de l'autre côté là-bas. Viens, pour dix francs.

— Je ne veux pas de voiture.

— Avez-vous vu danser la tarentelle, signore ? Non ? Il faut la voir. Moi, je sais où il faut aller ; à Naples, près de la Marina. Il y a, à Naples, des jeunes filles qui font des chapeaux ; mais en faisant des chapeaux, elles ne gagnent pas beaucoup ; il faut manger maccheroni. Alors, elles dansent la tarentelle pour les étrangers. Oune jeune fille qui danse, c'est cinq lire. En ces choses-là, il faut s'expliquer à l'avance. Doué jeunes filles, c'est dix lire. Je ne voudrais pas vous tromper. Trois jeunes filles, c'est quinze lire. Vous comprenez, signore... quatre jeunes filles...

— Enfin, vingt jeunes filles, c'est cent lire !

— Zoustement, non, vous mi excousérez, signore. Il n'y a pas plous de douze jeunes filles, à Naples, de celles qui font des chapeaux et qui dansent la tarentelle. Pas une de plus, ça n'est pas possible. Vous n'aurez que douze jeunes filles, signore. Et douze jeunes filles qui dansent la tarentelle, c'est soixante lire, excellence... Et moi, j'attends le signore à la porte, et puis je le ramène, ici. C'est soixante lire pour les jeunes filles... et pour moi, Excellence, oune lire, seulement !

Il est persuadé que la tarentelle aura raison de toutes les résistances ; il conclut, d'un air assuré :

— Allons, monta !

Ce diable incarné est sur son siège ; et, avec un signe de tête impérieux : « Monta ! monta ! » répète-t-il.

Il faut être vraiment rebelle à la suggestion pour résister à un cocher napolitain.

Si l'on s'irrite contre ces manœuvres, on est perdu. On ne peut plus jouir de rien. Il n'y a plus qu'à quitter Naples. Si l'on prend le parti plus sage d'en sourire, de les étudier avec indulgence, on ne tarde pas à être connu de toute cette race ingénieuse et bonne qui, alors, vous rit du plus loin, fond sur vous

tout entière, comme un vol d'oiseaux familiers, et s'en va de même sur un signe amical de négation.

Les cochers de Naples, ce sont les pigeons de Venise.

Mais il faut du temps pour devenir cette sorte d'ami aux yeux du cocher napolitain.

... Cependant, le dialogue continue.

Le cocher est redescendu de son siège. Il chemine à côté de votre seigneurie. Il y a un quart d'heure que cette poursuite étrange a commencé.

Le cocher se décide à lancer l'argument final :

— Écoutez, seigneur, vous devez venir avec moi aujourd'hui, parce que je meurs de faim... « io mori di fam ! »

— Tu n'as pas l'ait d'un mort. Tu te moques de moi. Tu m'ennuies, à la fin. Allons, mon gaillard, décampe ! Va via !

— Zé souis padre dé quatre enfants, signore.

— Et il te faut beaucoup de maccheroni ?

— Sissignore !

Il rit à belles dents blanches. Il y a du nègre dans cet homme affamé... Comprenez bien qu'il n'est pas affamé, mais il sait qu'il faut, de temps en temps, manger ici-bas. Il n'a, d'ailleurs, pas d'autre science.

— Allons, adieu !

— Vous ne me quitterez pas ainsi, Excellence. Vous ne pouvez pas ; vous devez venir... parcé qué moi je souis lé fils du cocher qui vous a conduit dans Naples lé jour dé votre arrivée. C'est une belle cittâ, hé, Naples ?

Le voyageur admire l'ingéniosité de cet homme qui se proclame son tyran de droit divin, hérédité comprise. Le pauvre diable ne pense qu'à son maccheroni.

— Tiens, dit-il tout à coup, monte pour vingt sous la course... c'est la tarifa !

— Et où irons-nous ?

— Où vous voudrez, signore.

— C'est bien heureux ! Mais, écoute : j'aime mieux te prendre à l'heure et ne pas te payer !

— Ce n'est pas possible, dit-il gravement, un peu décontenancé.

— Comment, pas possible ! Veux-tu parier ?

Et l'étranger, tirant sa montre :

— Il y a une demi-heure que tu es avec moi. Je te devrais donc l'heure tout entière. Eh bien, tu n'auras pas un sou, mon garçon !

Le cocher comprend que cette plaisanterie n'est pas d'un méchant homme.

— Allons, monta ! dit-il ; où allons-nous ?

— Au musée. Combien ?

— Vingt sous, signore.

— Je t'en donne six.

— Oh ! Excellence, au moins sept. Encore un sou de maccheroni, votre seigneurie !

— Six sous, pas un centime de plus !

— Monta !

Et les voilà en route. La petite voiture brûle... la lave du Vé-suve ! Les harnais étincellent au soleil. Tout cela est en joie. Le fouet claque. Le chien, ou la sirène, ou le chameau de cuivre poli que portent sur la pointe de leur collier, tous les chevaux de fiacre napolitains, semble danser dans la lumière, sous le fouet tourbillonnant qui claque, claque, aussi bavard que son maître.

Dans la voiture, le voyageur n'est pas seul ! Il est « avec » son cocher, lequel, retourné sur le siège et penché sur son signore lui parle nez à nez, l'œil dans l'œil, répétant à toute seconde, entre deux coups de fouet :

— Vous me donnerez sept sous, hé, signore ? Un sou, ça n'est rien pour vous, signore. Et pour moi, Excellence, pour

mes enfants, c'est du bon maccheroni !

Et, chaque fois, ce mot de « maccheroni » le fait sourire d'une façon quasi-angélique.

Il dit « le maccheroni » comme les Hébreux disaient « la manne ». C'est la nourriture sacrée. Cet homme devient émouvant.

— Écoute, lui dit l'étranger, je te prends à l'heure et à la tarifa !... Conduis-moi bon train... Pas au musée, il est trop tard. Allons à la posta.

— Sissignore. Alla grande posta.

Et le fouet claque. Les harnais étincelants tressautent. Les piétons qu'on effleure se rangent avec une adresse aussi remarquable que celle du cocher de Naples. On file un train d'enfer. Ce Naples est immense. On comprend fort bien qu'il s'y trouve tant de voitures. On comprend moins qu'elles travaillent à si bon marché... C'est la concurrence des tramways qui a ruiné le cocher napolitain. Pauvre diable !... Il fait bien chaud !... Fermâ, cocchiere ! halte !

Le voyageur s'est fait arrêter devant un café. On lui apporte deux verres de limon à la glace. Il en offre un à son cocher, qui s'en saisit... Et, à peine a-t-il en main ce verre d'eau savoureuse, froide et bien sucrée, que le Napolitain devient grave. Une sorte de mélancolie se répand sur sa bonne face. Il boit dévotement, remonte sur son siège, en silence, d'un air résolu, et, moins d'une minute après, il est arrêté devant la poste, la grande poste.

L'étranger ne l'a pris à l'heure que par charité, littéralement. Il n'a plus besoin de lui ; il le paie.

Notre Pulcinella encaisse la forte somme, la somme invraisemblable, — songez-donc, le prix selon le tarif ! — et, gravement, la main sur le gousset, il tient ce discours :

— Excellence, pardonnez-moi. J'ai trompé votre Excellence. Quand vous m'avez pris à l'heure, nous étions tout près d'ici,

seigneur, tout près de la poste. Alors, moi, je vous ai promené, Excellence, dans tout Naples, pour gagner l'heure entière, et même le quart d'heure suivant. Cela peut encore aller, excellence, quand on n'est pas pressé, parce que Naples est une belle cité. Je vous ai donc trompé, seigneur. Et vous, vous m'avez donné à boire, Excellence. Alors, moi, en échange de votre verre de limon doux, je vous donnerai, moi, un bon conseil. Ne nous prenez jamais à l'heure, votre seigneurie ; c'est inutile. Toujours à la course. Et six sous ou huit sous par chaque course, Excellence, pas davantage. C'est bien assez, croyez-moi. Et si vous demandez à un cocher de vous attendre, bien volontiers il vous attendra. Six sous la course, votre seigneurie. Pas un sou de plus, jamais. On a, avec ça, assez de maccheroni.

Et il s'en alla, le fouet haut.

Pompéi

De Naples, Jean Aicard se rendit à Pompéi, sa voisine, dont le silence le fascina :

Pompéi⁷⁶

La première impression qu'on éprouve à Pompéi, c'est celle d'un étonnement inexprimable à l'idée que cette ville, qui semble abandonnée d'hier, soit si vieille.

Tout l'effort involontaire et presque pénible de l'imagination se porte sur la durée du temps écoulé depuis que Pompéi est morte... et la voici — quasi vivante !

⁷⁶ AICARD (Jean), *Relation de voyage*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », chapitre « Pompéi », manuscrit autographe, six feuillets, brouillon d'un article dont je ne sais s'il a été publié.

Depuis l'enfance, je l'ai mesuré ce temps, et même fort mal. L'histoire des Romains est reculée en moi de toute la réalité du temps à laquelle il faut ajouter le recul indéfinissable que donne aux choses auxquelles on pensait tout petit, l'impuissance d'une pensée enfantine. Les noms sont tout là-bas dans l'indécise pénombre de ma conscience naissante, plus lointaine en moi que la genèse de la terre dans l'histoire écrite par les savants. Des mots d'église ont pris, dans ma cervelle, des proportions démesurées, par exemple ce *per secula seculorum*, chanté à la messe et qui m'évoque une avenue d'arbres énormes se perdant et diminuant à l'infini... Le plus lointain des dix-neuf cents ans de Pompéi est tout au bout, au fond d'une forêt inextricable et sans jour.

Eh ! bien non. Ce n'est rien, dix-neuf cents ans, puisque sur les pavés de Pompéi, je pose aujourd'hui ma botte dans la trace d'un char qui passait ici hier, 90 ans après Jésus Christ.

J'essaie alors de me prouver qu'en effet 19 siècles ne sont rien. Cela est difficile à concevoir par une créature dont la durée normale est si brève ! Et voici que 19 créatures humaines m'apparaissent dont chacune serait née juste à l'heure où la précédente serait morte âgée de 100 ans.

Il n'y a plus alors entre J.-C. et moi qu'une vingtaine d'ancêtres. Vingt hommes seulement, cela me paraît tout à fait raisonnable et compréhensible. Il devient assez simple que Pompéi soit là, encore à demi-vivante. Tous ces beaux raisonnements naissent en moi au cours de ma promenade, sans la participation de ma volonté. La singularité du lieu les fait germer et grandir ici, on n'est pas libre d'arrêter sa pensée.

Un autre étonnement me vient tout de suite. L'air de jeunesse du pavé, des trottoirs, des fontaines, et des intérieurs de maisons, — ne s'harmonise pas avec la destruction du faite de toutes ces habitations. Pourquoi cet écroulement des toits et

des murailles inégalement détruits, déchiquetés quand tout le reste paraît intact ? Pourquoi les toits effondrés n'ont-ils pas laissé indemne ou presque la hauteur des murailles qui les supportaient ?

Disparue sous la pluie de cendres et les pierres du Vésuve, Pompéi fut recouverte lentement de toutes les poussières apportées par les vents, et sur la ville ensevelie poussèrent longtemps joyeux au soleil des blés, des fruits et des plants de vigne.

Et le paysan qui labourait rencontrant çà et là sous le soc de sa charrue un filon de pierre qui était la crête d'un mur, creusait la terre à quelque profondeur, pour débarrasser son champ de ces cailloux ou bien les enlevait pour se bâtir une maison neuve.

Cette réponse ayant satisfait mon besoin d'explications positives dans un endroit où ce qui nous domine est une impression de surnaturel, je regarde plus librement la ville antique.

Le désert de la rue est saisissant. Je ne l'ai vu si complet que dans une ville pestiférée et la nuit. La contradiction est toujours là entre la conservation parfaite du pavé, des trottoirs, des intérieurs et l'abandon et l'inutilité. Comment tant de demeures ne sont-elles à personne ? Pourquoi les habitants ne sont-ils pas là ? les prêtres dans les temples, les marchands à leur comptoir ? les filles de joie dans leur alcôve ? Les siècles des siècles ont détruit les autres cités assez complètement pour que, si on en rencontre les débris, ils ne soient plus considérés que comme un vestige de [*un mot illisible*]. Mais Pompéi est une ville debout, non pas couchée et éparse. Il ne manque à ses temples que des fragments et rien à ses rues ni à ses places publiques. Comment ce qui a détruit les plus puissantes villes a-t-il épargné celles-ci ? Les habitants, enfuis il y a dix-neuf siècles, reconnaîtraient chacun leur seuil, la disposition des murailles,

les peintures dans les salles, les ornements de quelques voutes demeurées solides, la place des jarres dans les caves, la dernière affiche électorale peinte sur les murs des rues... Quoi ! la pluie et le soleil n'ont pas rongé ces stucs, ces fresques, ces écritures ? Quoi ! tout est là tel que je l'ai laissé !

Car maintenant, je m'y reconnais. Je fus l'un d'eux. Voici ma maison, mon jardin, mes dieux lares et mon autel. Je m'y reconnais d'autant que, tout enfant, avec Virgile, Horace et Cicéron, je vins ici, et je balbutiai un langage que je retrouve inscrit dans les mosaïques... maintenant mes souvenirs d'enfance qui reculaient encore les limites des temps me rapprochent de ces morts, hier encore habitants joyeux de Pompéi. Ô mystère des temps et des origines !... c'est pourtant vrai, que je fus l'un d'eux. Et voici que la destruction de tant de vies, d'œuvres d'art, de choses utiles ou belles — qui me furent familières, m'emplit d'une peine étrange, égoïste à la fois et désintéressée, puisque j'ai aujourd'hui une autre maison et d'autres autels, mais je ne peux séparer mon humanité, toujours menacée, de celle de ces disparus dont je connais les mœurs, dont les pères furent mes pères, dont les lois et les coutumes ont engendré les coutumes et les lois de ma patrie nouvelle...

Maintenant, c'est le silence qui me parle. Eh ! quoi ! pas un appel de marchand, pas une voix dans toute cette cité, pas un seul bruit d'essieu dans cette longue rue que je vis monter là-bas devant moi, puis s'abaisser doucement et se perdre... Pas un pépiement de moineau. Pas un tapement de marteau dans une ville en train de reconstruire ses temples et de réparer ses dallages. Car voici bien les dalles de marbre prêtes pour le pavage. Hier les maçons travaillaient ici. Voici le dépôt des matériaux de construction. Et rien. Pas un bruit de pas. Ce silence épouvante. C'est bien celui des espaces infinis, de ceux qui sont par-delà nos sphères, par-delà l'harmonie de tous les mondes

vivants et brillants, dans la ténèbre immanente. L'éternel est ici parce que quelque chose de cette ville éphémère a duré plus que l'éphémère ! Il est l'hôte de la cité, son passant et son prêtre, son rêve et son dieu.

Dans ces voies, dans ces carrefours, très propres, dans toute cette ville ce qui marche invisible et en silence c'est le génie des éternités, plus muet, plus immobile que la mort. Il est là, on le sent. Son souffle nous effleure, passe sur notre visage et dans nos cheveux, pareil à ces respirations spirites qui dit-on sont fraîcheurs d'au-delà, plus subtiles que celles du sépulcre, et qui jettent en frisson, dans tout le corps, un effroi mystérieux...

Quand la mort détruit, nous ne sommes pas surpris, habitués que nous sommes à sa loi fixe. Mais ici, nous voyons la mort conservatrice et sa puissance nous apparaît prodigieuse, plus forte que sa loi connue. Pompéi vivante entité usée par les hommes, par la vie, aujourd'hui morte et bien disparue. Pompéi morte, ensevelie, a vécu. Le mystère de sa résurrection nous consterne, nous dérouté, emplit l'âme d'une admiration épouvantée. Cette ville est un vaste sarcophage à découvert dont les bords supérieurs sont au niveau des jardins où fleurissent les épis, les coquelicots et les vignes. Le soleil répand à flots les rayons d'été sur les pampres et sur les moissons. On les voit d'ici frémir à la hauteur des remparts restés debout. Sur ces remparts voici un maître de pensionnat à la promenade avec ses élèves qui jouent à se poursuivre et poussent des cris de joie.

Au-dessus d'eux, là-bas, fermant l'horizon du côté de Rome, apparaît le noir Vésuve, témoin des âges, esclave du feu, éternelle menace immobile, qui dit : Tout est fumée, — même le soleil.

Florence

Au retour de Naples, il s'arrêta de nouveau à Florence :

Florence, l'été⁷⁷

En quittant Naples, revoir Florence, c'est se donner, par contraste, une sensation d'art, tout à fait singulière.

À Naples, que je ne pouvais m'empêcher de voir à travers quelques strophes suaves de Lamartine, où sont nommés Ischia, Procida et les rivages de Sorrente, il ne faut pas chercher la grâce. Naples me semble une ville effrayante. La courbe de ses golfes est immense, hérissée sans interruption de falaises qui sont ses hautes maisons aux innombrables fenêtres où grouille un peuple de pauvres. Çà et là, la flexion naturelle des rivages a disparu sous le tracé raide d'un quai à parapet de lave. L'œil ne suit plus l'arc de cercle jadis formé par les vagues ondulantes, mais la corde rigide voulue par l'ingénieur. Les rues noires, montantes, sales, traversées à tous les étages de ficelles tendues où flottent des haillons, véritables étendards de la misère, semblent des corridors de gouffre. Un ruissellement de soleil flamboie sur toutes les toitures, mais l'ombre tombée des hauts palais antiques devenus des logis d'ouvriers en quête de travail vous opprime, et je ne sais quelle obscurité sociale se sent dans les demeures. Le pavé des places réverbère un soleil furieux, mais sous la croûte de ce pavé qui fut de la lave, dort un sol noir, la vomissure antique du volcan — que vous retrouverez là-bas, au lieu des blancs galets du rêve, sur les plages voisines de Pompéi, la morte du Vésuve. Il est impossible de penser au Musée de Naples sans se dire qu'il est

⁷⁷ Texte inédit de Jean Aicard (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 40, pièce n° 431, manuscrit non autographe, 6 feuilles, mise au net).

une chapelle de deuil où dort tout ce qui fut Herculanium et Pompéi.

La fumée du Vésuve, éternelle menace d'ombre qui se projette sur Naples l'étincelante, ne peut un instant s'oublier. À Naples, la joie, la vie semblent peintes sur un rideau tremblant et fragile, qui ne sépare de la grande ténèbre que nos seuls regards, non pas nous.

Naples appartient à Vulcain.

Mais Florence est à Apollon.

Je ne sais quoi d'aisé, d'intimement heureux, comme d'une conscience d'artiste accompli, a présidé, fût-ce par hasard, à la disposition de ses rues, de ses places, de ses quais au bord de l'Arno.

Ses durs palais, véritables forteresses aux façades formidables, faits de moellons énormes, entassés à nu, ont une grâce étrange, née des proportions parfaites, de l'équilibre des fenêtres et des balcons, qui parfois se correspondent sans symétrie, et encore de tel détail, gros anneau, torchère ou lanterne, qui fait sourire le fer, le rend prévenant, humain et aimable. Florence est un épanouissement qui montre et garde un cœur fermé. La forte Florence est exquise. On a beau songer à cette chapelle des Médicis, où l'éternelle Pensée de Michel-Ange regarde fixement la nuit ; à ce Dante qui certainement demanda des conseils au noir Vésuve, ce n'est ni la Mort ni l'Enfer qui sont les génies de la cité. Florence apaisant l'âpre génie de Michel-Ange, lui a inspiré cette délicieuse chapelle des Médicis, asile de la puissante Nuit, et dont les amoureux florentins font un lieu de brefs rendez-vous ; — à Dante elle a conseillé de se faire accompagner, dans les régions terribles, par Virgile dont l'âme est celle d'un cygne.

La galerie des Uffizi a beau être pleine de marbres antiques, qui eux aussi ont traversé la mort, l'ensevelissement, tout

comme les débris de Pompéi, ils n'éveillent qu'une idée de renaissance.

La renaissance à jamais, voilà Florence. Croyez que le génie de l'Italie future sommeille ici, dans les journées chaudes d'été qui sont lourdes, cette année, de perpétuels orages.

xxx

En ce moment, tout le beau monde a déserté la Ville des fleurs, pour Viareggio, au bord de la mer, pour Monte-Cattini, où Verdi fait son annuelle saison d'eaux, ou pour Vallombroso à mille mètres de hauteur, sous les mystérieuses forêts de pins.

Quelques rares équipages vont le soir aux Cascines, mais les artistes, toujours, obstinément, travaillent : ils ajoutent ici un ornement aux chefs-d'œuvre de l'architecture, là une statue au peuple des statues florentines. Cassioli fait poser, à Santa Maria degli Fiori, une porte de bronze en face de celle du Baptistère dite Porte du Paradis. Brochi, peintre de fresques, fait placer au palais Strozzi une grille de fer exécutée d'après ses dessins. Raffaëlo Romanelli, l'auteur du *Garibaldi* qui est à Sienne, et du *Donatello* qui est à San Lorenzo, à Florence, travaille à la colossale statue équestre de Charles-Albert qu'attend à Rome la place du Quirinal. Aux heures ardentes, je m'attarde dans son atelier, une ancienne église, aux murs décrépis où se réveillent çà et là d'antiques fresques. Le soir vient et en même temps une paix physique mieux en harmonie avec la sérénité qu'on rencontre ici aux moindres détours des rues, à la physiologie des moindres ruelles, aux plus humbles boutiques d'orfèvre, de relieur ou de sculpteur sur bois.

Moins populeuse qu'en d'autres saisons, la ville en ce moment appartient mieux à ceux qui restent et à l'étranger solitaire. On la conquiert, on la possède. Les marchands qui, dans cette saison, ne vendent pas grand-chose, sont plus affables, s'alanguissent aux explications d'art, se plaisent à raconter leur

cité, l'amour qu'ils ont pour elle, vous disent une des mille vieilles histoires de guerre et d'amour qui font de la mémoire de Florence un véritable bouquet, une anthologie de légendes. Ne vous ai-je pas dit qu'ici tout est fleur ?

L'ombre du soir est favorable. On monte à *Viale dei Colli*, par des avenues de chênes-verts, ou bien à travers des pelouses, parmi des lauriers-roses et des platanes ; et, du haut de l'esplanade Michel-Ange, où se dresse son gigantesque *David*, on contemple la ville étendue sur son lit fleuri, au bord de l'Arno, dans la vallée.

Fière au sommet d'une des prochaines collines, Fiesole, où l'on tresse le mieux la fine paille d'Italie, regarde Florence avec orgueil, car elle se prétend être son aïeule. La bourgade raconte qu'elle a été fondée bien avant la ville et que, de là-haut, à voir la vallée si belle et si doux les bords du fleuve, elle descendit y semer une fleur, le lys sans doute, y tracer des jardins, bâtir une maison, et que tout cela est devenu Florence, la fille de Fiesole. À regarder Florence de l'esplanade Michel-Ange, on comprend que Fiesole soit si fière. De là, le Dôme m'apparaît comme la tiare de la ville sacrée ; et la tour du Palazzo Vecchio, si droite, si fière, si élégante en sa rigidité un peu renflée au sommet, me semble son sceptre d'art, qui commande encore au monde.

Par tous pays, les ponts sont des routes suspendues qui passent au-dessus des fleuves, mais le Ponte Vecchio, chargé de maisons d'orfèvres, est une véritable rue antique qui traverse l'Arno et qui suspend, au-dessus des eaux, la vie et le travail des ouvriers artistes. La nuit plus d'un s'attarde à son labeur, dans ces maisons sous lesquelles paisiblement coule l'Arno. Ils travaillent avec la lampe à souder, qui fait fuser sur l'or ses flammes horizontales, et c'est joli à voir, toutes ces mignonnes comètes, fixes dans les demeures, petites esclaves

des orfèvres et que le fleuve reflète comme des paillettes d'or tombées. Le soir se fait toujours plus doux et plus grave. Là-bas, aux Cascines, frères des anciens athlètes lanceurs de disque, les joueurs de *pallone*, le poing armé du manchon de bois hérissé de mille pointes, jouent applaudis ou hués des Florentins admirateurs de la grâce...

La nuit se fait complète. Tous les ponts de Florence, ses palais, ses églises se découpent maintenant en noir de velours mat sur le double azur luisant et rosé du fleuve et du ciel. Les vignes enguirlandent les collines, les jardins et les pelouses frémissent au souffle de la nuit et, dans toutes les collines qui environnent la ville d'Apollon, l'œil n'a point de peine à reconnaître les beaux seins soulevés à peine et les beaux flancs palpitants de la Vénus de Médicis, couchée.

Elle rêve.

88

Sienna

Sur le chemin du retour, le 11 août, il était à Sienna, dont la louve lui inspira ce poème :

***La louve de Sienna*⁷⁸**

La louve de Sienna, à la mamelle ronde,
Avançant le museau, les crocs tout préparés,
Sous son ventre abritant les deux enfants sacrés,
Allaite l'espérance et l'avenir du monde.

⁷⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold* page 64. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », ébauche autographe, 1 feuillet daté à la fin « Sienna. 11 août 99 ».

La louve de Sienna à l'air de le savoir.
Celle qu'on voit à Rome semble bien moins savante.
La Siennaise est une louve qui se vante,
— Et non pas sans raison, — d'avoir fait son devoir.

Elle sait à quels beaux destins on la destine,
Et que Sienna, un jour, sur ses coteaux charmants,
Mêlera, dans son cœur et dans ses monuments,
Au courage romain la grâce florentine.

Le 15 août, il s'y trouvait encore⁷⁹.

Il s'en retourna ensuite en Provence, faisant notamment une escale à Nice.

De ce long voyage dans la péninsule, notre écrivain rapporta de nombreux poèmes et, l'année, suivante, il envisagea de les réunir en un recueil : « Jean Aicard, qui vit beaucoup en Provence et en Italie, prépare un volume de poésies, *Visites en Italie*⁸⁰ ». Mais l'ouvrage n'a jamais paru, très probablement parce que les pièces que l'auteur avait alors composées n'auraient pas fourni tout un volume.

89

1901 : les fêtes franco-italiennes de Toulon

On a beaucoup parlé des fêtes franco-russes de Toulon en octobre 1893... et l'on a bien oublié les fêtes franco-italiennes d'avril 1901 qui, même si la participation populaire n'y fut pas autant sollicitée, parvinrent toutefois aux mêmes résultats : 1°

⁷⁹ Brouillon d'article, manuscrit autographe, 3 pages, daté « Sienna 15 août 1899 » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, dossier XVIII), dans lequel l'auteur précise : « Depuis trois mois, je suis en Italie », ce qui confirme un départ de Toulon vers la mi-mai.

⁸⁰ *Le Temps*, 40^e année, n° 14312, jeudi 16 août 1900, page 4, colonne 4.

le rapprochement avec un pays étranger — l'Italie — et 2° l'établissement d'alliances devant constituer un gage majeur du maintien de la paix en Europe.

En avril 1899, une escadre française aux ordres de l'amiral François-Ernest Fournier (1842-1934), commandant l'escadre de la Méditerranée, se rendit dans le golfe de Cagliari pour y saluer les jeunes souverains italiens en visite en Sardaigne⁸¹. Les Français furent accueillis dans la plus grande liesse par les marins italiens et la population ; ils participèrent à une revue navale et aux festivités de la ville. Dans ses interventions officielles, l'amiral souhaite que les rapports rétablis entre les deux pays fussent durables ; les souverains et les autorités locales manifestèrent les mêmes sentiments, portés par l'enthousiasme populaire heureux de ces retrouvailles : « Ce rapprochement des vaisseaux des deux nations, mouillés côte à côte dans la rade de Cagliari, unissant leurs salves, mariant les couleurs, n'a pas offert seulement un pittoresque et curieux spectacle ; elle a fourni aux états-majors et aux équipages l'occasion de fraterniser. La longue visite faite au roi et à la reine par l'amiral Fournier, les toasts échangés à bord du *Brennus* sont généralement considérés comme une sanction de la reprise des rapports amicaux entre la France et l'Italie⁸². »

Les Italiens voulurent rendre la politesse et envoyèrent une escadre saluer le président de la République Émile Loubet lors de sa visite à Nice et à Toulon en avril 1901⁸³.

⁸¹ Le roi Victor-Emmanuel III et son épouse la reine Hélène de Monténégro avaient accédé au trône le 29 juillet précédent, après l'assassinat du roi Umberto I^{er}.

⁸² *L'Illustration*, n° 2930, 22 avril 1899, page 256.

⁸³ Le président Loubet, parti en train de Paris le dimanche soir, arriva à Nice le lundi 8 avril 1901 au matin. Le mercredi 10, il se rendit à Villefranche et alla saluer les marins russes à bord de l'*Alexandre II*. Il embarqua ensuite

Le rétablissement des relations entre les deux pays avait fait de grands progrès. Aussi les Italiens envoyèrent-ils une escadre importante, et celle-ci était commandée par Thomas de Savoie (1854-1931), duc de Gênes, cousin germain mais aussi beau-frère du roi Umberto I^{er} et oncle du roi Victor-Emmanuel III.

Pour cette double visite, présidentielle et royale, Toulon organisa de grandes festivités, qui débutèrent par une soirée de gala au Grand-Théâtre : l'acteur Ermete Novelli, qui avait fait triompher la pièce plus de deux cents fois sur les scènes du monde entier, vint interpréter *Papà Lebonnard*, version italienne en prose du *Père Lebonnard*, de Jean Aicard.

C'est le Comité Aicard-Novelli⁸⁴ qui avait décidé de faire venir à Toulon l'artiste italien. Jean Aicard l'accueillit avec un sonnet de bienvenue :

À Novelli-Lebonnard⁸⁵

Lebonnard, ce futur vainqueur,
Ne vivait plus que dans un livre,
Lorsque vous l'avez fait revivre
En lui donnant de votre cœur.

à bord du *Saint-Louis*, navire-amiral de l'escadre de la Méditerranée, qui le conduisit à Toulon où il arriva en début d'après-midi.

⁸⁴ Le Comité Aicard-Novelli était placé sous le haut patronage de l'amiral de Beaumont, préfet maritime ; des sénateurs et députés du Var, du préfet du Var, du général commandant la place, du maire de Toulon ; du sous-préfet de Toulon, du consul d'Italie, de l'académie du Var, des sociétés d'éducation populaire et de la presse. Son président était alors M. Jean Baylon, professeur agrégé au Lycée de Toulon.

⁸⁵ *Les Coulisses*, début avril 1901. Voir les coupures de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 4 « Documents sur *Le Père Lebonnard* », page 49.

Et maintenant, la tête haute,
Il vit bien portant, Lebonnard,
Ce timide un peu goguenard,
Fêté partout comme un bon hôte.

Il a couru tout l'univers,
Sous vos traits, devenu vous-même...
Or vous pensez bien que je l'aime,
Puisqu'un poète aime ses vers.

Et ne sachant plus, dans mon trouble
D'auteur dramatique joyeux,
Lequel des deux j'aime le mieux,
J'offre à vous seul un amour double :

Le cœur d'un grand orgueil empli,
La reconnaissance dans l'âme,
En Novelli j'aime mon drame,
En Lebonnard mon Novelli.

et une présentation dans le journal local :

ERMETE NOVELLI⁸⁶

Je ne saurais mieux faire que reprendre la très belle parole de M. Louis Martin : *Novelli n'est pas un acteur. C'est un homme sur la scène.*

Un homme, en effet, un homme qui a une intelligence divinitrice de toutes les douleurs. Il porte en lui une âme populaire, secouée de toutes les vibrations qui agitent les humbles, les

⁸⁶ *Le Petit Var*, 22^e année, n° 7478, jeudi 4 avril 1901, page 1, colonnes 1-3.

pauvres, les petits ; il porte en lui l'âme des grands en ce qu'elle a d'humilié devant la douleur, l'amour et la mort.

Et voilà, je pense, pourquoi il a fait tressaillir d'une vie intense le personnage du pauvre petit bourgeois *Lebonnard*, ancien ouvrier horloger, fidèle à ses origines de travailleur. Lebonnard n'aime pas les nobles, mais il aime la noblesse du cœur. Il n'aime pas les Pharisien, mais il aime l'Évangile. Il ne consent à appeler un certain marquis : « *Monsieur le marquis* », que lorsque celui-ci a bien prouvé qu'il est un généreux, un chevaleresque, et qu'il a personnellement droit au respect de l'homme pour l'homme.

Lebonnard ne désarme que devant les être de bonté. Il préfère un ennemi bon à un ami méchant. C'est là l'essence de son caractère.

Voilà le personnage que Novelli incarne, avec ses petites manières de vieil ouvrier fatigué, ses faiblesses qui ont pour cause sa bienveillance, sa physionomie de bourgeois philosophe, indigné des égoïsmes bourgeois ; avec ses longues patiences mais aussi ses subites colères à bout des révolutionnaires.

Ce Lebonnard est un doux vieillard qu'il ne faut pas exaspérer.

Et Novelli crie, sanglote, gémit, gronde et caresse, sans souci de ce qu'en peut penser le gentilhomme de la pièce, un marquis aux belles manières. Il a les vulgarités de la vie qui se maîtrise difficilement d'abord, puis qui se lâche et qui emporte jusqu'au bout des douleurs involontaires.

Un soir, à Paris, chez moi, j'ai entendu mes deux amis, Mounet-Sully, notre grand tragédien national, et Novelli, disputer ensemble sur les deux formes de l'art. L'une, la forme tragique est faite de dignité, de noblesse, de hauteur, parfois d'immobilité sculpturale. L'autre, la dramatique, est faite de mouvement, de spontanéités, d'élans et de cris... Les deux artistes semblaient

ne pas s'entendre. Mounet semblait oublier qu'il a fait frémir et sangloter la sanglante statue d'Œdipe. Novelli paraissait ne pas voir la grandeur où il touche grâce à la simplicité et au naturel. Je les mis d'accord : « Toi, grand Mounet-Sully, dit-je, tu es un roi d'humanité ; vous, Novelli, vous donnez à l'âme populaire toute sa grandeur souveraine. »

En effet, la pensée philosophique entre aujourd'hui en maîtresse dans les palais et dans les théâtres. Elle humanise les rois et ceux qui les représente — et elle élève les peuples.

Quand j'eus l'honneur de rendre visite à Sa Majesté la reine d'Italie, il y a deux ans : — « Mon fils » me dit-elle de sa voix exquise, avec la suave simplicité d'une reine de Shakespeare — « Mon fils aime beaucoup *le Père Lebonnard* !... »

Vénérée de tous en Italie, même des républicains qui se grandissent par ce respect, la reine Marguerite a beaucoup pleuré depuis ce temps-là...

La grâce des reines, au vingtième siècle, c'est d'être les femmes les plus douloureuses.

C'est au nom de la moderne pitié qu'elles sont bienveillantes aux libres artistes qui leur apportent le cri des humanités souffrantes.

Elles savent que les artistes, — même quand ils servent un parti, veulent être avant tout des indépendants, et, avant tout, des hommes d'humanité. Les poètes ne perdent jamais de vue cette humanité générale qui relie entre elles toutes les patries. Ils contemplent sans cesse la Justice et la Bonté qui, à de certaines heures, met leur main dans la main même de leurs adversaires. Tout le reste leur paraît mesquin et à peine digne d'un regard. De telles pensées débordent la misère des luttes politiques et diplomatiques. Ils ne savent être les captifs d'aucun intérêt et ils veulent ignorer toutes les haines. Ils n'appartiennent jamais servilement aux partis dont il leur convient d'être, par goût de la justice et de la pitié.

La mission d'un artiste tel que Novelli est très haute. Son art n'est qu'une des deux faces de sa gloire. La seconde c'est son action internationale. Sur le terrain de l'Art, patrie commune à toutes les patries, il soulève partout les idées générales, les sympathies, les émotions qui rendent vraiment frères tous les hommes de tous pays, bien avant l'heure où la politique c'est-à-dire l'intérêt trouve opportun de les associer.

Toulon, 3 avril 1901.

La soirée du mercredi 3 avril fut grandiose. La salle était bondée, les loges occupées par toutes les personnalités locales : maire, officiers, élus... et même le célèbre compositeur Ernest Reyer, venu en voisin du Lavandou.

La musique des Équipages de la flotte interpréta la *Marseillaise* et Maurice Fabre, basse de l'Opéra, déclama un à-propos de Jean Aicard : *La Bienvenue à l'Italie*.

LA BIENVENUE À L'ITALIE⁸⁷

Ô Toulon, sur ta rade où se tiendront un jour
Les états généraux du monde,
Où la Paix, déesse féconde,
Par la voix des canons proclamera l'amour,

Sur cette rade, — une merveille ! —
Lac bleu, saphir changeant d'émeraude entouré,
Azur qui réfléchit le vert d'un bois sacré
Et qu'une montagne surveille,

⁸⁷ *Le Passe Partout*, mercredi 10 avril 1901 ; coupures de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 1, page 30. — Poème également publié dans la *Revista teatrale italiana*, année 1, volume 1, fascicule 3, pages 343-344.

Deux escadres, demain, tous leurs pavois au vent,
S'avanceront dans la lumière,
Et — solennité coutumière —
S'enverront l'une à l'autre un salut émouvant.

Agitant le rameau de l'arche,
Deux nations — voyez ! — s'avancent sur les eaux ;
Leur sol les suit, et c'est le pont de leurs vaisseaux :
Ce sont bien deux peuples en marche.

L'un chez lui, dans ses eaux, glorieux visité ;
L'air fait vibrer, le soleil dore
Notre pavillon tricolore
Qui se confond avec l'autre — dans la clarté.

Cet autre, quel est-il, ô France ?
Il a, comme le tien, trois couleurs, rouge, blanc,
Mais où le tien est bleu, l'autre, en se déroulant,
Fait flotter le vert... l'Espérance.

Est-ce bien toi qui viens à nous, sur ces îlots
Détachés de ta terre ardente,
Aïeule antique — du vieux Dante
Qu'à Venise, le soir, chantent tes matelots ?

Oui, notre cœur t'a reconnue !
Mère de tous nos arts, de tous nos Dieux latins,
C'est bien toi !... Salut donc à tes jeunes destins ;
Sois, chère sœur, la bienvenue !

Dante et Victor Hugo sont des maîtres pareils ;
Toujours, partout, ta gloire à la nôtre se lie ;

À Goldoni — Molière a donné des conseils ;
Comme il n'est qu'une France, il n'est qu'une Italie ;
Lorsque nous l'oublions, jamais Dieu ne l'oublie,
Et l'univers jaloux se chauffe à nos soleils.

Après l'interprétation de la *Marche royale* italienne par la musique des Équipages de la flotte et une causerie-conférence de Léon Gistucci, professeur de rhétorique au lycée et président de l'académie du Var, la troupe Novelli interpréta *Papà Lebonnard*.

À l'issue de la séance, un lunch réunit les invités au foyer du théâtre et Jean Aicard reçut, des mains du consul d'Italie à Toulon, le chevalier de Tattara, la croix d'officier de la Couronne d'Italie qui lui avait été décernée par le roi Victor-Emmanuel III⁸⁸.

L'escadre italienne fit son entrée à Toulon le lundi 8 avril. Entrevues, banquets, visites protocolaires et autres festivités permirent aux marins français et italiens de multiplier les rencontres ; le président de la République et le duc de Gênes firent assaut d'amabilités jusqu'au départ d'Émile Loubet le jeudi soir 11 avril pour Montélimar.

Les fêtes franco-italiennes de Toulon ont marqué une importante étape dans le processus de réconciliation entre la France et l'Italie. La presse internationale a salué ces retrouvailles ; la presse italienne, notamment, fut unanime à se réjouir de l'heureux événement qui rapprochait les deux nations :

⁸⁸ Pour les compte rendus de cette soirée de gala, voir : *La République du Var*, 8^e année, n° 2272, vendredi 5 avril 1901, page 2, colonnes 3-5 ; ou bien *Les Coulisses*, avril 1901.

Les fêtes de Toulon sont terminées. Toasts et télégrammes ont exprimé, avec un tact parfait, les sentiments de confiance et de sympathie qui dissipent définitivement l'ancien malentendu. Tout ce que nous désirions s'est réalisé, et nous sommes de ce côté-ci des Alpes pleinement satisfaits du résultat.

Nous le sommes plus encore peut-être de constater qu'une égale satisfaction se manifeste chez nos voisins. Ils ont compris que nous ne formions pas le ténébreux dessein de les brouiller avec leurs alliés, en répondant à leurs égards par une naturelle courtoisie. Ils nous savent gré de notre réserve autant que de notre cordialité, et des deux parts on se félicite d'avoir su jusqu'au bout, sous le soleil du Midi, garder la note juste.

Il semble enfin que cette satisfaction puisse être partagée par le reste de l'Europe. L'Italie et la France en se rapprochant ne menacent en effet qui que ce soit. Elles prouvent seulement qu'elles ont un sens exact des conditions de la politique moderne, et qu'à côté des alliances qui sont, pour les États qu'elles lient, la base et le principe de toute action diplomatique, il y a place pour des amitiés qui facilitent les relations sans impliquer d'engagements. Il n'y a là pour leurs alliés respectifs rien d'inquiétant, et la Russie a montré, par la discrétion courtoise et la correction prévenante de son attitude, qu'elle ne prend nul ombrage des paroles de paix échangées à Toulon ⁸⁹.

Les fêtes toulonnaises ont incontestablement préparé les solennités de 1903 durant lesquelles la France reçut les souverains italiens en visite officielle.

⁸⁹ *Le Figaro*, 47^e année, 3^e série, n° 105, lundi 15 avril 1901, « La politique extérieure », page 2, colonne 5.

1902 : Victor Hugo au Capitole

1902 fut l'année du centenaire de la naissance de Victor Hugo ⁹⁰. Toute l'Europe littéraire voulut fêter et célébrer le grand écrivain, notamment l'Italie qui se souvenait de l'amitié du poète pour le général Garibaldi ⁹¹.

La Ligue franco-italienne de Paris offrit à la ville de Rome un buste de Victor Hugo : le conseil municipal accepta l'offre et décida que l'œuvre d'art serait placée au Capitole, le jour du centenaire du grand poète, à côté de celui de Garibaldi.

L'original de ce buste de Victor Hugo, de grandes dimensions, était une très belle œuvre du sculpteur Gustave Deloye (1838-1899) et se trouvait au musée de Besançon, ville natale du poète. La veuve de l'artiste en offrit une copie que le comité fit couler en bronze et expédia à Rome ⁹².

Une délégation du comité de la Ligue franco-italienne de Paris porta le buste à Rome et le remit au comité de la Ligue franco-italienne de Rome, présidé par l'économiste et ancien ministre, Luigi Luzzatti.

La cérémonie en l'honneur de Victor Hugo eut lieu le jour anniversaire de sa naissance, le 26 février 1902 :

⁹⁰ Victor Hugo est né le 26 février 1802 à Besançon, fils du général d'Empire Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo (1773-1828).

⁹¹ Notamment, quand l'élection de Garibaldi comme député d'Alger fut contestée par la droite de l'Assemblée, Victor Hugo prit la défense du vieux soldat dans la séance du 8 mars 1871 ; et, comme une partie de l'Assemblée ne voulait pas l'écouter et l'empêchait de parler, Hugo leur jeta à la figure sa démission de parlementaire et quitta la salle.

⁹² Le délai de réalisation ayant été insuffisant, le comité français envoya d'abord une épreuve en plâtre patinée de bronze. L'épreuve définitive en bronze fut réalisée sous le contrôle de Georges-André Giacometti — également connu sous le pseudonyme *Alex Pert* — qui avait été l'élève préféré de Gustave Deloye et son exécuteur testamentaire.

À ROME ⁹³

Rome, le 26 février. — MM. Luzzatti, ancien ministre, le général Turr, Raqueni, Léon Bonnat, Penso et Vibert ont remis au Syndic de Rome, dans la salle des Horaces et des Curiaces, au Capitole, le buste de Victor Hugo qui est le premier Français admis à ce suprême honneur.

Le palais du Capitole était orné de drapeaux flottants.

Dans l'assistance, MM. Prinetti, Barrère, les sénateurs, les députés, les autorités, les notabilités, de très nombreux invités.

Le buste de Hugo était placé au milieu de drapeaux français et italiens. La municipalité avait déposé sur le buste une couronne de lauriers.

Au commencement de la cérémonie, les Hymnes français et italien ont été exécutés, ainsi que l'Hymne à Garibaldi au milieu de vifs applaudissements.

Le général Turr, au nom de la Ligue franco-italienne, en remettant le buste de Hugo au comité italien, a dit : « Aujourd'hui est une grande journée pour la France, pour l'Italie et pour l'humanité.

La remise du buste de Victor Hugo marque un nouveau lien entre les deux nations, pour s'entendre et pour s'aimer. » (Vifs applaudissements.)

M. Luzzatti, au nom du Comité franco-italien, a reçu le buste, et, le remettant au maire de Rome, a prononcé un discours.

Après avoir relevé l'amour de Victor Hugo pour l'Italie, même aux heures les plus tristes de sa rédemption nationale, M. Luzzatti a rappelé les paroles de Hugo à l'Assemblée de Bordeaux, le 8 mars 1871, pour la défense de l'élection de Garibaldi.

L'orateur relève l'amitié de ces deux chevaliers de l'idéal. L'apothéose d'aujourd'hui, célébrée par tout le monde civilisé, est surtout une fête pour les deux sœurs latines.

⁹³ *Journal des débats politiques et littéraires*, 114^e année, n° 57, jeudi 27 février 1902, « Dernière heure », page 4, colonnes 4-5.

Il dit qu'entre la France et l'Italie, les poètes et les artistes seront toujours les meilleurs ou les plus efficaces interprètes et diplomates ; si les dissentiments des intérêts malentendus essayaient de les diviser de nouveau, le rappel de l'amour épique de Hugo et de Garibaldi ramènerait aussitôt la paix.

M. Luzzatti conclut : « Entre les deux peuples appartenant à la même famille, de grandes pensées surgiront toujours de leur grand cœur et ils trouveront dans leur cœur et dans leur poésie la source perpétuelle de concordes salutaires, nécessaires à leur ascension vers l'idéal. » (Très vifs applaudissements.)

Le maire de Rome, prince Colonna, a répondu en prononçant ces paroles de circonstance : « Paris, siège de l'esprit moderne, donne la main à Rome, siège de l'esprit ancien. » (Applaudissements.)

Après de brèves paroles de M. Raqueni, une artiste dramatique, M^{me} Virginia Marini a lu une ode de Carducci à Victor Hugo. Enfin, M. Vibert a lu une poésie de Jean Aicard à Hugo, au milieu des applaudissements :

VICTOR HUGO AU CAPITOLE ⁹⁴

Dante, à Victor Hugo grand poète et grand homme,
Dante donne aujourd'hui le Capitole et Rome.

C'est la logique des destins

Que les deux visiteurs des cercles de souffrance,
L'exilé de Florence et l'exilé de France,
Se rencontrent unis dans l'amour des Latins.

⁹⁴ *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, cent septième année, tome XXVI, 1902, « Chronique italienne », page 184. — Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon en détient une épreuve imprimée (carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361) à la ponctuation moins adéquate.

Salut, Rome, patrie auguste de tout homme !
Les Gaulois, — tour à tour vainqueurs, vaincus de Rome, —
 Ont du sang romain dans le cœur ;
Racine te l'a dit ; Corneille te le prouve ;
Et, vois : ton fier génie éternel se retrouve
Entier dans celui-ci, dont tu fais ton vainqueur

À Rome, au Capitole, en pleine gloire ardente,
Notre Homère français monte, à côté de Dante,
 Et là, sur ce mont vénéré,
Marc-Aurèle l'accueille et le proclame un sage ;
Tacite et Juvénal l'honorent au passage,
Et, roi du Verbe, il est, par Virgile, sacré.

Et que dit-il, dressé sur le vieux Capitole ?
Il dit : « Regardez-moi, peuples, comme un symbole ;
 Ô Rome ! mère des esprits,
Nous avons, souviens-t'en, les mêmes origines ;
Mon Panthéon doit être aimé des sept collines ;
La gloire des Latins fait l'orgueil de Paris. »

Jean Aicard, quoique compris dans la délégation envoyée par la Ligue française, ne put se rendre dans la Ville éternelle car il était quelque peu fébrile, mais il fournit les vers de circonstance qui marquèrent la participation poétique de la France à la cérémonie du Capitole.

Vers la fin du mois de mai de la même année, Novelli vint donner dix représentations à Paris avec sa troupe italienne au théâtre Sarah-Bernhardt : à son programme, parmi d'autres pièces, la trois centième de *Papa Lebonnard*. Le mardi 3 juin, il offrit une représentation de bienfaisance au bénéfice des

sinistrés de la Martinique et, pour cette circonstance, Jean Aicard composa un poème à la gloire de l'acteur :

*HOMMAGE À NOVELLI*⁹⁵

Novelli ! Paris qui t'acclame
Sourit et pleure en t'acclamant ;
Car la Comédie et le Drame
T'exaltent simultanément.

Le masque terrible qui pleure
Et le masque attrayant qui rit,
Tu sais tour à tour et sur l'heure
Les animer de ton esprit.

Devant toi la foule est heureuse
Ou triste de mille douleurs,
Selon que, sous tes yeux, se creuse
Le pli du bon rire ou des pleurs.

Tu sais accompagner ton geste
D'un accent sûr et nuancé,
Préférant toujours, comme Alceste,
Le ton simple, le mot sensé.

Ton vœu, ton choix, ton goût suprême,
C'est la vie ; et partout, toujours,

⁹⁵ *Le Figaro*, 48^e année, 3^e série, n^o 154, mardi 3 juin 1902, page 5, colonne 1, « Courrier des théâtres ». — Poème également publié par *La Presse*, n^o 3657 du mercredi 4 juin 1902, et *Le National*, 73^e année, 3^e série, n^o 1909, vendredi 6 juin 1902. — Un manuscrit avec corrections autographes, 4 feuillets, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 2, reliure rouge.

Ton art, c'est la vie elle-même
Dans ses haines et ses amours.

Or, comment nous fais-tu sourire
En même temps que sangloter ?
Molière l'explique à Shakespeare...
Mais qui pourra le répéter ?

Comment nous charmes-tu d'un rêve
En n'exprimant que du réel ?
Comment est-ce qu'il nous élève,
Ton art humain — grand comme un ciel ?

Qu'est-ce donc qui rend beau ton geste ?
D'où vient la vertu de ta voix ?
Quel est ce pouvoir sans conteste
Qui prend tous les cœurs à la fois ?

Avec toi, notre joie intime
C'est de voir la réalité,
Sous ta main ferme, acteur sublime,
N'être plus qu'un spectre dompté.

Tu n'as qu'un maître : la nature,
Mais on voit que tu la soumets,
Et ce triomphe nous rassure :
C'est lui qui nous porte aux sommets.

Et si les âmes, dirigées
Par ton art paisible ou nerveux,
Se soulèvent aux apogées
Comme il te plaît, quand tu le veux,

C'est qu'en un rôle ridicule
Comme en un rôle douloureux
Ton art naturel accumule
Les détails vrais... mais si nombreux

Qu'étincelles sur étincelles
Tu charges d'électricité
Tous les cœurs, tous — les plus rebelles —
Jusqu'à ce qu'ils aient éclaté ?

Et c'est alors — comme un tonnerre
Qui roule sous tes pieds vainqueurs —
Le tumulte extraordinaire
Des mains battant comme des cœurs !

Le mercredi 4 juin, lorsque Novelli donna la dernière d'*Othello*, ce poème fut à nouveau lu. D'après *Le National* : « Le soir, après la représentation d'*Othello*, qui fut une éclatante victoire encore Novelli et les siens, Mlle Florence Gromier, la jeune et gracieuse fille de notre confrère, ravissante en son costume grec de *Nicarète*, a dit ces strophes très belles de Jean Aicard : *Hommage à Novelli*.⁹⁶ »

Mais *La Presse*⁹⁷ en donna une autre version :

MERCREDI 4 JUIN. — *La dernière représentation de Novelli. Onze heures du soir.* — Sur la scène, après le troisième acte d'*Othello*, parmi des bouquets, des couronnes de feuillages enrubannées et, plus près de lui, sur une table, un laurier d'or,

⁹⁶ *Le National*, 73^e année, 3^e série, n° 1909, vendredi 6 juin 1902.

⁹⁷ *La Presse*, 69^e année, nouvelle série, n° 3659, vendredi 6 juin 1902, « La vie qui passe », page 2, colonne 6, et page 3, colonne 1.

Novelli, la figure noire, sous les vêtements du More livré aux marques symboliques de la plus grande émotion, écoute un compliment de Jean Aicard qu'un monsieur gêné, en bafouillant, lit.

Dans les coulisses un drame s'est passé. Une élève du Conservatoire, vêtue de la chemise transparente et harmonieuse des Muses, une jeune fille couronnée de fleurs s'appêtait à venir réciter la poésie de Jean Aicard. L'homme qui est là, son papier à la main, lisant en écolier le compliment à Novelli, et que nul n'avait remarqué, a bondi sur la scène et, devant Novelli surpris, a pris la place de la Muse !

Entre les portants, la foule des acteurs et du personnel, ahuris, écoute et regarde. La demoiselle du Conservatoire « chauffe » une attaque de nerfs.

Novelli, à qui l'on ne pouvait épargner cette « grande scène des adieux », surmonte son ahurissement, et sourit en pleurant de vraies larmes, au lecteur improvisé et inconnu. Le rideau retombe, il pleut de chaque loge de petits bouquets. Novelli revient cinq et six fois, la main sur le cœur, sur le front, sur les lèvres.

Dans les coulisses, la Muse du Conservatoire donne libre cours à sa douleur. Le lecteur improvisé du poème a disparu. La consternation est générale, l'effet de la Muse couronnant le tragédien, si gentiment combiné, tout cela manque par un fait qui tient du miracle... Cela est irrésistible et d'un goldonisme imprévu.

1903 : Les fêtes franco-italiennes de Paris

La visite officielle des souverains italiens en France, du mercredi 14 au dimanche 18 octobre 1903 fut l'occasion d'importantes festivités, et scellèrent la réconciliation définitive des deux pays.

Elle fut précédée — comme cela avait déjà eu lieu à Toulon — par une soirée de gala offerte le lundi 12 par la Ligue franco-italienne aux membres du conseil municipal de Paris, de l'ambassade et de la presse italiennes. La réception eut lieu au théâtre Sarah-Bernhardt qui représentait alors *La Légende du cœur*, de Jean Aicard, créée par la troupe le 13 juillet précédent dans les ruines du Théâtre-Antique d'Orange devant plusieurs milliers de spectateurs.

La pièce fut augmentée, entre le 2^e et le 3^e actes, d'un intermède composé par Jean Aicard et mettant en scène principalement l'Italie et la France, se déclarant sœurs et filles de l'Hellade :

ITALIE ET FRANCE ⁹⁸

La Ligue franco-italienne offre ce soir au Conseil municipal de Paris, à l'Ambassade d'Italie et à la Presse italienne une soirée de gala, au théâtre Sarah-Bernhardt, où sera donnée une représentation extraordinaire de la belle pièce de M. Jean Aicard, *la Légende du cœur*. Le nom de M. Jean Aicard est, comme on sait, populaire en Italie où l'on a vu le prince de Naples, aujourd'hui Victor-Emmanuel III, applaudir *le Père Lebonnard* à plusieurs représentations. Notre collaborateur était donc tout désigné pour écrire, en l'honneur de l'Italie, l'intermède qui sera représenté ce soir entre le deuxième et le troisième acte de *la Légende du cœur*, et dont nous sommes heureux de donner la primeur, comme un hommage du *Figaro* aux souverains dont Paris attend la visite.

⁹⁸ *Le Figaro*, 49^e année, 3^e série, n° 285, lundi 12 octobre 1903, page 1, colonnes 1-2. L'intermède fut également publié, à l'identique, par Charles Beauquier, *op. cit.*, pages 23-32. — Jean Aicard fit parvenir ses vers aux souverains qui lui exprimèrent leur gratitude, par lettre en date du 31 octobre 1903 du ministre de la maison royale (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 18, enveloppe « Correspondance diverse non classée »). — Enfin, cet à-propos fut interprété à Toulon, en janvier 1907, lors d'une soirée de la Dante Alighieri.

Dans le décor de la *Légende du cœur*, qui représente une cour intérieure devant un château du moyen âge.

Tous les acteurs de la pièce — à l'exception de ceux qui représentent le troubadour Cabestaing (Mlle Moreno, ITALIE), Alice de Castelnau (Mlle Dufrière, FRANCE) et le valet de chiens (M. de Max, LE MESSENGER) — sont en scène au lever du rideau.

Les figurants, seigneurs, pages, soldats, valets, peuple, porteurs de bannière, etc., sont rangés au fond et sur les côtés.

Le premier récitant est à droite, sur les marches du perron d'une tourelle.

Vers le milieu de la scène, un peu à gauche, le deuxième et le troisième récitants.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FOULE, SEIGNEURS, PAGES, SOLDATS, VALETS, PEUPLE, PORTEURS DE BANNIÈRE, PREMIER RÉCITANT (*M. Krauss*), DEUXIÈME RÉCITANT (*M. Puylagarde*), TROISIÈME RÉCITANT (*M. Guidé*).

PREMIER RÉCITANT

L'Âme française veille au sommet de la tour.

DEUXIÈME RÉCITANT

Telle une noble dame, attendant le retour
Du page qui rapporte un message d'amour.

TROISIÈME RÉCITANT

Ses beaux yeux sont tournés du côté de l'aurore.

PREMIER RÉCITANT

Le coq a chanté clair dans le matin sonore.

DEUXIÈME RÉCITANT

Répondant la première au cri qu'il a jeté,
L'alouette de Gaule en plein ciel a monté.

TROISIÈME RÉCITANT

Après lui, l'alouette a chanté la première ;
Son trille de gaieté réjouit la lumière.

PREMIER RÉCITANT

Les pavillons émus palpitent dans le vent,
Comme des seins gonflés par un bonheur vivant.

DEUXIÈME RÉCITANT

Au vent des monts alpins comme aux brises marines,
Ils palpitent du même espoir que nos poitrines.

TROISIÈME RÉCITANT

Bleu, blanc, rouge, — partout foisonnent nos couleurs.

DEUXIÈME RÉCITANT

Vert, blanc, rouge, — en plein ciel c'est de la joie en fleurs.

PREMIER RÉCITANT

Qui donc attendez-vous, Âme de ma patrie ?

SCÈNE DEUXIÈME LES MÊMES, FRANCE

FRANCE, *entrant*

J'attends celle qui fut toujours ma sœur chérie.
Elle accourt ; ses soldats ont des fleurs dans les mains ;
Les pieds de leurs chevaux font chanter les chemins ;
Elle arrive ; j'ai, vu, de mes yeux pleins de joie,
La route poudroyer au soleil qui flamboie.
En beau nuage d'or qui la dérobe aux yeux,
Son chemin d'Orient s'est soulevé joyeux...
C'est ainsi qu'elle accourt dans une gloire ardente.

DEUXIÈME RÉCITANT

Ô Pétrarque, est-ce Laure ?

TROISIÈME RÉCITANT

Ou Béatrice, ô Dante ?

PREMIER RÉCITANT

Le monde doit tourner les yeux de son côté,
S'il veut, d'un seul regard, voir toute la beauté.

FRANCE

Tous les arts ont tressé sa couronne immortelle.

DEUXIÈME RÉCITANT

C'est l'Italie enfin ?

TROISIÈME RÉCITANT

France, quand viendra-t-elle ?

FRANCE

Elle vient dans l'azur et dans l'or du matin,
De l'air adolescent d'un chanteur florentin,
Jeune comme l'amour, beau comme l'espérance.

(Italie entre).

SCÈNE TROISIÈME
LES MÊMES, ITALIE

FRANCE

Salut à l'Italie !

ITALIE

Et salut à la France !

FRANCE

L'heure où tu nous reviens est faite de douceur...
Sois donc la bienvenue, Italie, ô ma sœur !

ITALIE

Salut, France ! — La France est ma sœur préférée.
Nos cœurs se sont touchés dès les âges lointains.
Du sang de mes aïeux sa terre est pénétrée
Et des siècles de gloire ont mêlé nos destins.

FRANCE

L'Italie est ma sœur ; l'Hellade est notre mère ;

Nos arts à toutes deux sont les enfants d'Homère.
Quand César vint en Gaule il apporta le Beau
Et sa torche guerrière était un pur flambeau.

ITALIE

La France heureuse a su, dans le génie hellène,
Prendre la clarté pure, honneur de son discours.

FRANCE

Sur tous les arts tu mets ta grâce souveraine,
Ma sœur, et l'univers aime tous tes amours.

ITALIE

Molière est à la fois ton Plaute et ton Térence.

FRANCE

La Fontaine et Boccace ont adoré Florence.
Goldoni, c'est Venise alliée à la France.

ITALIE

Parmi tes fiers chanteurs, le dernier en allé,
Victor Hugo, — ressemble à mon Dante exilé.

FRANCE

J'aimerais à t'entendre dire
Un sonnet de ton grand poète florentin,
Dans ce beau langage argentin
Si doux qu'à le rythmer avec leur voix de lyre
« Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire. »

ITALIE

Le Cœur de Dante.

*A ciascun' alma presa e gentil core,
Nel cui cospetto viene il dir presente
A ciò che mi riscrivan suo parvente,
Salute in lor signor, cioè Amore.*

*Già eran quasi ch'atterzate l'ore,
Del tempo che ogni stella è più lucente,*

*Quando m'apparve Amor subitamente,
Cui essenza membrar mi dà orrore.*

*Allegro mi sembrava Amor, tenendo
Mio core in mano, e nelle braccia avea
Madonna, involta in un drappo dormendo.*

*Poi la svegliava, e d'esto core ardendo
Lei paventosa umilmente pascea :
Appresso gir ne lo vedea piangendo.*

FRANCE

... Par plus d'un trait, mon clair génie au tien ressemble.

ITALIE

Goethe sourirait d'aise à nous revoir ensemble.

FRANCE

L'univers sans nos arts, sans le noble idéal,
Ne serait qu'un immonde Appétit bestial.

ITALIE

Sans l'idéal, la Force et la Faim restant seules,
Tout n'est plus qu'un combat de griffes et de gueules.

FRANCE

Italie, Italie, aimons-nous à jamais !
Ce qui nous sépara désormais nous relie.
L'Alpe nous est commune, ô ma sœur Italie...
Montons d'un même cœur sur les mêmes sommets.

ITALIE

Montons sur nos sommets que l'Orient colore :
Par-delà l'horizon cherchons nos lendemains...
Je vois venir à nous, des rameaux dans ses mains,
Un messenger d'amour par un chemin d'aurore.

*(Le messenger entre ; il a dans chaque main
un rameau d'olivier orné d'un fil d'or.)*

SCÈNE QUATRIÈME
LES MÊMES, LE MESSAGER

LE MESSAGER

J'arrive, en messenger des avenir lointains,
Vous rassurer sur vos destins.

J'apporte l'olivier d'éternelle espérance
Pour toi, noble Italie ! et pour toi, douce France !

Or, le vent de ma course, en ces rameaux dorés,
A mis des murmures sacrés.

Votre concorde est pour le monde un beau présage.
L'avenir devant moi dévoile son visage ;
Il m'a dit son secret divin,
Et je suis le courrier divin.

France de Jeanne d'Arc, ta Vierge est un symbole.
Quand son pennon s'enflait au vent,
Lorsque Jeanne criait : « Saint Denis ! en avant ! »
La guerre nécessaire était dans sa parole,
Mais pour tous les soldats saignants, vaincu, vainqueur,
La paix et la pitié s'épandaient de son cœur.
Jeanne, n'ayant en main qu'un étendard de rêve,
En plein combat, laissait dans le fourreau son glaive,
Et saint Michel — perçant le dragon au poitrail —
Lui souriait, du fond rayonnant d'un vitrail !

Il est un combattant, comme elle symbolique,
À qui Jeanne sourit dans sa gloire mystique.
Ô toi, grande Italie, ô France, ô les deux sœurs !

C'est ce fier chevalier, fléau des oppresseurs,
Joseph Garibaldi, grand soldat et grand homme,
Dont la gloire est debout sur l'horizon de Rome.

(S'adressant à l'Italie.)

Sur son cheval d'airain, dans toutes tes cités,
Il annonce l'amour aux peuples transportés ;
Il crie à l'Italie, heureuse, enfin unie :
« Mon peuple ! l'espérance humaine est infinie.
« Que chacun soit d'abord fidèle à son génie,
« Puis, que les nations se prennent par la main,
« Toutes, — et ne faisons demain
« Qu'un seul peuple, qu'un peuple humain ! »

(S'adressant aux deux nations.)

Vous, ô sœurs ! votre cœur est l'hostie éternelle
Que l'humanité sent féconde en elle !
Comme ce Sordello que le Dante a nommé,
Donnez encor, toujours, votre idéal aimé
En pâture au monde charmé.

Je vois dans votre ciel cette étoile première,
Symbole de toute lumière,
Celle qui salua la Grèce à son matin
Et qui promet le monde à l'idéal latin.

*(Il laisse tomber les deux rameaux aux pieds d'Italie
et de France.)*

En épilogue à ces festivités eut lieu le mardi 20 octobre, à la mairie du quatrième arrondissement, une cérémonie en l'honneur de Menotti Garibaldi, fils du célèbre général.

Un buste de Menotti, œuvre du sculpteur Carmelo Cernigliari-Melilli⁹⁹, fut couronné et M^{me} Dubien, artiste de l'Odéon, déclama un sonnet de Jean Aicard, célébrant les vertus du père et du fils :

Chevaliers de la paix, ils ont l'âme si grande
Qu'à leur geste infini le monde semble étroit ;
Aussi leur nom s'envole au ciel de la légende
C'est le nom de la guerre alliée au bon droit.

Le Père a défendu toutes les causes saintes ;
Il fut le paladin qui, toujours à cheval,
Glaive haut, court partout où l'on entend des plaintes,
Guerrier d'amour, soldat de paix et d'idéal.

Et sa pensée à lui, c'est ta propre pensée,
France, celle qui fit tes révolutions,
Or, un jour, tu tombas, plaintive, au cœur blessée...

Nul secours n'arriva des autres nations...
Garibaldi vint seul, en criant : « France, espère ! »
Et Menotti fut grand aux côtés de son père¹⁰⁰.

1907 : la mort de Carducci

La mort du poète national italien Giosuè Carducci¹⁰¹ décédé à Bologne le 16 février 1907 fut l'occasion en France de réaffirmer

⁹⁹ Carmelo Cernigliari-Melilli (1870-1944), écrivain, dramaturge, poète et sculpteur italien établi en France dans les années trente.

¹⁰⁰ BEAUQUIER (Charles), *France et Italie*, pages 63-64. Je n'ai trouvé les vers de Jean Aicard que dans cette publication.

¹⁰¹ Pour Carducci, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 12, 15 juin 2015, pages 169-178.

l'amitié qui unissait les deux pays. La ligue franco-italienne s'empressa de programmer une cérémonie :

S. Exc. le comte Torielli, ambassadeur d'Italie, et M. Briand, ministre de l'instruction publique, viennent d'accepter la présidence d'honneur d'une grande fête que la Ligue franco-italienne organise à la Sorbonne en hommage à la mémoire de Carducci.

Au cours de cette cérémonie, M. Silvain, de la Comédie-Française, dira une ode à Carducci que vient de composer tout exprès M. Jean Aicard ¹⁰².

Mais elle ne put avoir lieu et fut différée... Les vers préparés par Jean Aicard sont très certainement ceux-ci :

Carducci ¹⁰³

Carducci nous est cher, ô très chère Italie.
C'est le penseur moderne, ami des anciens dieux,
Et le chaînon d'or qui relie
La gloire antique à ton avenir radieux.

Il les unit tous deux en son vers symbolique
Qui, nous émerveillant d'une double beauté,
Jeune pensée et rythme antique,
Réjouit chez les morts Horace consulté.

¹⁰² *Le Figaro*, 53^e année, 3^e série, n° 66, jeudi 7 mars 1907, « Échos. À travers Paris », page 1, colonne 4.

¹⁰³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, pages 67-68. — On trouve également, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35 « Manuscrits IX », dossier n° 338, un paquet de dix feuilles totalement raturées contenant une ébauche de ce poème ainsi que ce qui peut apparaître comme des éléments en vue d'un poème pour un monument à Carducci...

Il fut très grand, il dresse, avec Satan rebelle,
Contre un Dieu sourd aux cris de l'homme agonisant,
La justice humaine plus belle
La volonté plus forte et l'orgueil tout puissant.

Quand il semble soumis au présent qui l'irrite,
C'est qu'il a vu sourire à l'avenir romain
La bonne reine Marguerite
Qui passait, une fleur d'espérance à la main.

Et Bologne, et Florence, et notre aïeule Rome
Auraient voulu garder, d'un même cœur aimant,
L'immortel tombeau du grand homme ;
S'accroître de sa gloire irrévocablement.

N'ayez plus qu'un seul cœur, ô cités sans rivales.
Et qu'il rassemble en lui, loin d'en être jaloux,
Toutes vos gloires triomphales,
Car l'Italie est toute en chacune de vous.

Toutes auront leur part des gloires de chacune.
Ne vous querellez plus autour d'aucun cercueil.
Songez que l'Italie est une,
Et toutes en chacune ayez un seul orgueil.

Toi, qu'aux mains d'une reine il aima dans un rêve,
Ouvre, fleur d'unité, ton cœur épanoui.
Voici qu'une aurore se lève,
Dont ce grand mort, dans son cercueil, est ébloui.

1909 : La Voie sacrée

C'est Jean Calvet qui, dans son ouvrage *La Poésie de Jean Aicard*, révéla le dessein de notre poète de publier, sous le titre *La Voie sacrée*, un recueil de ses vers sur l'Italie... probablement celui qu'il projetait déjà en 1899 à son retour de la péninsule.

L'expression « Voie sacrée » — *Via sacra* ou *Summa sacra Via* — désignait, dans l'Antiquité, à Rome, la voie qui traversait le Forum d'Est en Ouest puis rejoignait le Capitole et son temple de Jupiter¹⁰⁴. Elle fut reprise par les archéologues pour désigner la voie principale conduisant à l'acropole ou au principal sanctuaire de toute cité antique¹⁰⁵ ; et par les chrétiens comme synonyme du chemin de la croix¹⁰⁶. Enfin, après la Seconde guerre mondiale, la route stratégique menant à Verdun fut ainsi nommée¹⁰⁷, mais il convient de préciser que l'expression avait déjà

¹⁰⁴ Voir, par exemple : CARISTIE (Auguste), *Plan et coupe d'une partie du Forum romain et des monuments sur la Voie sacrée*, Paris, l'auteur, 1821, grand in-folio, 2 feuilles. — THÉDENAT (Henri), *Rome à travers les âges. Le forum romain et la voie sacrée*, illustrations de Fedor Hoffbauer, Paris, Plon-Nourrit, 1905, in-folio, 155 pages.

¹⁰⁵ Voir, par exemple : LENORMANT (François), *Monographie de la Voie sacrée éleusinienne*, Paris, L. Hachette, 1864, in-8°. — LAROCHE (Jules), *La Voie sacrée, poèmes de Rome et d'Italie*, Paris, Bernard Grasset, 1913, in-16, 267 pages.

¹⁰⁶ *La Voie sacrée, ou Dévotion au chemin de la sainte croix*, Metz, imprimerie de Dembour, 1843, in-32. — CATHALA (l'abbé), *La Voie sacrée, ou Méditations sur les mystères du chemin de la croix*, Paris, Librairie de l'œuvre de Saint-Paul, DL 1896, in-18, 228 pages.

¹⁰⁷ Voir, par exemple : ERLIÉ (Madeleine), *La Voie sacrée*, pièce en trois actes en prose, Marseille, Typo Barlatier, 1918, in-8°, 93 pages. — HEUZÉ (Paul), *La Voie sacrée. Le service automobile à Verdun (février-août 1916)*, Paris, la Renaissance du livre, 1919, in-16, 96 pages, cartes. — THOMAS (Georges, sous-lieutenant), *La Voie sacrée*, Paris, F. Rouff, collection « Patrie » n° 53, 1918, in-16, 32 pages. — *La Voie sacrée. Journal illustré des pèlerinages du front et du renouveau de la victoire*, 1^{re} année, n° 1, novembre 1920, in-folio.

été utilisée auparavant pour désigner des lieux où nos armées s'étaient illustrées¹⁰⁸.

Pour Jean Aicard, « la Voie Sacrée... c'est l'Italie, la route aux tombeaux, aux souvenirs, aux chefs-d'œuvre, l'avenue des siècles par où l'esprit de l'antiquité est arrivé à nous, le chemin des Renaissances.¹⁰⁹ »

Le 1^{er} avril 1909, alors qu'il venait d'être élu membre de l'Académie française, Jean Aicard, recevant à son domicile parisien le journaliste Gaston Lagrange, lui montra le manuscrit de *La Voie sacrée* et lui en offrit un poème, « La fleur du Vésuve », pour son journal :

Il ouvrit un carton : « C'est le manuscrit, nous dit-il, d'un volume de vers que je ferai prochainement paraître, si Dieu me prête vie, sous ce titre : *La Voie sacrée*. Il est fait tout entier d'impressions d'Italie. Permettez-moi d'offrir à *Gil Blas* la primeur de quelques pages¹¹⁰. »

¹⁰⁸ Consulter, par exemple : WOESTYN (Eugène), CRÉMIEUX (Hector), BOURGET (Ernest), *La Voie sacrée ou les Étapes de la gloire*, drame militaire en cinq actes et douze tableaux, Paris, Michel Lévy frères, 1859, in-folio, 24 pages. — MAILLART (Aimé), *La Voie sacrée ! chant patriotique*, Paris, G. Brandus et S. Dufour, DL 1859, in-folio ; paroles de Raymond Deslandes. — RYEMBAULT (L.), *La Voie sacrée*, marche brillante pour musique militaire, Paris, Sagnol, DL 1870, in-8°. — BLÉGER (Michel), *La Voie sacrée, marche pour musique militaire*, opus 94, Paris, V. E. Margueritat, DL 1872, in-8°.

¹⁰⁹ AICARD (Jean), *La Voie sacrée*, « Préface ». Cité d'après CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard*, page 322.

¹¹⁰ *Gil Blas*, 30^e année, n° 10744, vendredi 2 avril 1909, « Académie française », page 2, colonne 1. Dans les jours suivants, Jean Aicard offrit à deux autres journalistes : « La jeune morte au musée de Pompéi » (*Le Gaulois*, 44^e année, 3^e série, n° 11493, vendredi 2 avril 1909, page 1, colonne 5) et « Les petits lézards de Pompéi » (*L'Intransigeant*, n° 93, samedi 3 avril 1909).

Et puis, plus rien pendant plusieurs années... En avril 1913, l'ouvrage était encore « en préparation¹¹¹ »... et, finalement, n'a jamais été publié !

Jean Aicard avait remis son manuscrit à un imprimeur... mais celui-ci ne l'a pas rendu.

Dans une lettre du 26 février 1924, Julia Paulin-Bertrand écrivait à son correspondant — qui me paraît être l'abbé Jean Calvet :

Voici ce que mes recherches parmi les manuscrits m'ont donné de « la Voie sacrée » ; il y a, en plus, les pièces publiées dans votre livre et, dans la Revue des Deux-Mondes, « Béatrice » « Vittoria Colonna » « La Madone » ; en tout mille à onze cents vers qui, même avec tous les artifices des blancs, ne fourniraient guère qu'une plaquette de cent pages. Il faudra donc probablement réunir la Voie sacrée et les légendes ; à moins de recherches d'autres pièces écrites postérieurement sur l'Italie.

La copie que je vous envoie présente les pièces sans aucun ordre. Les manuscrits n'étaient pas mis au net ; quelques-uns surchargés et raturés à l'infini, sont à peu près illisibles ; il n'y a aucune pagination, de sorte qu'une chute des feuillets aurait été un accident presque irréparable. J'ai donc déchiffré et copié selon que les morceaux se présentaient dans le désordre de la liasse, et sans tenir compte des inégalités de valeur¹¹².

L'idée de publier *La Voie sacrée* — de manière posthume — n'était donc pas abandonnée... mais le manuscrit de l'auteur

¹¹¹ *Les Annales politiques et littéraires*, 31^e année, n° 1555, dimanche 13 avril 1913, page 307, colonne 2.

¹¹² Julia Paulin-Bertrand, lettre autographe signée, 3 pages, datée « 26 Février 24 » (archives municipales de Toulon, carton 1 S 4, enveloppe « Lettres contenant des critiques d'œuvres de Jean Aicard »).

était perdu et ne pouvait être restitué au vu des documents restés dans les archives du poète !

1914-1918 : La première guerre mondiale

Lors du premier conflit mondial, Jean Aicard mit sa plume au service de la patrie. Dans son œuvre de guerre, il chercha essentiellement à défendre le Droit contre la barbarie et à faire valoir l'héroïsme des combattants.

En janvier 1915, il envoya un salut de compassion à la sœur latine éprouvée par un tremblement de terre :

À L'ITALIE¹¹³

Tu souffres ? Nous souffrons tes douleurs, sœur latine !
Pourquoi faut-il qu'à l'heure où le monde ébranlé
Se demande à quels maux la guerre le destine,
Ton sol prestigieux ait tout à coup tremblé ?

Et pourtant ce fléau n'est rien auprès de l'autre
Qui menace nos deux héritages latins,
Le tien, ô chère sœur, c'est-à-dire le nôtre,
Puisque tout le passé te lie à nos destins.

Ô Rome de Virgile et du grand Michel-Ange,
Quand ton sol a tremblé, tous nos cœurs ont frémi,
Car ce fléau sournois n'est rien qu'un signe étrange :
Choisis ton avenir... cherche ton ennemi.

¹¹³ Poème daté à la fin : « France, le 15 janvier 1915 » et publié dans *La Revue hebdomadaire*, 24^e année, tome 1, n° 5, 30 janvier 1915, page 448.

Nous, nous t'aimons ! Et moi, qui pleure de tes larmes
Et qui rêve pour toi les plus beaux lendemains,
Je ne me veux Gaulois, que vaincu par tes armes
Et recevant les arts et les lois — de tes mains.

Car c'est toi la première, ô suprême patrie
De tous les dieux en qui le monde espère ou croit,
Toi, Rome des Césars par l'Apôtre attendrie,
Qui dressas, au-dessus de la Force, — le Droit.

En juillet 1915, Jean Aicard fut promu commandeur de la
Couronne d'Italie¹¹⁴.

En mars 1917, il apporta de nouveaux encouragements au
voisin transalpin :

À L'ITALIE¹¹⁵

(Prélude)

Italie — ô sœur bien-aimée
De notre vieux pays gaulois,
Toi dont la belle renommée
Vient de la splendeur d'autrefois ;

Toi qui toujours es animée
Par l'idéal auquel je crois,

Toi dont l'haleine est parfumée
Et mélodieuse la voix ;

Célébrant ta grâce suprême
Je te donne ce court poème
Nourrice du rêve latin.

Je t'aime d'un amour immense,
Aussi vers toi mon cœur s'élançe
Comme un gai chanteur florentin !

I

Mon désir le plus cher était de te connaître,
Italie où mon cœur me conduisait souvent,
Lorsque la poésie envahissait mon être ;
Ton nom seul m'inspirait des tendresses d'amant,
Quand je pensais à toi mon âme était émue
Et tu m'apparaissais dans toute la beauté
Du rêve, et j'avais peur, ô déesse inconnue,
De perdre en te voyant un mirage enchanté.

II

Or la réalité dépassa l'espérance,
Tu montras des trésors à mes yeux éblouis
Car j'ai vu tour à tour Rome, Naples, Florence,
Puis Venise aux couchers de soleil inouïs.
J'ai vu tes plages d'or et tes blanches montagnes,
J'ai senti des parfums qu'on ne peut définir,
Je me suis reposé souvent dans tes campagnes
Et je suis revenu grisé de souvenirs !

¹¹⁴ Voir, par exemple : *Le Temps*, 55^e année, n° 19746, vendredi 30 juillet 1915, page 2, colonne 6 ; *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 210, vendredi 30 juillet 1915, page 3, colonne 5.

¹¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », chemise n° 347 ; manuscrit non autographe, 3 feuillets, belle mise au net.

III

Tes pierres ont des voix qui racontent l'Histoire ;
Je les écouterai sans jamais me lasser ;
Elles disent en chœur l'Antiquité, la gloire,
Leur chant parle à mon âme et m'oblige à penser.
Ton étoile est ancienne et, nous dit-on, décline,
Ses feux n'en sont encor que plus doux au regard
Et leur pure clarté toujours nous illumine
Par le rayonnement sublime de ton Art !

Envoi

Malgré la guerre et la tourmente
Qui sévit sur l'Humanité,
Malgré le coup qui t'ensanglante
Et vient profaner ta beauté ;
À l'Idéal reste fidèle
Il triomphera quelque jour,
Garde dans ton âme immortelle
L'Espoir — la Lumière — et l'Amour !

Enfin, dans l'édition de sa grande œuvre de guerre *Le Sang du sacrifice*, publiée en décembre 1917, Jean Aicard n'a pas oublié l'Italie, qu'il célèbre en compagnie de la France, de l'Angleterre et de la Russie :

L'ITALIE ET LA FRANCE¹¹⁶

À CARDUCCI

Un vent pur a soufflé des cimes,
Un autre est venu de la mer :

Ils chantaient haut, ils chantaient clair,
Ils dénonçaient les mêmes crimes,
Ils disaient les vertus sublimes
Qui triompheront par le fer.

L'Alpe et la Méditerranée
Se content les âges lointains,
Où, devant la terre étonnée,
S'étaient les fastes latins.
Et l'Alpe chante : « Recommence,
Temps héroïque des aïeux. »
— « Fils latins, dit la mer immense,
Défendez l'art, sauvez les dieux. »

La France évoqua l'Italie :
« Est-ce que ma mère m'oublie ?
Ou bien, ô ma mère et ma sœur,
Comprendras-tu que l'heure est grave,
Ou veux-tu devenir l'esclave
De mon horrible envahisseur ?

« Tandis que mon âme survole,
Avec l'avion, ce symbole,
La mer d'Icare, notre mer,
Pendant que mon idéal plane,
Pur comme l'étendard de Jeanne,
Dans le ciel latin, d'un bleu clair,
C'est par-dessous que le Barbare
Entre dans nos eaux et s'empare
De notre domaine latin ;
C'est entre deux eaux que chemine

¹¹⁶ AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, pages 273-276.

L'infâme torpille ou la mine,
Le piège lâche et clandestin.

« À chacun l'arme de sa race,
Un même monstre nous menace,
Ô ma sœur ! c'est ce Germain dur,
Sans pitié, d'âme anti-chrétienne...
Il veut ma mort, il veut la tienne,
Il est la nuit et nous l'azur.

« Il veut que la terre le craigne.
Et que, sur tous les peuples, règne
Son orgueil, celui de son roi.
Il veut éteindre la lumière
Dont Rome hérita la première
Et que tu m'as transmise, à moi !

« Pour l'honneur de toute la terre,
Belges et Russes, l'Angleterre,
La France, traquent le Germain ;
Nous abattons la bête immonde ;
Toi, l'Italie, amour du monde,
Viendras-tu ce soir ou demain ? »

Alors, en Italie, une voix de poète¹¹⁷
Cria : « Levons-nous, il est temps !
Le glaive est nu ; la gloire apprête
Ses palmes pour nos combattants.
L'idéal de Paris et l'idéal de Rome,

¹¹⁷ Gabriele d'Annunzio (1863-1938).

C'est le même et splendide héritage de l'homme,
Aurore d'avenir qui nous luit du passé !
Dans la France, ton cœur lui-même est menacé,
Italie, ô mère éternelle !
Ouvre donc en chantant, toute grande, ton aile
Au-dessus des sommets de l'Alpe, blancs et purs,
Et par-dessus la mer, entre les deux azurs. »

Le poète a dit. Sa voix vibre
Dans le cœur de son peuple libre
Qui frissonne et répond comme une harpe au vent.
L'Italie, heureuse, est enfin venue ;
Son Épée est belle, elle est nue,
Et flamboie au soleil levant
Comme Astarté qui sort, blonde, du flot vivant.

Noble lame d'acier, par la gloire dorée,
Elle vaincra, l'Épée immortelle et sacrée,
Car le monde secret des âmes — est pareil
À l'inaccessible soleil
Que rien n'arrête en sa marche assurée,
Et qui monte en suivant sa courbe et son destin.

Rien ne fait dévier, dans l'éternel espace,
Ni l'astre, corps de feu, qui passe et qui repasse,
Ni cet autre soleil, notre idéal latin,
Aube d'un renaissant, d'un immortel matin.

Épilogue

Dans le prolongement naturel de ses humanités classiques
au lycée de Nîmes, Jean Aicard a, durant toute sa vie, manifesté

le plus grand intérêt pour la civilisation hellénique, à l'origine de toutes les civilisations occidentales, et pour l'Italie qui nous l'a transmise.

D'abord passionné par la Grèce, qui lui a inspiré de nombreux vers dans son adolescence, Jean Aicard s'est tourné ensuite progressivement vers l'Italie où il s'est rendu à diverses reprises. Il en a chanté les hommes illustres — Michel-Ange, Garibaldi, les Médicis, Carducci, Romanelli — ; il y a rencontré la reine Marguerite, le pape Léon XIII et toute une élite intellectuelle et artistique ; et, dans la période de brouille entre les deux pays, il fut un acteur patient de leur réconciliation, non point dans les discussions au sommet d'État à État, mais en faisant triompher, dans son œuvre littéraire, les aspirations populaires au rétablissement d'une entente séculaire, favorable aux intérêts des deux pays et gage certain de paix pour les années à venir.

Les autorités italiennes reconnurent l'action éminente de notre écrivain en le faisant commandeur de l'ordre de la Couronne d'Italie et commandeur de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare. C'est aussi un acteur italien, le très célèbre Ermete Novelli, qui lui apporta son plus prodigieux succès au théâtre avec *Papà Lebonnard*. Enfin, les Italiens de Toulon, reconnaissants à Jean Aicard des sentiments si affectueux qu'il leur manifesta, vinrent lui adresser le suprême adieu au jour de ses obsèques : « M. Paul Burdese, consul général d'Italie, évoqua enfin l'action puissante qu'eut Jean Aicard pour galvaniser les colonies italiennes du Midi de la France et les entraîner dans l'alliance franco-anglo-belge au moment de la conflagration de 1914. ¹¹⁸ »

¹¹⁸ *Le Rappel*, n° 18425, dimanche 22 mai 1921, « Les obsèques de Jean Aicard », page 2, colonne 4.

BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, recueil inédit. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32 : beau registre non folioté, composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.
- AICARD (Jean), *Au clair de la lune*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, février-mars 1870, iv-41 pages.
- AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, 1/ Paris, Paul Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, 299 pages.
- AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, Paris, Ernest Flammarion, décembre 1917, in-16, 296 pages.
- AICARD (Jean), *Les Blessés, La Guerre, Le Pigeon de Venise*, publication du comité de Toulon de la Société internationale de secours aux blessés, Marseille, typographie et lithographie Cayer et Cie, 1870, in-16, 16 pages.
- AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre, début septembre 1871, in-16, 190 pages.
- AICARD (Jean), « Michel-Ange et Vittoria Colonna », *La Nouvelle Revue*, 13e année, tome 82, mai-juin 1893, pages 108-117.
- AICARD (Jean), *Othello le More de Venise*, Paris, Georges Charpentier, début 1882, in-18, xxii-183 pages.
- AICARD (Jean), « Pierre Puget », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. Tirés à part Toulon, imprimerie de L. Laurent, 1873, in-8°, 16 pages. — J'ai déjà publié ce poème dans *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 93-104.

AICARD (Jean), *Relation de voyage*, manuscrits autographes, 32 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies ». Ce manuscrit renferme trois textes : les deux premiers, intitulés « Pompéi » et « Le pape » ont été écrits lors du voyage de l'été 1899 ; le troisième, intitulé « II. », mentionne la ville de San Remo où notre poète fit un séjour en octobre 1896.

AMANN (Dominique), *Jean Aicard. Une jeunesse varoise. 1848-1873*, Marseille, éditions Gaussen, 2011, in-8°, 16 × 24 cm, 304 pages.

BEAUQUIER (Charles), *France et Italie*, Paris, V. Giard et E. Brière libraires-éditeurs, collection « Bibliothèque pacifiste internationale », 1904, in-16, 70 pages.

CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, Alexandre Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, vi-356 pages.

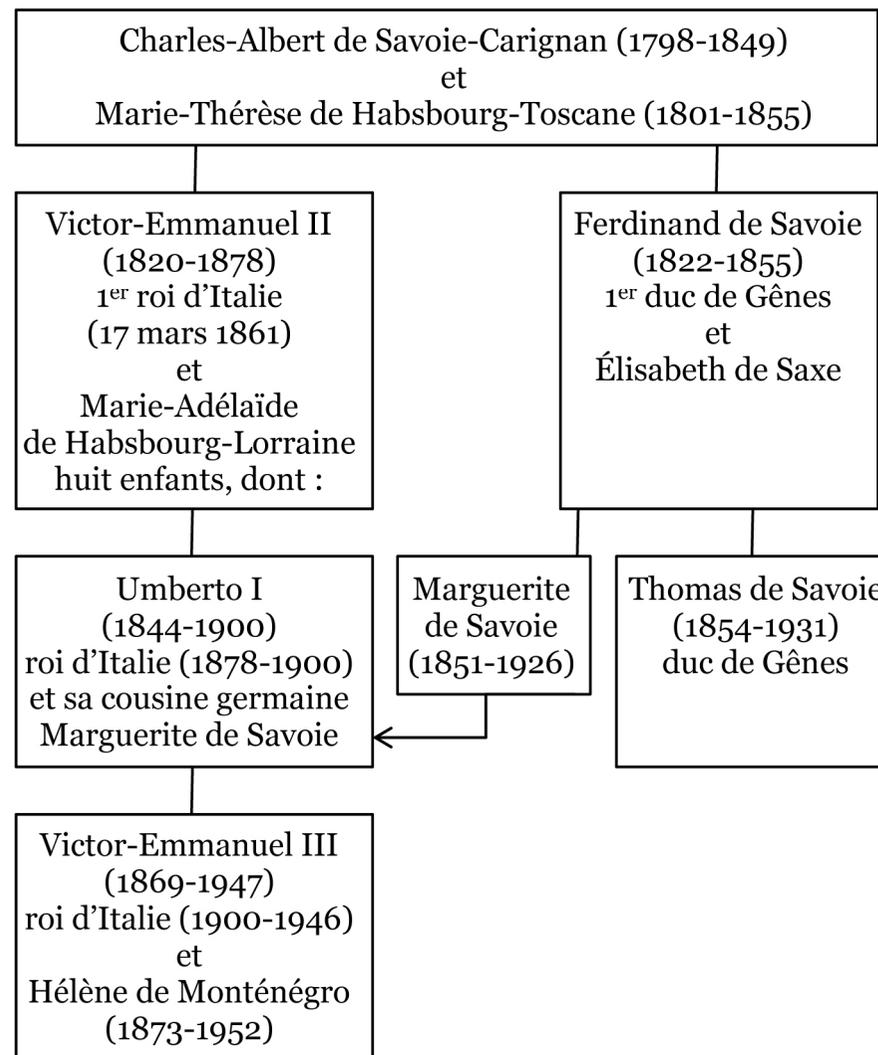
LANNAU-ROLLAND (Augustin), *Michel-Ange poète, première traduction complète de ses poésies, précédée d'une étude sur Michel-Ange et Vittoria Colonna*, Paris, Didier, 1860, in-18, iv-353 pages. — Michel-Ange et Vittoria Colonna, étude suivie des poésies de Michel-Ange. Première traduction complète par M. A. Lannau-Rolland. Nouvelle édition, Paris, librairie académique Didier et Cie libraires-éditeurs, 1863, iv-354 pages. Publication d'après les éditions italiennes de Florence 1726 et Paris 1821.

MICHEL-ANGE] — *Poésies de Michel-Ange Buonarroti, traduites en vers par le comte Anatole de Montesquiou-Fezensac (1788-1878)*, Paris, 1875, in-18, II-171 pages.

Le Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux, volume II (1869-1871), Paris, 1871, pages 251-252.

ANNEXE

La Maison de Savoie



POÈMES D'ITALIE

Jean AICARD

Dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, le carton n° 1 S 37 offre :

– la chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », qui contient vingt-sept poèmes (À Botticelli, À l'Italie, À la Nuit de Michel-Ange, Amour de nonne, Bagues florentines, Florence, La chanteuse du Paulsilippe, La jeune morte du musée de Pompéi, La louve de Sienne, La madone, La manne de feu, La ville des fleurs, Le gueux de Naples, Le secret de Dianora, Le trésor enfermé, Le Vésuve, Le vieux cimetière, Les dômes, Les petits lézards de Pompéi, Lucioles, Naples, Ombre et silence à Pompéi, Ponte Vecchio, Raphaël [II], Sur l'autel d'Isis, Sur la voie Appienne, Venise) ;

– et la chemise « Italie, relation de voyage et poésies » renfermant 1° un cahier manifold (pages 1-68), belle mise au net non autographe, où l'on trouve vingt-sept poèmes (À Botticelli, À la Nuit de Michel-Ange, À l'Italie, Amour de Nonne, Au sculpteur florentin R. Romanelli, Carducci, Florence, La fleur bénie, La jeune morte du musée de Pompéi, La louve de Sienne, La manne de feu, La ville des fleurs, Le Lazzarone, Le secret de Dianora, Le trésor enfermé, Le Vésuve, Le vieux cimetière, Les conseils de Virgile, Les lézards de Pompéi, Lucioles, Naples, Ombre et silence à Pompéi, Ponte Vecchio, Raphaël [II], Sur la voie Appienne, Sur le Jour et la Nuit de Michel-Ange, Venise) ; 2° une relation de voyage avec trois chapitres (« Pompéi » ; « Le pape » ; « II. ») ; 3° un vrac de dix-huit poèmes (À Botticelli, À

la Nuit de Michel-Ange, Au sculpteur florentin R. Romanelli, Bagues florentines, Florence, La chanteuse du Pausilippe, La fleur bénie, La jeune morte au musée de Pompéi, Le lazzarone, Le petit lézard de Pompéi, Le secret de Dianora, Le Vésuve, Les dômes, Les lézards de Pompéi, Ombre et silence à Pompéi, Raphaël [II], Sur la voie Appienne, Un tombeau d'enfant dans les catacombes).

Parmi tous ces poèmes, on trouve aussi bien de simples ébauches à la limite de la lisibilité, des états intermédiaires plus ou moins travaillés et repris, des versions achevées, des mises au net et même des calligraphies, autographes ou de diverses mains.

Il y a là incontestablement toute la matière réunie par M^{me} Paulin-Bertrand en 1924 mais qui, dans les décennies suivantes, a été bien mélangée.

J'ai publié dans mon article des pages précédentes les rares poèmes datés. Ceux que je publie ci-après, non datés, proviennent quasiment tous du grand voyage en Italie de 1899, à partir desquels Jean Aicard avait projeté en 1900 le recueil *Visites en Italie* et, en 1909, le recueil *La Voie sacrée*, tous deux restés inédits.

Sans chercher à restituer ces deux ouvrages, — dont nous ne connaissons ni la liste des poèmes qui les auraient constitués ni l'ordre dans lequel ils auraient été disposés, — je préfère publier ici l'ensemble de ces poèmes, qui sont pour la plupart restés inédits à ce jour.

Je les ai seulement groupés selon les villes qu'ils évoquent.

Dans les différentes versions disponibles, j'ai toujours donné la préférence aux manuscrits autographes du poète ou aux publications faites de son vivant.

Enfin, j'ai rajouté toutes les notes de bas de page pour indiquer les sources auxquelles j'ai puisé et apporter quelques éclaircissements de détail.

Dominique AMANN.

Poèmes de Florence

Le secret de Dianora

Béatrice

La madone

À Botticelli

Florence

À l'Italie

La ville des fleurs

Bagues florentines

Ponte Vecchio

Ginevra

Amour de nonne

Lucioles

Voir aussi les poèmes :

Sur le Jour et la Nuit de Michel-Ange

La Colère de Michel-Ange

À la Nuit de Michel-Ange

À Raffaëlo Romanelli

pages 31-32

pages 32-34

pages 70-72

pages 72-73

*Le secret de Dianora*¹

Chaque soir, franchissant la grille,
L'amoureux montait hardiment
Au balcon de la jeune fille,
Sous le clair de lune dormant.

Leurs deux maisons étaient en guerre.
Mais à l'amour il ne chaut guère,
Quand il joue à son jeu malin,
Que l'on soit guelfe ou gibelin.

Un beau matin, l'amoureux tendre,
Tout grisé d'un parfum de fleur,
Sur la grille, en train de descendre,
Par les archers se laissa prendre :
On l'accusa d'être un voleur.

Il fut mis en prison cruelle.

Là, pour sauver la demoiselle
Qui, seule et craintive, pleurait,

¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, chemise n° 395, manuscrit non autographe, 7 feuillets, belle calligraphie corrigée par Jean Aicard. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 12-17. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 35-41,

Il sut taire, d'un cœur fidèle,
Le doux et dangereux secret.

« Sur ces grilles, à fers de lance,
Que faisiez-vous donc ? »

Grand silence.

« D'où veniez-vous ? »

Silence encor.

« Le jeu, qui fit votre ruine,
Vous a conduit à la rapine.
Vous alliez piller le trésor
De l'église toute voisine...
Sacrilège ! Ennemi de Dieu ! »

Il se tut, gardant haute mine.

« Votre silence est un aveu ! »

Tel, le chevalier de Florence,
Triste sous sa ferme apparence,
Garde, sachant qu'il en mourra,
Le secret de Dianora.

Chevaliers de pareille taille
Sont partout comme à la bataille !
Sur la roue ou sur leur cheval
Ils meurent d'un courage égal,

brouillon. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 5 feuillets, corrections et modifications autographes, ponctuation encore inachevée.

Et même plus superbe encore,
Mourant de ce qui déshonore.

Son ennemi le plus puissant
Voulait qu'à la prochaine aurore
La hache fit couler son sang.

Il resta muet.

La justice,
Sans pitié pour l'adolescent,
Ordonna le dernier supplice.

Il se tut.

Et Dianora,
En désespérant, le pleura.
Mais, jeune fille à peine femme,
Elle laissait, non sans remords,
Sous l'accusation infâme
Son amant en péril de mort.

Lui, qui donnait son sang pour elle,
Trouvait la chose naturelle
Et, souffrant d'un cruel bonheur,
S'honorait de son déshonneur.

Le temps emporta l'espérance :
On le crut coupable à Florence.

Il sut marcher, le pauvre amant,
À pied jusqu'à son châtement.

Une immense foule accourue
Huait, à tous les coins de rue,
Comme aussi seigneurs et valets
Aux fenêtres des hauts palais.

Lui marche grave, l'œil farouche ;
Mais quand il écoute en son cœur,
Un doux sourire, un peu moqueur,
Vient errer sur sa jeune bouche
Que bientôt la mort pâlera...

« Je meurs pour ma Dianora,
Que mon sort d'amour s'accomplisse ! »

Tout à coup, la marche au supplice
L'a fait, par un brusque détour,
Passer sous le balcon d'amour
D'où tant de fois, triste délice,
Il partit quand venait le jour...

« Dieu ! je vais la revoir peut-être ! »

Et vers une chère fenêtre
Ses yeux se lèvent lentement :

« C'est elle ! »

« Adieu, mon doux amant ! »

Et leurs âmes d'amis fidèles,
Divins oiseaux qu'on ne voit pas,
Par-dessus les maux d'ici-bas,

En plein azur, battant des ailes,
Se baisaient comme tourterelles.

Et ce fut le temps d'un regard.

Le cortège arrêté repart...
Plus heureux, l'amoureux plus pâle
A repris la marche fatale.

Mais elle, en le voyant si fort
Et si calme aller vers la mort,
Elle sent fuir sa propre vie...
Par la route qu'il a suivie
Et qui mène à l'éternité,
Son propre cœur est emporté...
Vers le bien-aimé qu'elle envie
Son âme vole en l'appelant...
La chair suit l'âme d'un élan...

Et l'on relève un corps sanglant :

« Celui qu'on accuse et tourmente,
Il venait de chez son amante :
C'était moi !... Voilà mon péché
Qu'il a voulu tenir caché,
Et voici mon adieu suprême :
Allez lui dire que je l'aime ! »

Depuis lors Florence honora
Le secret de Dianora.

*Béatrice*²

En sa robe de deuil sanglante,
Florence est la cité dolente.

Tous ses fils naissent orphelins
De guelfes ou de gibelins.

Ce peuple chante, aime et travaille,
En plein tumulte de bataille.

Petits marchands et grands seigneurs
Sont artistes et ferrailleurs.

La ville d'amour et de haine
Chante et hurle, et tisse la laine.

L'épée au poing, elle s'endort
Sur des monceaux de soie et d'or.

En dormant, elle tend l'oreille...
La Martinella la réveille.

² *Revue des Deux Mondes*, LXXVIII^e année, cinquième période, tome quarante-huitième, 4^e livraison, 15 décembre 1908, « Amours florentines », pages 907-909. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, manuscrit non autographe, 5 feuillets ; et une ébauche manuscrite, 5 feuillets.

Le célèbre poète italien Dante Alighieri a rendu ce prénom très populaire ; dans *La Divine Comédie*, son amour d'enfance, Béatrice Portinari, est le personnage du Salut.

Fantassins, lansquenets, chevaux,
Se ruent à des combats nouveaux.

Une guerre appelle une guerre ;
La dague au fourreau ne tient guère.

Dans chaque rue, un assassin ;
Dans le ciel rouge, le tocsin.

Un moine peint dans sa cellule³,
Au fond de son couvent qui brûle.

Assemblés à l'Église, on rit
De Dieu même, entre gens d'esprit.

De l'Évangile qu'on torture
Il sort des lois contre nature.

Jésus n'est plus Dieu des pitiés ;
Les meilleurs sont des châtiés.

Et lorsque, de cette géhenne
Où toute âme est une âme en peine,

Grands seigneurs ou *popolani*,
Chacun tour à tour est banni,

Alors on tourne vers Florence
Des yeux où pleure l'espérance :

³ Fra Beato, plus connu comme Fra Angelico, peintre florentin du *Quattrocento*, du couvent des Dominicains de Fiesole. Voir ci-après le poème « La madone », pages 145-147.

Tous ont pour elle un cœur d'amant ;
Tous, ils l'aiment férocement,

La mère en deuil, noire et sanglante,
Et c'est bien la cité dolente.

C'est le chaos de feu, de fer,
Où Dante concevra l'Enfer.

C'est dans cette fumée ardente
Que Dieu forgea l'âme du Dante ;

Et Dante, en ce lieu tourmenté,
Rêve d'une calme beauté.

Il la voit passer, enfantine,
Si claire, en la nuit florentine,

Qu'elle semble briller au ciel
Comme un être immatériel.

C'est alors que, rouge dans l'ombre,
Maître de la rime et du nombre,

Dante, terrible et souriant,
Bâtit son poème effrayant ;

Et cette pyramide étrange
Porte au faite une forme d'ange.

En bas se tord — et c'est l'Enfer —
Un amas douloureux de chair :

Orgueil, haine, envie, avarice...
Au sommet, sourit Béatrice.

Et du noir chaos florentin
Telle sort, comme un pur matin,

Cette fleur de divine essence :
La fleur d'art de la Renaissance.

Dante mort la montre à ses fils :
C'est une femme, et c'est un lys,

Lys florentin, lys d'Évangile
À qui pourtant sourit Virgile,

Forme en qui rayonne l'esprit
Simple et blanc du vrai Jésus-Christ.

C'est la tendresse inspiratrice,
La fleur d'idéal, — Béatrice.

*La madone*⁴

Rougeurs de flamme, bruits de fer,
Florence est un coin de l'enfer.

⁴ *Revue des Deux Mondes*, LXXVIII^e année, cinquième période, tome quarante-huitième, 4^e livraison, 15 décembre 1908, « Amours florentines », pages 910-911. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 3 feuillets, belle mise au net avec quelques modifications mineures. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard,

Fra Beato⁵, comme on l'appelle,
Pinceau levé, palette en main,
Au blanc pur mêle un pur carmin,
Tout seul, au fond d'une chapelle.

Bruits de fer et rougeurs de feu,
Florence est une insulte à Dieu.

Fra Beato, sur la muraille,
Loin du tapage universel,
Peint une Vierge de missel...
Dieu sourit : Beato travaille.

Incendie et bruits de combats,
Florence est l'enfer d'ici-bas.

Fra Beato, d'une main calme,
Trace, avec un pinceau très fin,
Le nimbe d'or d'un séraphin
Qui tend vers la Vierge une palme.

Florence est un enfer vivant,
Où la mort s'achète et se vend.

Fra Beato sourit à l'ange ;
L'ange, en extase comme lui,
Porte, dans son cœur ébloui,
Le grand amour que rien ne change.

carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, manuscrit autographe, 1 feuillet, ébauche.

⁵ Fra Angelico : voir note 3, page 143.

Florence est un monde infernal,
Le vivant paradis du mal !

Fra Beato, paisible, achève
Son chef-d'œuvre minutieux,
Et ses pleurs d'amour, dans ses yeux,
Resplendissent de son beau rêve.

Florence noire est, tour à tour,
Un enfer de haine et d'amour.

Fra Beato prie, et son âme
Monte au ciel en parfum de feu :
— « Vierge ! ô sainte mère de Dieu,
Je vous aime seule, ô ma Dame ! »

Pinceau levé, palette en main,
Fra Beato prend du carmin...

*À Botticelli*⁶

Tes madones sont étranges,
Pan les rêve en son hallier ;
Ton printemps trouble tes anges :
Leur sourire est singulier.

⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, page 14, belle mise au net. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, page 28. Ar-

Vénus morte parle encore
À tes vierges, en secret...
Ton soir, dont rêve l'aurore,
Mêle au bonheur un regret.

Femmes, enfants et madones,
Printemps enlacé de fleurs,
À tous tes songes tu donnes
Un corps dont l'âme est ailleurs.

Bandeaux calmes, plis de robes
Où des aspics sont cachés,
Toute ta grâce dérobe
Des souplesses de péchés.

*Florence*⁷

Florence au soleil qui décline
Se vêt de la pourpre du soir.
Fiesole, heureuse de la voir,
Rit en chantant sur la colline.

Florence, la reine, s'endort
Parmi les vignes en guirlandes.

chives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe comportant quelques corrections autographes ; un second manuscrit, mise au net non autographe, à la fin duquel Jean Aicard a rajouté « Florence ».

⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, page 13, belle mise au net. — Autres versions : archives municipales de Toulon,

Des roses s'ouvrent, toutes grandes,
Autour d'elle, sous un dais d'or.

La reine, au cœur de son royaume,
S'endort, ayant sous une main,
Joyau puissant, prodige humain,
Sa haute tiare : le Dôme.

L'autre main, sur le ciel rosé,
Dresse la Tour, autre prodige,
Large au faite, droite sur tige :
C'est son sceptre fleurdelisé.

*À l'Italie*⁸

Ô terre des chefs-d'œuvre, immortelle Italie,
À l'âge des déclin, quand tout est décevant,
Je suis venu goûter le rêve où tout s'oublie,
Les charmes de la mort dans ton passé vivant.

Je t'aime et je te chante avec mon cœur ligure,
Italie ! Et les dieux ont gravé dans ce cœur
Le constant souvenir de ta noble figure
Et l'orgueil d'avoir eu le Romain pour vainqueur.

Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, page 29. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 1 feuillet, mise au net, la première strophe refaite.

⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au

La Grèce, à travers Rome, a fait nos arts, nos règles ;
Et fier d'être héritier du citoyen romain,
Je ne me veux Gaulois que vaincu par tes aigles,
Pour recevoir les arts et les lois de ta main.

J'ai souscrit au destin par qui ma Gaule, à Rome,
Sentit, dans l'affreux cirque où l'on combattait nu,
Sur sa force souffler l'esprit du Fils de l'Homme
Et comprit qu'un plus grand vainqueur était venu.

Le faisceau d'une main, le *labarum*⁹ dans l'autre,
Tu nous fis vénérer deux signes tour à tour ;
Car tous les reniements où s'abaissa l'apôtre
N'empêchent pas Jésus d'être l'esprit d'amour.

Ô terre hospitalière et sacrée entre toutes,
Pour les deux idéals sans fin ressuscités
On t'aime plus encore aux heures des grands doutes,
Toi qui vis par la mort des deux antiquités !

Or, voici que partout circule un souffle libre
Sur ton sol immortel fait de tombeaux vivants,
Et fier, sur l'unité, ton drapeau claque et vibre
Comme une voile heureuse au souffle des bons vents.

net non autographe, pages 51-53. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 5 feuillets, ébauche.

⁹ Le *labarum* est l'étendard sur lequel l'empereur romain Constantin I^{er} avait fait apposer le chrisme, ou monogramme du Christ, formé de la fusion des lettres grecques *chi* et *rhô*, premières lettres du mot Χριστός « Christ ».

Grandis ! Recueille en toi l'âme de ta puissance,
Pays où la poussière est vivante à jamais !
Souviens-toi que ton plus beau nom c'est Renaissance
Et qu'un rayon de toi dore tous les sommets.

Là-bas, Garibaldi, sur un plateau de Rome,
— Fier chevalier qui nous est cher autant qu'à toi —
Républicain d'acier, soldat d'airain, grand homme,
Confie en souriant tes destins à ton roi.

Par-dessus les sept monts de la Ville éternelle,
Regardant, attentif, sur l'étrier dressé,
S'accomplir les destins que Rome porte en elle,
Il voit ton avenir plus beau que ton passé !

C'est ton drapeau portant sur les mers infinies
Et l'énergie antique et le pardon chrétien ;
C'est ta place au concert des libertés unies
Où pas un autre orgueil ne passera le tien.

Alors, dans la paix forte ou s'uniront les hommes,
Ensemble nous dirons aux plus lointaines mers
Que nous réalisons l'idéal des deux Rome
Et que rien ne s'est fait sans nous dans l'univers.

Florence.

*La ville des fleurs*¹⁰

Sur les bords de l'Arno qui rêve,
La Florence des Médicis
Dans sa vallée en fleurs s'élève,
Rigide et fière comme un lys.

Chef-d'œuvre d'altière noblesse,
La haute tour du Palais-Vieux
Est, sans courbes et sans souplesse,
Un miracle d'art gracieux.

Aux murs sacrés des basiliques
Ou sur la dalle des parvis
Lys et jasmins des mosaïques
Trompent partout les yeux ravis.

Le lys, dont le zéphyr balance
La blancheur pure et les dédains,
S'immobilise en fer de lance
Sur les grilles des beaux jardins.

Partout, lourde matière noire,
Le dur fer ciselé fleurit,
Vestige d'art, signe de gloire
Où veillent la grâce et l'esprit.

Aux flancs des grands palais austères
Des anneaux pendent ouvragés,
Immortelles pariétaires,
Guirlandes en vieux fers forgés.

L'héroïque vent des batailles
Aura semé toutes ces fleurs,
Joyaux puissants nés des murailles
Non du travail des ciseleurs.

C'est la torchère ; c'est encore,
Cage et dentelle en fer noirci,
Cette lanterne qui décore
L'angle du palais des Strozzi.

Sous une couronne formée
De longs dards recourbés un peu,
N'est-elle pas la fleur armée
Qui défendra son cœur de feu ?

Dans la vallée en fleurs s'élève,
Droite elle-même comme un lys,
Sur les bords de l'Arno qui rêve,
La Florence des Médicis.

¹⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 56-57 ; deux strophes changées. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 3 feuillets, ébauche.

*Bagues florentines*¹¹

Les bagues de fer que Florence
Avec amour cisèle encor,
Sont, quoique d'austère apparence,
Plus belles que des bagues d'or.

Dans l'antique cité du Dante,
Plus d'un artiste, dès le jour,
Fait rougir à la lampe ardente
De terribles bagues d'amour.

Dompteur du fer qui lui résiste,
Patiemment le ciseleur
Fait courir, dans le métal triste,
Des grâces de femme ou de fleur.

Il tord, de sa main souveraine,
Autour d'un rude anneau de fer,
Le corps fuyant d'une sirène
Onduleuse comme la mer ;

Il sertit dans la bouche ouverte
D'une Méduse, ou dans ses yeux,

La turquoise qui mourra verte,
Ou les rubis, — sang glorieux.

Et le fer dit : « Je fus le glaive,
Je fus la lance ou le poignard. »
— Quand le bon ouvrier l'achève,
« Moi, dit la bague, je suis l'Art. »

Florence, guelfe et gibeline,
À qui son passé reste cher,
Dit : « J'ai l'âme dure et câline :
Mes bagues d'amour sont de fer...

« Je me souviens des vieilles luttes
Et, fidèle au fer batailleur,
Dans mon lys aux fermes volutes
Je vois un fer de lance en fleur... »

Ô cité de la Renaissance,
Toi qui sur le monde enchanté
Répands avec magnificence
Les gloires qui font ta beauté,

Garde à jamais ta bague étrange,
Fer ouvré, chef-d'œuvre fini,
Qu'admira le vieux Michel-Ange,
Et qui te vient de Cellini.

¹¹ *Revue des deux Mondes*, LXXVII^e année, cinquième période, tome quarante-deuxième, 15 novembre 1907, « En Italie. Poésies », pages 449-450. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 3 feuillets, très belle mise au net. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 2 feuillets, belle mise au net. Archives

municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 10-12, belle mise au net avec très peu de changements. — Une publication : CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, Alexandre Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, pages 323-324.

*Ponte Vecchio*¹²

Singulière et charmante rue
Aux maisons basses, le Pont-Vieux,
Dans l'eau calme en été décrue,
Mire son arceau gracieux.

Tout un fragment de vieille ville
Joue à se suspendre sur l'eau ;
Les berges de l'Arno tranquille
Encadrent le joli tableau.

Aux lucarnes des maisons basses
Qui sont les hauts rebords du pont,
Des fleurs, des enfants font des grâces
À leur reflet qui leur répond.

Là, des joailliers, des orfèvres
Éprouvent attentivement
Un pur onyx, froid sur leurs lèvres,
Sous leur loupe, un clair diamant.

Le soir, plus d'un s'opiniâtre
Au travail promis pour demain,
Et sa lampe à souder, rougeâtre,
Commence à ronfler dans sa main.

En bas, l'Arno coule et s'étale,
Et de la lampe en plein essor
Fuse une flamme horizontale
Sur un joyau d'argent ou d'or.

Alors, par la lucarne ouverte,
Des éclairs jaillis brusquement
Tombent sur l'eau calme et déserte
Où scintille le firmament.

Le passant éloigné, qui longe
Les quais noirs, sous les noirs palais,
Voit dans l'eau calme où flotte un songe
Descendre tous ces feux-follets.

Et, sous le Pont-Vieux, l'eau sorcière
Change en étoiles par milliers
Ces feux tombés comme poussière
De l'établi des joailliers.

*Ginevra*¹³

C'est l'histoire de Ginevra
Qu'on crut morte et qu'on enterra,

De son blanc linceul recouverte,
Face au ciel, dans sa bière ouverte.

¹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 54-55. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 3 feuillets, ébauche.

¹³ *Revue des Deux Mondes*, LXXVIII^e année, cinquième période, tome quarante-huitième, 4^e livraison, 15 décembre 1908, « Amours florentines », pages 914-915. — Autres versions : « Ginevra degli Armieri », Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, dossier « Manuscrits

Elle se met sur son séant :
Elle a reconnu le néant,

Le caveau, les lampes funèbres...
Et l'horreur est dans ses vertèbres.

Elle a fui, criant au secours,
Vers la ville de ses amours.

Elle ne rencontre personne ;
La morte vivante frissonne.

Sur ses beaux seins, sur ses beaux flancs,
Le linceul tord de grands plis blancs.

Elle court, cherchant l'espérance
Et sa mère, — à travers Florence.

— « Ma mère !... c'est moi, Ginevra,
Qu'on crut morte, et qu'on enterra !... »

C'est moi qui frappe à votre porte ! »
Et la mère entendit la morte,

Et cria : — « Passe ton chemin.
On dira des messes demain !... »

Passe, fantôme de ma fille ! »
Les spectres n'ont pas de famille.

Alors, le cœur froid, les yeux fous,
Elle courut chez son époux :

— « C'est moi, Ginevra... votre femme !... »
— « Je ferai prier pour ton âme ; »

Toi qui sors du tombeau, va-t'en !...
Les spectres viennent de Satan ! »

Les spectres n'ont pas de demeure.
Faudra-t-il que la morte meure ?

Alors, dans ce grand abandon,
Elle songe à l'ami si bon

Qui l'aima, d'une amour suprême
Dont il n'a parlé qu'à lui-même...

— « Vivante, je le fis souffrir :
À la morte va-t-il ouvrir ? »

XVI », manuscrit autographe, 3 feuillets, ébauche. — Poème publié par CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, Alexandre Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, pages 334-336.

Jean Aicard se plaisait à raconter l'histoire — pourtant bien macabre ! — de Ginevra ; la Bibliothèque nationale de France en conserve un enregistrement fait par le poète lui-même — et c'est le seul échantillon conservé de sa voix — le 17 janvier 1912 pour la collection « Les archives de la parole ». Louise Silvain avait également inscrit le poème à son répertoire et en donnait de vibrantes interprétations : les archives signalent qu'elle le déclama notamment le 21 janvier 1912, au concert de *La Fouace* (voir le *Mémorial des Deux-Sèvres*, janvier 1912) et le dimanche 4 juillet 1920 dans un spec-

tacle donné à Lille (voir lettre de Silvain à Jean Aicard, du même jour, conservée dans le Fonds des archives municipales de Toulon. Enfin, Jeanne-Marie Say, vicomtesse de Trédern, la mit en musique pour mezzo-soprano avec accompagnement de piano, dans le genre de la mélodie française (*Ginevra, scène lyrique*, Paris, Girard-Fatout éditeur, sd, in-4°, cotation C. de T. 1, partition pour chant et piano).

Ouvrez !... c'est moi !... » — L'ami fidèle
Veillait, priait, le cœur plein d'elle.

Il reconnut son premier cri,
Bondit vers la porte et l'ouvrit :

— « Vous que, vivante, j'ai pleurée,
Entrez vite, morte adorée !

Morte ou vivante, spectre ou non,
J'ouvre à qui porte votre nom,

J'ouvre à votre voix bien connue !...
Vous frissonnez, à demi nue,

Cherchant un asile... Voici :
Mon cœur est ouvert ; entrez-y.

Vivante, oubliez votre fièvre,
Ou morte, dormez sous ma lèvre...

Vision ou réalité,
Je t'aime dans l'éternité. »

*Amour de nonne*¹⁴

La cour du cloître florentin
Fut en rumeur un beau matin :

¹⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », chemise n° 339, manuscrit autographe, 4 feuillets. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Ai-

Sur les toits, gazouillis, bruits d'ailes ;
C'était un départ d'hirondelles.

Les nonnes ont suivi des yeux,
Tristement, le départ joyeux,

Les petites ailes tendues,
Au pays du rêve attendues.

Trop jeune, inexpérimenté,
Un seul des oiseaux est resté.

Il gémit, pauvre petit être,
Là-haut, au bord d'une fenêtre.

Dans sa cellule, une nonnain
Monte — et le prend avec la main.

Elle le met, tendre et câline,
Dans le secret de sa poitrine ;

Près du scapulaire béni,
Il reconnaît l'ombre d'un nid.

Bientôt l'oiseau n'est plus farouche :
Le bec mignon boit sur la bouche ;

card, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV », manuscrit autographe, 4 feuillets, texte peu ponctué. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 48-50. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 5 feuillets, ébauche.

La nonne s'oublie, à poser,
Sur la plume tiède, un baiser.

L'oiseau prend aux doigts de la nonne
Le fin moucheron qui bourdonne...

Devenu très fort, l'oiselet
Maintenant voletait, volait...

C'était une grande hirondelle
Qui fuyait au ciel, d'un coup d'aile,

Mais qui, fidèle au sein chéri,
Tous les soirs l'appelait d'un cri...

Car le Malin sème et fait croître
La fleur d'amour au fond du cloître.

L'hirondelle prenait un peu
De l'amour qu'on doit tout à Dieu ;

Elle dormait sur la chair lisse
Qui se devait toute au cilice.

Chaque soir, sur le duvet fin,
C'étaient baisers plus longs, sans fin...

Et la nonne dut reconnaître
Que l'amour lui parlait en maître.

Dès qu'elle eût reconnu son nom,
La douce vierge lui dit : non !

Et le soir, quand vint l'hirondelle
Battre la vitre d'un coup d'aile,

La nonnain, qui pleurait tout bas,
Fut courageuse, — et n'ouvrit pas.

La vitre noire en vain l'attire :
Elle offre à Dieu son dur martyr ;

Elle le prie à deux genoux :
« Jésus ! ayez pitié de nous ! »

L'oiselle, tant de fois baisée,
Mourut de froid sur la croisée,

Puis tomba, sous un coup de vent,
Dans la cour froide du couvent.

*Lucioles*¹⁵

Des étincelles par centaines
Voltigent à travers la nuit,
Et toutes, proches ou lointaines,
Vont, viennent, scintillent sans bruit.

¹⁵ *La Revue hebdomadaire*, 18^e année, 12 juin 1909, pages 161-162. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 2 feuillets, quelques corrections autographes, porte la mention « Campagne florentine ». Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 2 feuillets, quelques corrections autographes. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie,

Quel est donc le foyer sublime
D'où s'échappent tous ces points d'or ?
Au fond de quel brûlant abîme
Ont-ils pris la flamme et l'essor ?

Ces toutes petites étoiles,
Dans la nuit, paillettes en feu,
Palpitent sans fin, sur les voiles
Qui font le ciel d'un beau noir bleu.

Ce sont les vives lucioles
Dont l'amour est une clarté,
Et qui flottent, les ailes molles,
Dans l'air tiède des nuits d'été.

Parfois sur l'oranger, qui semble
Un arbre enchanté de Noël,
Des milliers, se posant ensemble,
Y font scintiller tout un ciel.

Et c'est comme un chœur de lumière,
Toutes dans le même moment,
De la dernière à la première,
S'éteignant et se rallumant.

Ce chœur lumineux, qui s'élève
Et s'abaisse toujours pareil,
C'est, hymne d'amour et de rêve,
L'hommage des nuits au soleil.

Tel, à midi, strophes égales,
S'apaisant, s'enflant tour-à-tour,
Palpite le chant des cigales
Chaudes des fureurs du plein jour.

Le rythme est pareil, qui s'élance,
Tout l'été, le jour ou la nuit,
Des lucioles en silence
Ou des cigales à grand bruit.

Un seul rythme, partout le même,
Scande, ô terre, le battement
De ton cœur qui souffre, espère, aime,
Vit et meurt éternellement.

Poèmes de Naples

Naples

Les conseils de Virgile

Le lazzarone

La fleur bénie

Le Vésuve

La chanson du Pausilippe

*Naples*¹⁶

Naples rit sur un sol de braise.
 La face des hautes maisons
 S'érige comme une falaise
 En face des bleus horizons.

Le Vésuve et la Solfatare¹⁷
 Y parlent d'éternels dangers,
 Mais d'éternels sons de guitare
 Y font accueil aux étrangers.

La rue, où l'ombre est étouffante,
 Mais où le jour ne descend pas,
 Semble l'étroite et longue fente
 D'un mont tranché du faite en bas.

Sur des ficelles transversales,
 Près des toits criblés de rayons,
 Flottent, lavés mais toujours sales,
 Les linges d'un peuple en haillons.

¹⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 58-61. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 7 feuillets, ébauche datée à la fin « Paris 1908 ». Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 4 feuillets, brouillon daté à la fin « Paris 1908 ».

¹⁷ La Solfatare est un cratère volcanique situé à l'ouest de Naples, près de Pouzzoles.

Sous ces étendards de misère
Vivent des fainéants heureux,
Les uns qui disent leur rosaire,
D'autres qui s'épouillent entre eux.

Vendeurs d'ambre ou marchands d'oranges,
Pour gagner leur dîner (deux sous),
D'autres paresseux plus étranges
Se démènent comme des fous.

Simplement satisfaits de croire
Qu'ils vivent libres au grand air,
Pour faire augmenter leur pourboire
Les cochers vont un train d'enfer.

Ils se retournent sur leur siège
Vingt fois pour répéter cent fois :
« Un sou de plus, signor ? l'aurai-je ? »
En vous caressant de la voix.

— « *Frutti di mare !* » L'algue fraîche
Sent bon la mer dont elle sort ;
Sans rien prendre, un rêveur qui pêche
Paraît très content de son sort.

Le cuisinier en plein vent hume
Un fricot qu'il croit réussi ;
Le fourneau fume, l'homme fume,
Et le Vésuve fume aussi.

Un enfant ronge une tomate ;
Un vieux vend des brins de corail ;

La puce pique ; un chien se gratte ;
Tout ce monde est à son travail.

Pourtant une majesté sombre
Hante ici l'âme et la poursuit ;
De jour, le Vésuve est une ombre,
Un incendie affreux la nuit.

L'air qu'on respire, lourd effluve,
Est chargé de son souffle en feu ;
Naples est toute au seul Vésuve,
Ce génie effrayant du lieu.

Elle est sa chose et son esclave
Car, des toits aux dalles du port,
Tout est lave, — et dans cette lave,
L'âme du dieu terrible dort.

Elle dit : « J'ai bâti la ville
D'un ciment durci dans mon four ;
Mais cette fourmilière vile
J'entends bien la détruire un jour.

« Chantez ! dansez ! Vivez folâtres...
La gare et le palais du roi,
Vos maisons, vos bains, vos théâtres,
Toute votre ville est à moi !

« Jouissez de ce que je prête,
Chevaux, barques, jardins en fleurs...
Bientôt j'interromprai la fête ! »
Mais les gens l'écoutent gouailleurs.

Et voici leurs calmes réponses :
« N'es-tu pas notre fabricant
De pavés et de pierres ponces ?
Notre allié, par conséquent ?

« Grogne ! c'est toi notre fortune ;
Ton portrait se vend bien (pas cher) :
Éruptions au clair de lune,
Rougeurs de flamme sur la mer.

« Depuis des siècles on te brave !
Ton sol ne brûle qu'en dessous ;
Dessus, on fait, avec ta lave,
Des petits bijoux de trois sous.

« Le Feu ce terrible mystère,
Chauffe notre macaroni ;
Et tout homme vit, sur la terre,
Sous des menaces d'infini. »

*Les conseils de Virgile*¹⁸

Les Ægipans cornus sont les dieux que j'honore ;
Fuis les cités, où règne un tumulte odieux ;
Va, parmi les roseaux, cueillir le plus sonore
Et fais-en ta syrinx, simple et chère à mes dieux.

¹⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, manuscrit non autographe, belle mise au net, 2 feuillets, avec corrections autographes et directives pour le typographe. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n°

Des souffles de ton cœur, exhalés de ta bouche,
Emplis ta flûte, en la tenant d'un doigt léger,
Et les pâtres, leurs chiens et le chevreau farouche
Viendront autour de toi pour entendre et songer.

Ne rêve, en appelant ton âme sur ta lèvre,
Qu'à l'eau claire tintant dans les fraisiers fleuris,
Au saule amer que mord la délicate chèvre,
Aux nids d'avril qui sont tout pleins de petits cris.

Des flancs d'un taureau mort naît la céleste abeille :
Crois cette fable vraie et l'enseigne à tes fils ;
De l'ancre des nuits sort, vierge, l'aube vermeille ;
Le charnier des tombeaux fait la gloire du lys.

Voue un culte au grand lys balancé sur sa tige :
Flexible, il reste droit ; blanc, il cherche l'azur ;
Et Psyché la divine autour de lui voltige,
Car il lui fait envie à force d'être pur.

Surtout ne tente pas de plaire aux courtisanes,
Aux débauchés que rend cruels le jeu d'amour :
Poursuis ma Galatée aux grâces paysannes
Et dont le chant d'oiseau s'éveille avec le jour.

Souffle dans ta syrinx qui fut, hier, sonore
Des baisers de la source et des frissons du vent,

361, manuscrit, 2 feuillets, le second autographe. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 24-25. — Poème publié dans *La Revue hebdomadaire*, 18^e année, n° 26, samedi 26 juin 1909.

Et met en elle, où leur souvenir vibre encore,
Un hymne au dieu sans nom qui fait ton cœur vivant.

(Naples)

*Le lazzarone*¹⁹
[ou : Le gueux de Naples]

Se fiant aux pitiés célestes,
Il fait, sans croire avoir péché,
De ses mains oisives mais prestes,
Plus d'un vol mignon, bien caché.

À demi-vêtu d'une loque
Où sa chaire rit par mille trous,
Nu sans indécence, il se moque
De la pudeur — comme des poux.

La ligne en main, parfois il pêche
Pour croire qu'il prend du poisson,
Et humer des senteurs d'eau fraîche,
L'âme perdue à l'horizon.

Il n'a rien — mais, soutien du trône,
En extase devant l'autel,

Il sourit à la moindre aumône
Du riche, — comme lui mortel.

Il est sage en peu de syllabes :
« Dieu veut que l'on ait soif et faim. »
Il y joint ces six mots arabes :
« Quelque chose arrive à la fin ! »

Ce vrai poète aux poches plates
Ajoute : « Que Dieu soit béni ! »
Dès qu'il voit du jus de tomates
Couler sur son macaroni.

Il aime le soleil qui darde
Des rayons à cuire des œufs,
Et le Vésuve qui regarde
Son nez rouge dans les flots bleus.

La lune lui semble, au ciel sombre,
Le spectre d'un énorme écu...
Mais père de petits sans nombre
Il mourra, gai d'avoir vécu,

Car chaque soir — que Dieu l'assiste
Et gloire à l'amour triomphant ! —
Ce misérable, jamais triste,
Fait ou rêve un nouvel enfant !

¹⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 4-6. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 30-31. Archives municipales

de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 3 feuillets, belle mise au net. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 2 feuillets, belle mise au net retirée « Le gueux de Naples ».

La fleur bénie²⁰
[ou : La fleur du Vésuve]

Montagne de l'enfer du Dante,
Le volcan, menace d'un dieu,
Horrible coupe débordante,
Fume, écume et bave du feu.

Le noir cratère fume et bave.
Épais ruisseau rouge la nuit,
Sur ses flancs découle la lave
Qu'un bruit morne précède et suit.

La lave, sans flammes ni cendres,
Descend et, sous elle noyé,
Tout le ravin aux lourds méandres
N'est que du feu pétrifié.

Dans les creux elle s'accumule
Nappe sur nappe, à flots pesants ;
Puis, débordante, croule, et brûle
L'ancien feu durci par les ans.

Ainsi va l'horrible cascade,
Grésillant, crépitant, grondant,
Comme une hydre à la promenade,
Qu'annonce au loin son souffle ardent.

Dans la plaine, l'olivier pousse.
Au pied du Vésuve fleurit
Une vigne dont l'âme est douce
Comme les pleurs de Jésus-Christ.

Mais là-haut c'est le lieu stérile
Où règne seul un mauvais dieu
Qui, loin de sa frontière, exile
Même la grappe au cœur du feu.

Or, seul, le genêt, fleur suave
Dont l'âme parfume le vent,
Ose, près de l'horrible lave,
Pousser ses touffes d'or vivant.

Quand on descend du sommet triste,
Il vous accueille le premier :
— « Voyageur dit-il, Dieu t'assiste !
Reviens vite au sol coutumier.

« Tu vois, j'accours, non sans courage,
Te parler des pays meilleurs
Et, fleur sans fruit, j'ai pour message
De t'annoncer la vigne en fleurs.

« Fuis cette montagne inféconde
Où règnent des feux étouffants ;

²⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit partiellement autographe, pages 42-44, belle mise au net avec quelques vers refaits. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton

1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 18-20. — Poème publié dans le *Gil Blas*, vendredi 2 avril 1909, « Académie française », page 2, colonne 1, sous le titre « La fleur du Vésuve ».

Il est encor, dans le vieux monde,
Des fleurs pour les petits enfants.

« Cette fleur d'or que je t'apporte
Est pour l'âme que tu chéris,
Ou, si ta jeunesse est bien morte,
Prends pour toi tous mes brins fleuris. »

Tel, au noir Vésuve qui gronde
Et parfois change en nuit le jour,
Le genêt, avec sa fleur blonde,
Répond par un doux cri d'amour.

Sois bénie, ô fleur de lumière,
Toi qui dans ce lieu dévasté
Ose, la seule et la première,
Parler de joie et de beauté.

*Le Vésuve*²¹

Le Vésuve, que je hais presque,
Pour plus d'une bonne raison,
Monstre horrible et pourtant grotesque,
Fume, accroupi sur l'horizon.

Il fume, un Anglais le dessine ;
Il fume, quelquefois très peu,

²¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 42, petit cahier relié n° 471 « En Italie », ne contenant qu'un seul poème, manuscrit autographe, mis au net, 4 pages. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe,

Beaucoup moins qu'une simple usine,
Peu pour une montagne en feu.

Pourquoi fumes-tu ? — Ses réponses
Sont des prétextes mal trouvés :
« Je fabrique des pierres ponce
Et je fais des tas de pavés. »

On en trouverait des carrières,
Si tu n'en vomissais toujours,
Celles-là pour les cuisinières
Et ceux-ci pour messieurs les ours !

Il fume. C'est une manie.
À toute heure il met sur le ciel,
Dont il gâte la teinte unie,
Un nuage artificiel.

Sa fumée, au ciel qu'elle tache,
Est tantôt un serpent sournois,
Tantôt un énorme panache
Sur un vilain chapeau chinois ;

Tantôt, — plaisanterie indigne —
C'est un long fil — cherchez le jonc —
Où Zeus, grand pêcheur à la ligne,
Prend le volcan, gros esturgeon.

pages 32-35. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », poème manuscrit, pages 1-3, ébauche dont seul le troisième feuillet est autographe. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 3 feuillets, belle mise au net.

Cette montagne est ridicule,
Mais, criminelle en même temps,
Elle médite et dissimule
Des projets très inquiétants.

On dirait d'un nègre qui fume,
En regardant les horizons
D'un air si doux qu'on s'accoutume
À lui voir mâcher des tisons ;

Mais parfois — prenez-y bien garde —
Le géant roule de gros yeux
Et sans rien dire il vous regarde :
« Ah ! vous me trouvez ennuyeux ? »

Et le monstre, plein de mystère,
Sans dire pourquoi ni comment,
Vous lâche un tremblement de terre
Dans les jambes, tout simplement.

Cet incendie au fond d'une urne
Devrait trouver un Gulliver
Qui, pris d'un caprice nocturne,
L'éteigne en y versant la mer.

Parfois le monstre avale une île
Et revomit un continent...
Comment peut-on dormir tranquille
Auprès d'un voisin si gênant ?

Mais, pour dire à son avantage
Un trait qui m'étonne de lui,

On lui doit un fort beau moulage
D'un corps charmant — qu'il a détruit.

Sur Pompéi, quand, pluie étrange,
Il fit descendre boue et feu,
Il prit les morts dans cette fange
Qui, froide, durcit peu à peu ;

C'est ainsi qu'il put, sous sa lave,
Mouler les contours séduisants
D'une vierge nue et suave
Qu'il nous garda dix-neuf cents ans...

L'idée est belle... et singulière,
De tuer la beauté d'un jour
Pour l'offrir, jeune, nue, entière,
Deux mille ans plus tard — à l'amour.

*La chanson du Pausilippe*²²

Demi-vêtu d'immondes hardes,
Le mendiant napolitain
Avec des chansons nasillardes
Vous harcèle soir et matin.

²² *Revue des deux Mondes*, LXXVII^e année, cinquième période, tome quarante-deuxième, 15 novembre 1907, « En Italie. Poésies », pages 454-456. — Autres versions, sous le titre « La chanteuse du Pausilippe » : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 7-9, ébauche. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 5

Partout sur votre promenade
Apparaît un chanteur maudit,
Dont l'aubade ou la sérénade
Ne connaît minuit ni midi.

Au Vésuve, au bord du cratère,
Il vous guette, il rôde, il est là,
Qui braille, devant le mystère :
« *Funiculi-funiculà*²³. »

Il entonne Sainte-Lucie,
Rarement des airs plus nouveaux,
La nuit sous votre jalousie,
Le jour au nez de vos chevaux.

Martyr de refrains effroyables,
Vous finissez, rageur et las,
Par envoyer à tous les diables
Ces gens qui d'ailleurs n'y vont pas...

Or, hier, une enfant mignonne,
Fille de ces chantres d'enfer,
Très grave petite personne,
Vint près de nous chanter un air.

feuillet, très belle mise au net, avec changement d'ordre pour quelques strophes. — Poème également publié par CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, Alexandre Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, pages 331-333, sous le titre « La Chanson du Pausilippe ».

²³ *Funiculi-funiculà* : célèbre chanson napolitaine, musique de Luigi Denza (1880), paroles de Giuseppe Turco.

Ses parents, là-bas, sur la route,
L'encourageaient avec des cris,
Et la mignonnette, — on s'en doute, —
Répétait leurs airs favoris.

Mais la beauté de son enfance
Rendait divin le chant banal,
Et nous l'écoutions sans défense,
Car des tout petits rien n'est mal.

Un cœur de rose encore close
Est moins doux, moins charmant, moins pur,
Et la rose est d'un moins beau rose
Que sa nuque aux ombres d'azur.

La source sous-bois, dans la mousse,
Où seule a bu la mouche à miel,
Même à la pensée est moins douce
Que son œil tout baigné de ciel.

Certes, elle chantait sans principe !
Charmés, nous l'écoutions pourtant...
Sur les pentes du Pausilippe,
Elle nous suivait en chantant.

Le bec ouvert, à voix menue,
Tel un oiselet dans le nid,
La jolie enfant demi-nue
Pépiait l'air jamais fini.

Bouche ronde, rire à la joue,
Tendant la main sans y songer,

Elle suivait, comme l'on joue,
À grands petits pas — l'étranger.

Sa main semblait ne rien attendre ;
Elle la mettait sous nos yeux
Pour obéir — non pas pour prendre...
C'est tout. C'était délicieux.

Ce qu'elle disait, je l'ignore,
Mais, nous arrêtant en chemin,
Nous lui criâmes : « Chante encore !
« Tends-nous mieux ta petite main ! »

Et quand l'adorable merveille
Toujours en chantant s'éloigna,
J'eus une vision pareille
Aux tiennes, della Robbia :

Droit et pur comme un lys de neige,
Sur l'émail bleu des horizons,
Un ange tenait le solfège
Où l'enfance épelait des sons.

Poèmes de Pompéi

La jeune morte du musée de Pompéi
Les lézards de Pompéi
La manne de feu
Sur l'autel d'Isis
Ombre et silence à Pompéi

*La jeune morte du musée de Pompéi*²⁴

Pour fuir le déluge de cendre
 Qu'une nuit, d'un ciel tout en feu,
 Les Pompéiens virent descendre
 Comme à l'ordre d'un mauvais dieu,

Dans l'ombre déjà solitaire,
 En cherchant le plus sûr chemin,
 La vierge, face contre terre,
 Tomba, se voilant de la main.

— « À seize ans, faut-il que je meure ? »
 — « Oui ! et sans fin tu garderas
 Cette pose d'enfant qui pleure
 Couvrant ses yeux de ses deux bras.

— « Je veux, moi, la force inconnue
 Devant qui Zeus courbe le front,
 Te montrer un jour, demi-nue,
 Aux siècles lointains — qui viendront.

²⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 26-28, belle mise au net avec quelques reprises. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 6-8. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 4 feuillets, très belle mise au net. Poème également publié par *Le Gaulois*, n° 11493, vendredi 2 avril 1909, page 1, colonnes 4-5.

« Moi qui dissous toute matière
Dans le creuset noir du tombeau,
J’y garderai la forme entière
De ton corps, toujours jeune et beau.

« Un jour, on trouvera, figée,
Dans l’ombre où je t’ensevelis,
Ta noble forme point changée,
Ton front pur, tes seins accomplis.

« Ta beauté que tu voilais, prompte,
Quand tu sortais du bain joyeux,
Tu la laisseras voir sans honte
Dans deux mille ans à tous les yeux... »

Et telle une cire que coule
Avec soin l’artiste tremblant,
La cendre lente fit un moule
Où fut pris le corps frêle et blanc.

Les siècles durcirent la cendre
Où, pendant six cent mille jours,
Dormit, fidèle à nous attendre,
Ce corps aux graciles contours.

Et quand sortit du moule étrange
Le corps aux contours séduisants,
— Immuable lorsque tout change, —
La vierge avait toujours seize ans.

La forme de la jeune fille,
Après dix-neuf cents ans comptés,

Comme Vénus de la coquille
Jaillit, belle entre les beautés.

Les noires puissances malignes
Qui lui firent craindre la mort,
En conservant ses pures lignes
N’ont fait à son charme aucun tort.

Et, le cœur ivre d’eurythmie,
Le vieil univers enchanté
Caresse la jeune endormie
Dans un rêve d’éternité.

*Les lézards de Pompéi*²⁵

« Ainsi la cigale innocente
Sur un arbuste assise elle console et chante. »
André CHÉNIER

Temples, forum, ruelles mortes,
Théâtres, tout, dans Pompéi,
Où les maisons n’ont toits ni portes,
— Les lézards ont tout envahi.

²⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 29-31, belle mise au net avec quelques reprises. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 9-11. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L’Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 4 feuillets, très belle mise au net titrée « Les petits lézards de Pompéi » — Poème également publié dans *L’Intransigeant*, n° 93, samedi 3 avril 1909.

De l'aube au soleil qui décline
Ils vont et viennent par milliers,
Tout seuls dans la ville en ruine,
Les petits lézards singuliers.

Dans leurs doux yeux où sont des flammes,
(Par Jupiter ! j'y crois un peu !)
Vaguement revivent les âmes
Des Pompéiens morts par le feu.

Cette hypothèse seule explique,
Car rien n'arrive par hasard,
Qu'ici l'on voie en république
Grouiller tout un peuple-lézard.

Sur les pierres qu'un lichen ronge
Ils courent, et, dans leurs yeux gris,
L'âme des morts refait le songe
D'habiter les foyers chéris

Dieux ! quelle joie ! on n'est plus homme !
Point d'affaires ! On est lézard.
On se rit des tribuns de Rome,
On ignore Antoine et César.

Les temps sont changés, par Hercule !
Car, devenu petit saurien,
De l'un à l'autre crépuscule,
Même l'esclave ne fait rien.

Orateurs, gladiateurs, mimes,
Soldats, banquiers, marchands criards,

Tous, à ne rien faire unanimes,
Goûtent des bonheurs de lézards.

On s'assemble en académie
Pour ne rien faire, en plein forum ;
On se tait sous la lune amie
On se dit : Je rêve, *ergo sum*.

Ce lézard, sur cette muraille,
Fut un rhéteur prétentieux ;
Lui qui faisait bâiller — il bâille
Et pense que cela vaut mieux.

Cet autre qui se glisse, agile,
Sous l'herbe, nid de ses amours,
Humble émule du grand Virgile,
Mourut poète ; il l'est toujours.

Il murmure : « Heureux le poète
S'il connaissait tout son bonheur,
Puisqu'il peut se changer en bête
Sans changer d'esprit ni de cœur. »

... Mais pourquoi ces petites ombres,
Contentes de leur nouveau sort,
Habitent-elles ces décombres,
Sépulcres de leur passé mort ?

Quel regret touchant les ramène
Dans ces lieux et par les chemins
Où jadis, dans la foule humaine,
Elles souffraient les maux humains ?

*La manne de feu*²⁶

Le bruit des stridentes cigales,
À lui-même toujours pareil,
Semble dire en strophes égales
Les grésillements du soleil.

Autour de Pompéi la Morte
Tout le jour il a crépité,
Jusqu'à l'heure où Vénus escorte
La lune dans les ciels d'été.

À présent, ni bruit ni paroles
Sur la ville aux pavés déserts...
Mais voici que les lucioles
Pleuvent partout du haut des airs.

Étincelle après étincelle
Elles tombent du firmament,
Pluie ineffable qui ruisselle
Sur la ville au pavé dormant.

Le Vésuve, qui les surveille,
Croit que ces feux sortent de lui,
Et que, sur les toits et la treille,
Des lueurs d'incendie ont lui.

Mais les lézards, furtives ombres
Que les soleils, petits ou grands,
Font sortir vite des décombres,
Ont reconnu ces feux errants.

— « Frères lézards, sous la nuit chaude,
Quand la cigale a, tout le jour,
Grésillé, la mouche d'or rôde
Dans l'air tiède, en quête d'amour.

« On dirait, étrange semence,
Des germes de feu tous pareils...
Venez voir, la fête commence,
La danse des petits soleils.

« Venez, lézards ; le bal nocturne
S'ouvre au commandement d'un dieu ;
La nuit riante penche l'urne
D'où tombent tous ces grains de feu.

« Gloire au soleil qui vous les donne ;
Gloire au feu, créateur d'esprit,
D'où tombe, aussi belle que bonne,
Cette manne qui vous nourrit.

« Dévorez ces ailes de flamme,
Amis du feu, frères lézards ;
Repaissez vos corps et vos âmes
Des rayons chers à vos regards.

« Le dieu des lézards vous envoie,
À l'heure où la cigale dort,

²⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 3 feuillets, belle mise au net. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 21-23, version quelque peu différente de celle que je publie ici.

Manne ardente, céleste proie,
Toutes ces étincelles d'or. »

Le lézard est le petit prêtre
Des astres, pères immortels
De tous les feux que l'on voit naître
Et mourir sur tous les autels.

*Sur l'autel d'Isis*²⁷

« ... Ainsi la cigale innocente
Sur un arbuste assise et se console et chante. »
André CHÉNIER.

En habit vert, de souple étoffe,
Un petit lézard est assis,
D'un air bonhomme et philosophe,
Sur le seuil du temple d'Isis.

— « Ta rêverie est bien profonde ? »
— « Je songe, dit-il gravement,
Que pas un lézard, dans le monde,
N'occupe un meilleur logement.

« Ici, bienheureux que nous sommes,
Rien ne trouble notre sommeil,

Car Pompéi n'est point aux hommes :
Elle est à mon roi, le Soleil.

« Ô passant, dans toute autre ville,
Les palais ont gardé leur toit,
Et les enfants, engeance vile,
Sont encor moins discrets que toi ;

« Dans toutes, palais à colonnes,
Jardins, maisons de volupté,
Appartiennent à des personnes
Qui cherchent de l'ombre, en été !

« Dans toutes, nous mettrait en fuite
Un fracas d'hommes et de chars ;
Pas une autre n'est mieux détruite
Pour être agréable aux lézards.

« Ici le soleil nous enivre ;
Tous nos jours, nous les employons,
En ne rien faisant, à bien vivre :
À boire la joie en rayons.

« Regarde : pas l'ombre d'un arbre ;
Et là, sous les rougeurs du soir,

sies », manuscrit non autographe, 4 feuillets, très belle mise au net retravaillée. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 32-34, brouillon portant l'épigraphe, titré « Le petit lézard de Pompéi ». — Poème également publié par CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, Alexandre Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, pages 329-330.

L'autel d'Isis, trône de marbre
Où, comme un dieu, j'aime m'asseoir.

« Mais va-t'en, car l'ombre me gagne ;
C'est l'heure où je gravis l'autel
D'où l'on voit, haut sur la campagne,
Briller le Vésuve immortel ;

« De cette place, — que j'honore
En mémoire des feux sacrés, —
Je vois grandir, comme une aurore,
Sa splendeur dans les ciels pourprés ;

« Son âme est un soleil sous terre,
Et j'aime, loin des faux plaisirs,
À vénérer, dans le mystère,
Ce dieu, — qui m'a fait mes loisirs. »

*Ombre et silence à Pompéi*²⁸

Pompéi vide, où rien ne bouge
Sauf moi-même, unique passant,
Montre, en ses fresques d'un ton rouge,
La gloire antique de son sang.

Mais rien de vivant autour d'elle
Ne s'émeut à terre ou dans l'air ;

Cependant son ombre fidèle
Tourne à ses pieds sur le sol clair.

Dès l'heure où l'aube au ciel s'élance,
L'ombre, spectre d'un temps détruit,
Naît, grandit, décroît en silence,
Pour grandir encor vers la nuit.

Les murs écrivent, tels des styles,
Sur les éblouissants pavés,
De noires heures inutiles,
Seuls restes des temps achevés.

Et Pompéi, sans toits ni portes,
Aveugle aux orbites béants,
Règne en reine des cités mortes
Sur les formes de ses néants.

²⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, page 36. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de

voyage et poésies », manuscrit autographe, page 25, ébauche. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 1 feuillet, belle mise au net avec une correction autographe ; et belle mise au net non autographe, 2 pages, avec une correction autographe.

Poèmes de Rome

Un tombeau d'enfant dans les catacombes

Le trésor enfermé

Voir aussi les poèmes :

Puget à Rome

pages 37-39

Vittoria Colonna

pages 46-49

Un madrigal de Michel-Ange

pages 50-51

Victor Hugo au Capitole

pages 101-102

*Un tombeau d'enfant dans les catacombes*²⁹

Les sépulcres des catacombes
 Dans les murs froids sont rassemblés,
 Pareils à des nids de colombes
 D'où les oiseaux sont envolés !

Les anges, dans les ciels splendides,
 Ignorent les tombeaux ouverts
 Où les crânes, ces coques vides,
 Gisent mêlés, moisissés et verts ;

Mais nous, nous qui souffrons, nos âmes,
 S'informant toujours des tombeaux,
 Éprouvent des pitiés de femmes
 Pour les pauvres morts en lambeaux ;

Et nous souhaitons que la forme
 Où l'âme a rêvé dans des yeux,
 Éternellement calme, dorme
 Loin des vivants trop curieux.

²⁹ *Revue des deux Mondes*, LXXVII^e année, cinquième période, tome quarante-deuxième, 15 novembre 1907, « En Italie. Poésies », pages 450-453. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, pages 21-24, ébauche pour les deux premiers feuillets, belle mise au net pour les deux derniers. — Poème également publié par CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, Alexandre Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, pages 325-328.

Hélas ! La science, accroupie
Sur le seuil du caveau sacré,
Arrache, d'une main impie,
Le hiéroglyphe déchiffré ;

Et pas une tombe n'est sûre,
Et toutes sont des trous béants
Qui montrent, sous la moisissure,
Le néant même des néants...

Hier j'ai vu, plein de surprise,
Dans la souterraine cité,
Parmi tous ces tombeaux qu'on brise,
Un petit tombeau respecté.

Seul clos parmi toutes ces tombes
Dont on éparpilla les os,
Au cœur même des catacombes
Il garde seul tout son repos.

Dix-neuf cents fois la terre antique
Fleurit et se renouvela,
Depuis qu'au chant d'un saint cantique
L'enfant qui dort fut couché là.

Or, quand on vint sceller la dalle,
On fixa dans le ciment gris
De la jointure verticale
Deux jouets qu'il avait chéris...

Quels prêtres, ô mère chrétienne,
T'ont pu permettre sans remords,

Leur douleur approuvant la tienne,
D'amuser l'enfant dans la mort ?

Elle exigea : Dieu laissa faire ;
Et deux billes, tout simplement,
Se bombent en double hémisphère
Sur le biseau du froid ciment.

Et depuis les jours où, sous terre,
Les premiers saints cachaient l'autel,
La mort nous garde, en son mystère,
Ce signe d'amour immortel.

Durant dix-neuf siècles, les hommes
Se sont battus sur ces caveaux
Qu'ébranla le bruit des deux Romes
Du temps antique et des nouveaux ;

Sur la tombe où les frêles boules
Amusent l'ombre d'un enfant,
Suivi par de hideuses foules
Attila bondit triomphant ;

Sur ce tombeau, pourtant fragile,
Le bloc de l'Empire romain
Croula, sapé par l'Évangile,
Avec un fracas surhumain ;

Le sol, déchiré de charrues,
A tremblé de tous les effrois,
Au-dessus de ces mornes rues
Où dormaient les sépulcres froids...

Rien n'a dérangé dans cette ombre
Ce tombeau qu'aujourd'hui défend,
Parmi des ruines sans nombre,
Un petit fantôme d'enfant.

Les savants, — respect insolite, —
Ont voulu qu'il restât muré
Parce que la dalle est petite
Et qu'un jouet leur est sacré !...

Ainsi, contre le sacrilège
De nos scepticismes présents,
Un hochet d'enfant te protège,
Sépulcre de dix-neuf cents ans !

*Le trésor enfermé*³⁰

Aux pays où les nuits ne sont pas toujours fraîches,
Sur le flanc des coteaux cultivés en gradins,
S'élève — recouvert d'un dôme en pierres sèches —
Le Puits, regret, désir et rêve des jardins.

Sur les murs, le lichen met sa tache rouillée ;
Entre les blocs mal joints, brûlants, brûlés et roux,

³⁰ *Le Correspondant (Paris)*, nouvelle série, tome 194, février 1908, page 602. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 62-63. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 2 feuillets, brouillon avec nombreuses reprises autographes, précédé de la mention « campagne romaine ».

Une porte apparaît qui, deux fois verrouillée,
Garde à son maître seul le secret des verrous.

L'eau pure, que la terre un jour rendra féconde,
Sous ce dôme, abri sûr de son chaste sommeil,
Dans une ombre attirante et favorable, abonde
Et s'accroît, défendue aux baisers du soleil.

Là, comme en un tombeau d'où sortira la vie,
Elle espère l'instant de monter vers le jour,
De répondre aux frissons d'une lèvre assouvie,
Et d'être le miroir où sourira l'amour.

Elle fera jaillir de la terre altérée
Des bourgeons plein d'espoir, des roses ou des lys,
Des fruits juteux où perle une larme dorée...
Et l'aïeul enferma ce trésor pour ses fils.

Ô trésor enfermé, puits clos, source secrète,
Onde mystérieuse interdite au passant !
Près du temple scellé c'est en vain qu'il s'arrête :
Vous ne calmez pas les désirs de son sang.

Rien ne vous atteindra, ni la pierre lancée,
Ni la poussière éparse au bord du grand chemin,
Ni la feuille d'automne en débris dispersée,
Ni même le regard ou le reflet humain...

Vous êtes comme une âme heureuse et virginale
Qui rêve un beau destin sans l'appeler encor,
Inaccessible au bord de la route banale,
Tant que n'est pas venu le maître du trésor.

Poème de Sienne

Voir le poème :

La louve de Sienne

pages 88-89

Poèmes de Venise

Venise

Le vieux cimetière

Voir aussi le poème :

Le pigeon de Venise

*Venise*³¹

À Venise que le flot ronge,
 La rue est un miroir ami
 Où, voyant son spectre endormi,
 La ville croit qu'elle est un songe.

Ici, nul bruit de pas humains.
 Les canaux sont d'étranges rues ;
 Et mille splendeurs apparues
 Palpitent dans ces bleus chemins.

L'âme de l'idéale ville
 Qui se mire aux canaux vitreux
 Flotte en un silence amoureux
 Sur le charme de l'eau tranquille.

Ce qu'on voit glisser sur les eaux
 C'est la gondole et l'hirondelle ;
 Le coup d'aviron, le coup d'aile,
 Fuites de barques et d'oiseaux.

Clair silence ! L'eau charmeresse,
 Où vibre le lent aviron

³¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 45-47. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 3 feuillets, ébauche.

Et qu'effleure le ramier prompt,
Fait un gazouillis de caresse.

Les gondoles filent sous l'arc
Des ponts muets, sur une eau morte,
Où nul écho jamais n'apporte
Les cris de la place Saint-Marc.

Quand sur la place au loin s'élève
La rumeur d'un peuple agité,
Le cœur profond de la cité
Garde la paix d'une eau qui rêve.

Jamais ni mule ni cheval
N'a battu de son pied sonore
Les seuils de marbre où rit encore,
Son masque en main, le carnaval.

Jamais char, noble ni rustique,
Ne grinça le long de ces quais
Où les ducs se sont embarqués
Pour épouser l'Adriatique.

Les seuls chevaux sont en airain
Que l'on puisse voir à Venise,
Ville irréelle ou s'éternise
Le rêve de l'art souverain.

Venise, dédaignant la terre,
Les pieds sur le ciel et sur l'eau,
Évoque l'immortel tableau
De l'*Embarquement pour Cythère*.

Sur les fronces de l'eau qui dort
Le seuil de tous ses palais plonge
Et s'enfonce, escalier de songe,
Dans la chimère et vers la mort.

Elle est la cité des palombes
D'où les morts, eux-mêmes bercés,
Vont, entre deux ciels nuancés,
Vers l'île qui berce les tombes.

*Le vieux cimetière*³²

Je l'aime, ce vieux cimetière ;
Il est sur le coteau tiédi
D'où l'on peut voir la plaine entière
Et la mer, luisante à midi.

Il est assez loin de la ville ;
Le village n'est pas très près...
On dirait que l'oubli tranquille
Fait son nid dans les hauts cyprès.

À coup sûr, personne n'arrose
Les fleurs du champ à l'abandon,
Où croît la grande mauve rose
Et le rude mais bleu chardon.

³² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 65-66. — Autre version : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit autographe, 3 feuillets, brouillon très travaillé, à la fin « Venise ».

On dort là dans la terre vive,
Lourde de germes en travail...
De loin en loin le prêtre arrive,
Ouvre à grand' peine le portail.

Et la bière attend, sur l'épaule
Des quatre garçons vigoureux.
Ils l'ont portée à tour de rôle ;
Tous les autres causant entre eux.

Ils causent à voix calme et haute
De la vendange et des moissons...
Sur les tombes, le moineau saute ;
Les cyprès sont plein de chansons.

Le portail s'ouvre. Tout s'achève.
Les gros souliers des travailleurs
Foulent avec les fleurs le rêve
Des morts, dont l'âme est dans les fleurs.

Ni les pas, ni le trou qu'on creuse,
Rien ne trouble leur bon sommeil ;
Ils rêvent que la vie heureuse
C'est d'être une plante au soleil.

Poèmes divers

Sur la voie Appienne
Raphaël [I]
Raphaël [II]
Les dômes

Voir aussi les poèmes :

Garibaldi	pages 24-28
Carducci	pages 116-117
À l'Italie	pages 121-122
À l'Italie	pages 122-124
L'Italie et la France	pages 124-127

*Sur la voie Appienne*³³

Tandis que la première étoile
M'attirait vers le firmament,
Une voix morte, sous un voile,
À mon cœur parla doucement :

« Je connais ton âme enfantine,
Je sais tes douleurs et tes vœux.
C'est à moi que Dieu te destine
Et je veux tout ce que tu veux.

« Je te sais loyal et fidèle,
Je te crois sûr, je t'ai vu bon,
Nous pourrons même parler d'elle
Car le Juste aime le pardon.

« Viens poser ta tête lassée
Près de mon cœur, sur mes seins nus ;
Viens, je charmerai ta pensée
Que tourmentent les inconnus.

³³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit non autographe, page 17, avec quelques corrections autographes. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, pages 4-5. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 2 feuillets, des corrections.

« J'endors les douleurs que je touche
De mes baisers mystérieux ;
Viens là, près de moi, sur la couche
Où ma lèvre clora tes yeux. »

« — Enfin ! répondis-je, une femme
A compris mon désir d'amour.
Une autre âme a connu mon âme
Dieu soit loué ! Voici mon jour.

« Non pas le jour, car le soir tombe.
Voici la nuit, l'espoir du fort.
Le lit qui s'offre, c'est la tombe,
La bonne amante, c'est la mort. »

Raphaël [I] ³⁴

Peintre de l'Idéal et des pures Madones,
Raphaël aux yeux bleus, aux cheveux long-bouclés,
Je dirai, si je puis, le rêve que tu donnes
Par ta vie et ton art l'un à l'autre mêlés.

Tandis que tu peignais tes vierges, Fornarine ³⁵
Laissait flotter sa main parmi tes blonds cheveux,
Te donnait ses baisers, te livrait sa poitrine,
Assoupissait en toi les impossibles vœux.

³⁴ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, pages 153-155.

³⁵ *La Fornarina*, portrait de jeune femme réalisé en 1518-1519, généralement attribué à Raphaël.

Tu reposais longtemps — ce corps en était digne —
Ton rêve et ton regard sur son « divin contour » ;
L'Idéal te parlait, vivant en chaque ligne,
Et t'attirait à lui dans l'attrait de l'amour.

Et tandis que tes bras fermés pressaient en elle
La chasteté du Beau qu'on ne peut pas saisir,
Et, dans sa chair, un peu de la Grâce éternelle,
Tes critiques disaient : « Il s'épuise au plaisir ! »

À toi, que t'importait ? Mourant de tes ivresses,
Tu ne leur as pas dit ce qu'ils n'ont jamais su :
Et comment tu sentais, fécondé de caresses,
Tout ton sein s'émouvoir du chef-d'œuvre conçu !

Ah ! tu l'as compris, toi, que la chair est divine,
Et ce que la matière ineffable a de pur !
Dans les yeux éperdus tu vis ce qu'on devine,
Quand le trouble infini noyait tes yeux d'azur !

Tu couvrais de désirs les vierges de la terre,
Et leur sein jeune où dort l'avenir de l'amour ;
Au pli de leur sourire, où se lit un mystère,
Tu baisais l'éternel dans ce qui n'a qu'un jour !

Tu la cherchais sans fin, la redoutable étreinte !
Tu n'étais jamais las de sentir et de voir,
Et pour renouveler la vision éteinte,
Tu souffrais d'en mourir, joyeux d'en concevoir !

Oui, ton sort fut divin, jeune homme, et je t'envie
D'avoir dans le réel eu le rêve enchanté,

D'avoir, lorsqu'en frissons tu sentais fuir ta vie,
Conçu par cette mort ton immortalité !

Car c'est ainsi qu'un jour, dans les yeux d'une femme,
Tu vis passer la mort au regard virginal,
Et tu mourus, buvant sur ses lèvres — de l'âme,
Dans un baiser charnel, pâmé sur l'Idéal !

Raphaël [III] ³⁶

Raphaël, le peintre à l'âme sereine,
Donne un sens divin au moindre contour.
Dans son Paradis où la Vierge est reine,
Jamais un soupir n'a troublé l'amour.

La perfection s'est épanouie,
Ce qu'il a promis le ciel l'a donné ;
Sans même un frisson l'âme est réjouie,
Bienheureux, l'esprit n'est pas étonné.

Les regards sont doux, les horizons calmes,
La paix du Seigneur est à Raphaël.
Les anges ravis couronnent de palmes
Sa gloire terrestre agréable au ciel.

³⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit non autographe, page 18 ; belle mise au net. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », cahier *manifold*, belle mise au net non autographe, page 27. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, belle mise au net.

Les dômes ³⁷

« Seigneur, que votre règne arrive sur la terre !... »
Ainsi priaient jadis les siècles anxieux
Qui poursuivaient sans fin la tâche héréditaire
De préparer sur terre un trône au Roi des cieux.

Et, portés, comme par des bras, sur des colonnes,
Les dômes, au-dessus d'un trône toujours prêt,
Dressés en vain vers Dieu, formidables couronnes,
Attestent le néant d'avoir cru qu'il viendrait.

Debout sur l'âme humaine et sur des fûts de pierre,
Le dôme élève au ciel l'orgueil d'être massif ;
Mais le siècle, devant la grandeur de Saint-Pierre,
Sans plier les genoux pleure ou reste pensif.

Autour des temples saints mais désertés, les villes,
Bourdonnant de travail, gémissent sans prier,
Et les dômes seraient des tombeaux inutiles,
Si l'art n'y suspendait son immortel laurier...

³⁷ CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, Alexandre Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, pages 337-338. — Autres versions : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, chemise n° 409 « Manuscrits XXII », manuscrit autographe, 1 feuillet. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise « Italie, relation de voyage et poésies », manuscrit autographe, page 19, mise au net autographe avec quelques corrections. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 2 feuillets, très belle mise au net. Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 37, chemise n° 376 « L'Italie, poèmes et poésies », manuscrit non autographe, 1 feuillet, belle mise au net.

Que n'ai-je été l'enfant d'un siècle où l'on espère !
J'aurais aimé, naïf apprenti d'un maçon,
Seigneur ! être un de ceux qui t'appelaient le Père
Et qui, près de la leur, bâtissaient ta Maison.

JEAN AICARD ET LA GRÈCE

Texte de Dominique AMANN
Poèmes de Jean AICARD

Si Jean Aicard ne s'est jamais rendu en Grèce et s'il pas chanté l'Hellade autant que l'Italie, du moins notre écrivain a-t-il manifesté, dans toute son œuvre littéraire, une grande connaissance de la civilisation-mère. Je n'en donnerai pour exemple que ce poème où la naissance de l'Univers est décrite à la façon des premières théogonies grecques :

*Les premiers jours*¹

La terre informe était encore un chaos noir ;
Dans le ciel sans soleil quelques étoiles mornes
Regardaient l'élément primitif se mouvoir...
Au-delà, la nuit trouble apparaissait sans bornes.

Tout existait dans tout cet amas sans couleur ;
Les germes patients vivaient avec mystère ;
Là, comme un filon d'or, circulait la douleur ;
La joie ici, comme un épi, sortait de terre.

¹ Poème daté à la fin « Paris, 1868 » et publié dans AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages. Le poème cité appartient à la section « Rébellions », pages 3-5.

Un travail se faisait de longs enfantements ;
Des frissons féminins frémissaient dans l'espace ;
Les nouveau-nés n'étaient pas des êtres charmants,
Car le principe fut la force et non la grâce.

C'étaient des végétaux géants et depuis morts
Qui, dans l'ombre, dressaient subitement leur tête,
Et la terre, parmi de terribles efforts,
Aux naissances les plus augustes était prête.

Tout y gisait, et tout ne voulait qu'en jaillir ;
Vivace, l'incrédulé se façonnait lui-même ;
Le néant se prenait parfois à tressaillir,
Et l'immobilité rêvait le vol suprême.

C'est que l'âme brûlait là-dedans. Les esprits
Y couraient dans le temps à travers la matière,
Et c'est je ne sais quoi d'à jamais incompris
Qui sort de tout et va sans fin vers la lumière !

Les êtres n'étaient pas qui devaient prendre un jour
Le meilleur de ce souffle en leur cadavre, et l'âme
N'était encor ni la volonté ni l'amour,
Car l'homme sommeillait, et dans l'homme la femme.

Donc, les instincts divins erraient partout, épars ;
Ils se manifestaient peu à peu dans les choses,
Et déjà sous les rocs qui prenaient des regards
Des ébauches de la pensée étaient écloses !

Alors, entrevoyant dans le firmament froid
L'immense ennui qui fait notre misère humaine,

L'intelligent chaos eut un grand cri d'effroi,
Premier vagissement du mal et de la haine !

Les astres qui luisaient scintillants dans l'obscur
Contemplaient sans pitié la Terre tourmentée,
Mais elle, ayant senti remuer son flanc mûr,
Se comprit tout à coup mère de Prométhée !

Et trahissant l'esprit rebelle des démons
Qui demain sera l'homme et qui s'agite en elle,
La terre souleva contre le ciel les monts,
Immobilis héros de la lutte éternelle.

Avant l'Italie, la Grèce fut la première inspiratrice de Jean Aicard : il l'a chantée dans ses poèmes d'adolescence et son premier recueil poétique publié, *Les Jeunes Croyances*, est de construction et d'inspiration hellénique². Il l'a également évoquée dans son théâtre : *Pygmalion*³, *Smilis*⁴, *La Milésienne*⁵.

² Ces aspects de l'inspiration aicardienne ont été suffisamment développés lors du colloque « Jean Aicard et la Grèce antique », tenu le samedi 2 juin 2012, et dont les actes ont été publiés par la mairie de Toulon. Voir, notamment, les communications de Michèle Gorenc, « La poétique des *Poèmes de Provence* » ; Vladimir Schotter, « L'hellénisme parnassien de Jean Aicard » ; et Dominique Amann, « L'inspiration grecque dans l'œuvre poétique de Jean Aicard ».

³ Achevé à Sainte-Trinide, en août 1869, ce « poème dramatique » en un acte et en vers est tout aussi bien conçu pour la seule lecture. L'action fait intervenir quatre personnages – une femme, un statuaire, une statue et un serviteur – évoluant dans l'atelier du sculpteur. Jean Aicard n'a repris, de l'histoire légendaire de Pygmalion, que l'idée de l'amour d'un artiste pour son œuvre : un sculpteur s'est épris de la statue qu'il a façonnée et qu'il assimile à l'Art ; mais sa femme revient et arrache le statuaire à son rêve. Le poète évoque dans cette pièce la lutte entre l'art et la vie, entre le marbre et la chair, entre l'idéal et la réalité.

⁴ Ce drame en quatre actes et en prose met en scène l'amiral Kerguen qui, au cours d'un voyage sur les côtes de Grèce, a recueilli Smilis, une

La première action de Jean Aicard en faveur de la Grèce concerne la Vénus de Milo. En avril 1874, il était non seulement un jeune écrivain de vingt-six ans consacré l'année précédente avec la parution de ses *Poèmes de Provence*, mais aussi un journaliste. À ce titre, il n'hésita pas à se lancer dans une singulière aventure : il contesta la version officielle de la découverte de la Vénus de Milo, en s'appuyant sur le manuscrit de Dumont d'Urville et sur les dires et un écrit du capitaine de vaisseau en retraite Mattered, tous deux affirmant avoir vu, en 1820, la statue avec son bras gauche levé et tenant une pomme⁶.

jeune orpheline et l'a ramenée en France. Il élève la fillette et finit par l'aimer. Il épouse la jeune fille... pour découvrir qu'elle ne voit toujours en lui qu'un père et non un époux ! Afin de sortir de cette situation inattendue, l'officier choisit de se suicider pour affranchir d'un amour impossible sa protégée qui commence à ressentir une inclination pour le séduisant Georges.

La première eut lieu le mercredi 23 janvier 1884 ; la pièce fut ensuite retirée après dix représentations, victime d'une cabale, malgré ses excellents interprètes.

⁵ Légende tragique en quatre actes et en vers, achevée en décembre 1904 mais jamais jouée. *La Milésienne* met en scène, dans une tribu salienne des environs de Massalie, Érippe, épouse de Xanthos, une âme affreuse déterminée par la cupidité, la sensualité et la perfidie.

⁶ Jean Aicard exposa longuement ses arguments dans le feuilleton du journal *Le Temps* (numéros 4742 du 9 avril 1874, 4743 du 10 avril et 4744 du 11 avril). Dans cette nouvelle version, la statue avait son bras gauche mais celui-ci fut brisé pendant le combat nécessaire aux marins français pour la dérober aux marins grecs... péripétie qu'il fallait dissimuler afin d'éviter l'incident diplomatique !

Jean essaya de relancer l'affaire de la Vénus en 1875 (*Le Temps*, mi-janvier ; *Bulletin bibliographique*, samedi 6 février ; *La Revue positive*, tome XIV, 7^e année, janvier-juin, pages 158-160 ; *L'Opinion nationale*, mardi 13 et mardi 20 juillet), non seulement quant aux bras — du moins le bras gauche et sa pomme, — mais aussi quant à la conception de l'œuvre : il soutenait que la Vénus était une statue isolée alors que des archéologues la supposaient appartenir à un groupe la représentant avec le dieu Mars.

Et enfin, sommet de la pensée grecque de Jean Aicard, se trouve la personne de Jésus, omniprésente dans l'œuvre de notre écrivain, perçue non point comme un Dieu fait homme — *et incarnatus est* — mais, au contraire, comme un homme totalement homme à sa naissance et divinisé, à la fin de sa vie, en récompense de ses mérites exceptionnels, c'est-à-dire comme un héros grec.

À défaut de pouvoir souligner toutes les réminiscences helléniques qui forment un véritable filigrane de l'œuvre littéraire de Jean Aicard, je me contenterai de publier ici ses grands poèmes spécifiquement consacrés à la Grèce.

1865 : *La Chute d'Athènes*

En juillet 1865, alors qu'il achevait sa scolarité secondaire au lycée de Nîmes, le jeune Jean Aicard composa un long poème, de près de deux cents alexandrins, intitulé *La chute d'Athènes*.

Après la bataille de Marathon en 490, Athènes avait pris l'hégémonie sur les cités voisines ; la ville parvint alors à un très haut niveau de civilisation. Sa grande rivale, Sparte, en prit ombrage ; les hostilités se poursuivirent jusqu'à la capitulation d'Athènes devant les armées de Sparte, conduites par Lysandre. Athènes demanda la paix et Sparte dicta de dures conditions : la ville vaincue perdait ses murailles, sa flotte, et toutes ses possessions.

Mettant en vers ces événements tragiques, notre jeune poète imagine les généraux de Sparte tout à leur joie, en train de festoyer. On demande des musiciens pour égayer la fête : mais un chanteur déclame les vers d'Euripide, où Électre se plaint de son triste sort. Alors, ému, un vieux soldat se lève : dans une longue tirade fort savante, il rappelle tout ce qu'a fait Athènes pour protéger les cités grecques des convoitises des Perses, et appelle les vainqueurs à la clémence.

La chute d'Athènes⁷

i.

« — Chantons le vin de Rhodes et l'éclat de ses roses,
« Et que les vins soient vieux ; les fleurs fraîches écloses ;
« Qu'en nous versant Bacchus nos nombreux échantons
« Nous versent la gaîté, l'amour et les chansons !
« Appelez une femme, esclave, et qu'elle danse.
« Que son pied léger tombe et retombe en cadence ;
« Fatigués, mais joyeux, livrant Mars à l'Amour
« Prolongeons ce festin jusqu'au milieu du jour. »

La naissante clarté d'un chaud soleil de Grèce
Réjouissait encor toute cette allégresse,
Et sous les hauts plafonds d'un palais athénien
S'élevait, en vibrant, un rire olympien.

Qu'ont fait tous ces heureux pour mériter leur joie ?
Sont-ce des immortels, ou des vainqueurs de Troie ?
Non. Ce sont les bourreaux d'Athènes : dès demain
Athènes doit crouler sous leur puissante main.
L'Athénien ne sera qu'un ilote servile
Qui, sur l'emplacement de la superbe ville,
D'un maître redouté conduira le troupeau,
Car Athènes ne doit pas même être un tombeau.
C'est pourquoi retentit le rire spartiate.

⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, chemise n° 215, manuscrit autographe, 9 feuillets ; belle mise au net corrigée par un professeur. Quelques vers ont été rayés au crayon mais j'ai préféré conserver la version originale.

Or, tandis que la joie universelle éclate
Lysander a crié : « Qu'on amène un chanteur
« Et qu'Athènes vaincue admire son vainqueur.
« Montrons-nous généreux ; invitons à nos fêtes
« Ses musiciens fameux et ses fameux poètes ! »
On rit ; on approuvait.

Le chanteur vint.

Cet homme,

Comme un gladiateur dans le cirque de Rome,
Fier, et sachant souffrir avec grâce, chanta ;
Alors, son cœur trop plein de larmes, éclata
Dans les vers d'Euripide où d'Électre asservie
Le doux poète plaint la malheureuse vie.
Exalté, le chanteur emplissait les échos
De sa voix palpitante et de ses longs sanglots.

Les convives surpris se taisaient dans les salles :
On entendait leurs cris émus, par intervalles.

Électre se plaignait ; ses chants graves et beaux
Disaient : « Voyez, amis, ma tunique en lambeaux !
« Le deuil sombre a terni ma blonde chevelure ;
« J'habitais un palais, j'habite une mesure ;
« Je suis esclave, moi, fille d'Agamemnon !
« Je ne suis plus Électre et j'en porte le nom ! »

Les convives, touchés de ce chant pur et triste
Déploraient son malheur, et contemplaient l'artiste...
C'est qu'ils étaient vaincus à leur tour, ces vainqueurs !
Un cri de femme avait percé leurs rudes cœurs.
La pitié triomphait de ces âmes hautaines,
Et, pleurant sur Électre, ils pleuraient sur Athènes !

Le rhapsode se tut : — le silence applaudit.

Un des plus vieux guerriers soudain se lève, et dit :

ij.

« Pleurez, soldats, pleurez. Pleure, Lacédémone ;
« Généreuse cité, tes pleurs sont une aumône
« Offerte à l'ennemi courbé dessous tes lois ;
« C'est un gage certain d'espoir que tu lui dois.
« S'il est beau de laisser les larmes à la femme,
« Et, forts par notre bras, d'être plus forts par l'âme,
« S'il est beau d'être brave et de savoir souffrir,
« Devons-nous éprouver un barbare plaisir
« À l'aspect des vaincus expirants sous nos armes ?...
« Oh ! citoyens, ayons cette vertu des larmes !
« Sans pitié pour nos maux, plaignons les maux d'autrui
« En dussions-nous pleurer toujours comme aujourd'hui.
« Croyez-en un vieillard dont l'antique courage
« Ne connaît pour vainqueurs que la clémence et l'âge ;
« Fiez-vous à vos lois qui n'ont qu'un but : le bien,
« Et montrez-vous chacun digne concitoyen
« De Lycurge, ce sage auteur de notre gloire.
« Il est grand de gémir sur sa propre victoire !
« Athènes comme Électre est soumise aux malheurs ;
« Sparte n'est pas Égisthe et pleure de ses pleurs.
« Ne soyez point honteux (la honte en serait lâche),
« Des larmes qu'un poète athénien vous arrache ;
« Un Tyrtée autrefois vous a fait tressaillir ;
« Euripide aujourd'hui peut vous faire gémir...
« Euripide ! ce nom sans doute vous rappelle

« Du sanglant Marathon la journée immortelle !
« Euripide y naquit quand Sophocle y chantait
« La Liberté donnée ; Eschyle y combattait !
« Si de vous émouvoir ces grands hommes sont dignes
« Quels droits n'a pas Athènes à vos honneurs insignes ?
« Tout Grec d'ailleurs lui doit un cœur reconnaissant :
« Pour la Grèce en péril elle a donné son sang !
« Que ferait maintenant la superbe Hellade
« Sans les soldats d'Athènes et leur chef Miltiade ?
« Le jour où le combat ne nous fut pas permis
« Seule elle osa braver cent dix-mille ennemis !
« Elle vainquit : elle est notre libératrice,
« Et c'est nous qui voulons, ingrats, qu'elle périsse !
« Ah ! Sparte ne veut pas déshonorer son nom !
« En vain Sparte voudrait oublier Marathon !
« Thémistocle, Cimon, Aristide, Xantippe,
« Voilà des souvenirs, et rien ne les dissipe !...
« Salamine, Mycale, Eurymédon ! — Vainqueurs,
« Tant que ces noms sacrés vibreront dans vos cœurs
« Vous ne pourrez pas être aveuglés par la haine
« Assez pour vous souiller et renverser Athènes !
« Que si vous persistez encor dans vos desseins,
« Courez à Marathon, aux yeux des Platéens,
« Détruire les tombeaux où doit vivre la gloire !
« Certes, vous le pouvez. Mais, peut-on de l'histoire
« Effacer tout un peuple et tromper l'avenir ?
« Parricides ! les dieux sont prêts à nous punir !
« Ne le savons-nous plus ? Athènes est notre mère ;
« C'est elle qui répand sur nous toute lumière ;
« Nous lui devons la vie et la gloire à la fois.
« Respectons ses savants, ses chefs-d'œuvre, ses lois ;
« Songeons à Périclès ; à ce jour où nous vîmes

« Vingt vieillards respectés, chargés d'ordres sublimes,
 « Pour que notre pays fût heureux désormais
 « Nous demander à tous l'universelle paix,
 « Et craignons d'étouffer sous l'horreur de la guerre
 « Les hommes qui pour nous rêvaient la paix naguère.
 « Athènes c'est la Grèce, et la Grèce, c'est nous !
 « Les héros athéniens sont vos frères, à vous,
 « Grecs, ces héros sont grecs, et flétrir leur couronne
 « Serait déshonorer aussi Lacédémone.
 « Eh ! quoi ! vous oseriez briser ces monuments !
 « Quoi ! barbares mortels, plus cruels que le Temps,
 « Vous ne laisseriez là qu'un sillon de charrue
 « Pour profaner encor la cité disparue !
 « Phidias ne vivrait dans aucun souvenir !
 « Le Poécile détruit lèserait l'avenir !
 « L'Odéon croulerait ! les longues Propylées
 « Ne feraient qu'un amas de pierres mutilées !
 « Minerve ne pourrait sauver son Parthénon !
 « Et sur tant de grands noms vivrait à peine un nom !
 « Jardins d'Académie, Cynosarge, Lycée
 « Illustres à jamais grâce à la pensée
 « S'évanouiraient ! — Nul ne pourrait retrouver
 « Les lieux où l'immortel Socrate vint rêver !
 « Et les siècles, songeant à la ville détruite,
 « S'écrieraient attristés : « Ô Sparte, sois maudite ! »
 « Non ! vous ne pouvez pas vouloir un tel malheur,
 « Et perdre en un seul jour ces fruits d'un long labeur :
 « Les chefs-d'œuvre d'Athènes et votre honneur ensemble !

« Ô Lysander, et toi, toi devant qui tout tremble,
 « Toi qui descends d'Hercule et que les alliés
 « Vénèrent comme chef, — tu foules sous tes pieds

« La majesté d'Athènes et son antique gloire !
 « C'est un triomphe ! — Mais la plus belle victoire
 « Est celle qui, plaignant un grand peuple déchu,
 « Donne au vainqueur la gloire et la laisse au vaincu !
 « Tu le sais. — Il est temps que le monde l'apprenne ;
 « Athènes est soumise, eh ! bien, sauvons Athènes !
 « À quoi bon, sans objet, faire l'œuvre du Mal ?
 « Faut-il aider le Temps dans son labeur fatal ?
 « D'invincibles soldats garderont cette ville ;
 « Ils vous épargneront un forfait inutile,
 « Et vainqueurs et vaincus seront contents du sort.
 « Ah ! si vous demeuriez dans vos projets de mort,
 « Sans doute un jour viendrait d'horreur et de vengeance
 « Où des dieux contre nous sévirait la puissance.
 « Sparte à son tour tombée implorerait en vain
 « Son vainqueur obstiné ; Sparte aurait le destin
 « D'Athènes sa rivale, et quand dans son supplice
 « Elle crierait : "Ô grâce !" on répondrait : "Justice !"»
 « Car, citoyens, les dieux comme avec une voix
 « Par les événements vous parlent bien des fois ;
 « Un poète athénien vous émeut ; ce présage
 « Indifférent au fou fait réfléchir le sage,
 « Et moi je viens vous dire : Ô Grecs, dans cet instant
 « Les dieux fixent sur vous leur regard éclatant :
 « Ils ont su vous toucher par la voix d'un poète ;
 « C'est un conseil : — Malheur au fou qui le rejette !
 « Tous les héros d'Athènes aujourd'hui demi-dieux
 « Sur la terre outragés ébranleraient les cieus ! »

iiij.

Le vieillard se rassit avec un geste auguste ;
 Un long enthousiasme applaudit l'homme juste

Qui venait de parler au nom de la Vertu ;
Les vainqueurs attendris criaient : « Gloire au vaincu ! »

vj.

C'était le lendemain ; comme aux grands jours de fêtes
Des guirlandes de fleurs ornaient toutes les têtes ;
Le bonheur inondait les cœurs et les regards.

Louant la Liberté que recouvrait la Grèce
Instruments et chansons animaient l'allégresse,...
Et l'Athénien voyait s'écrouler ses remparts ;

Les vaisseaux recouverts par les flammes et l'onde
Disparaissaient ; — Alors surgit aux yeux du monde,
Libre de ses Longs Murs, l'immortelle cité !

Et dépouillée enfin d'une enveloppe vile
Tous purent contempler la splendeur de la ville
Où Socrate vécut, où Sophocle a chanté !

Oh ! résurrection ! défaite triomphale !...
Ces débris tout fumants, c'est la force brutale ;
Ces monuments debout, c'est l'œuvre de l'esprit !

Et vous, peuples guerriers que tant de sang enivre,
Tuez ainsi le Monde afin qu'il puisse vivre !...
... Tout pur esprit renaît dès que le corps périt.

24 Juillet 65.
Lycée de Nîmes.

1867 : *Prométhée enchaîné*

La légende de Prométhée est un des grands mythes de la Grèce. Pour les uns, Prométhée aurait façonné les premiers hommes avec de l'argile et Athéna leur aurait communiqué le souffle de la vie ; pour d'autres, il aurait donné aux hommes un corps semblable à celui des dieux, leur permettant la station verticale.

Prométhée aurait apporté aux humains le feu sacré de l'Olympe, symbole de la connaissance, et leur aurait enseigné la métallurgie.

Pour cela, Zeus le condamna à être attaché à un rocher : chaque jour un aigle lui dévorait le foie qui, chaque nuit, repoussait. Héraclès le délivra au cours de ses douze travaux.

Le mythe de Prométhée est généralement interprété comme la révolte de l'humanité cherchant à égaler les dieux.

*Prométhée enchaîné*⁸

Vulcain vient de clouer sur le roc du Caucase
Prométhée, et le roi des Titans reste seul.
Le jour tombe. Voici que le couchant s'embrase ;
Puis la nuit formidable entoure notre aïeul.

Prométhée, un moment surpris, lève la tête.
Le vautour fait sa tâche et lui mange le cœur !
Le héros songe : « Un soir magnifique s'apprête ;
On est plus près du ciel sur pareille hauteur ! »

Or, le dernier reflet du jour s'éteint. L'abîme
Ouvre subitement tous ses millions d'yeux

⁸ Poème daté à la fin « Paris, 1867 » et publié dans AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, section « Rébellions », poème III, pages 10-12.

Et darde leurs éclairs fixement sur la cime
Où, debout, est celui que n'aiment pas les dieux.

Et tous ces regards froids, pâles, terribles, mornes,
Convergeant sur cet homme enchaîné sur ce mont,
Illuminent l'horreur du firmament sans bornes,
Pour lui montrer qu'elle est en suspens sur son front !

Lui songe : « La matière est vaincue : elle ignore.
L'univers, sans comprendre, obéit à sa loi :
Après l'immensité des nuits, l'immense aurore ;
Mais moi je pense, et rien n'est aussi grand que moi !

« J'ai vu là-haut comment roulent dans un orbite
Les astres, et je veux savoir, et je saurai
Dans quel ordre précis chaque monde gravite,
Car, tôt ou tard, je dois atteindre au feu sacré ! »

Et l'Homme a renversé son cadavre en arrière ;
Il est beau ! ses cheveux frissonnent dans le vent ;
La face vers le ciel, la nuque sur la pierre,
Il n'a que son regard splendide de vivant !

Tantôt le plein soleil l'a brûlé jusqu'aux moelles ;
Un froid dur à présent lui pénètre les os,
Mais, tout prêt à ravir leur secret aux étoiles,
Il ne sent même pas le roc briser son dos !

Et d'orgueil ivre, fou de génie et d'extase,
L'esprit libre dans les lumières de l'éther,
Il est bienheureux, lui, le damné du Caucase !...
Regarde !... tu n'es plus le maître, Jupiter !

1868 : *Prométhée foudroyé*

*Prométhée foudroyé*⁹

Les mains, les pieds scellés durement à la pierre,
Et le corps rejeté sur la roche en arrière
Tel Prométhée était cloué depuis longtemps.
Les glaciales nuits et les jours éclatants
Sans nulle trêve étaient venus, à tour de rôles,
Fatalement peser sur ses fortes épaules,
Et lui, sans s'émouvoir, comme oublieux des dieux,
Suivait d'un œil toujours égal, au fond des cieus,
Ces retours réguliers du soir et de l'aurore,
Car la nuit Prométhée étudiait encore,
Inquiet du secret des astres, sans sommeil,
Mais très calme, certain de monter au Soleil !
Jupiter, ayant vu la paix de sa pensée,
En trouva la grandeur de l'Olympe offensée ;
Irrité d'un orgueil sans haine et sans courroux,
Étonné du Titan majestueux et doux,
À son vaincu tranquille il voulut apparaître
Dans la gloire effroyable et suprême d'un maître.
Donc, comme Prométhée immobile songeait,
Des hautes profondeurs où son regard plongeait
Il vit un jour sortir et descendre un nuage
Pareil à ceux qui font les éclairs et l'orage.
Les contours en étaient façonnés par le vent.
Or, ce nuage noir qui paraissait vivant

⁹ Poème publié dans la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 12^e année, n^o 10, avril 1869, pages 139-141. — Seconde publication dans AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, section « Rébellions », poème n^o XXXIV, pages 94-98, dédié à Jules Michelet daté à la fin « Paris, 1868 ».

Peu à peu grandissait et devint gigantesque ;
Puis, quand il eut couvert tout le firmament presque,
Jupiter, formidable, apparut au milieu.

Le Titan, lui, ne fut pas étonné du dieu !...
Il n'a pas tressailli de terreur ; sa prunelle,
Qui tantôt reflétait la lumière éternelle,
Lorsque le dieu s'est mis par-devant tout à coup,
Sans trouble, a réfléchi son ombre, — et voilà tout.

Jupiter, qui n'est pas content, peut croire à peine
Qu'il n'épouvante plus désormais l'âme humaine,
Même quand il veut bien se déranger exprès !
La colère envahit sa face par degrés ;
Il est tumultueux de menaces, et comme
Les pensers ont gardé dans le cerveau de l'homme
L'impassibilité sereine de ses yeux,
Et qu'il voit clairement cela, le roi des dieux
Sent la volonté naître en lui, lente et farouche,
D'écraser le Titan d'un seul mot de sa bouche,
Ou même de froncer seulement le sourcil !
Et le héros paraît inscient du péril ;
Tandis que Jupiter suit sa pensée, il pense
Très librement, le dieu dans la vapeur immense
Ne l'ayant pas ému plus qu'un spectre mouvant
Formé par quelque nue étrange, au gré du vent...
Il se dit, — cependant que la foudre s'apprête : —
« Ce Jupiter terrible a vraiment l'air très bête !
« Certes, sa barbe longue, admirable d'aspect,
« Et son torse athlétique inspirent le respect !
« Mars doit aimer beaucoup ce visage sans ride,
« Ces gros genoux d'airain et ce regard stupide,

« Et je comprends que l'on se courbe avec effroi
« Sous le geste d'un tel colosse et d'un tel roi !
« Du moins, il a choisi sagement son emblème,
« Et cet aigle porteur de foudres, c'est lui-même !
« Cet aigle au vol cruel, à l'œil dur, au front bas,
« Et qui semble un penseur, et qui ne pense pas ! »

Ainsi rêve le grand martyr sur sa montagne.
Jupiter que, de plus en plus, le courroux gagne
A froncé son sourcil énorme ! À ce moment,
Tout surchargé d'éclairs, l'aigle a soudainement
Un sursaut inouï des deux ailes ensemble !
L'air tressaille. Le ciel tout entier tremble. Il semble
Que, frappés de l'éclair qui luit et qui reluit,
Le pic et le Titan s'écroulent dans le bruit !

Mais le boiteux Vulcain, forgeron de la foudre,
Qui ne pouvait, touché de pitié, se résoudre
À clouer le géant sur la roche aux flancs durs,
Forge depuis hier des tonnerres moins sûrs,
Et tandis que ces bruits d'écroulement s'apaisent,
Jupiter, entouré des foudres qui se taisent,
Voit le mortel vivant tout debout sur le mont !
Cependant il avait voulu l'atteindre au front !

Les carreaux n'ont pas fait leur devoir ; au contraire !
Et le choc fanfaron d'un impuissant tonnerre
A fait voler, brisant le roc en forts éclats,
Les solides anneaux qui liaient aux deux bras
Le fier Titan, surpris de cette délivrance.

Jupiter un moment considère en silence
Prométhée à demi libre, et lui, d'une voix

Superbe, et se mettant, pour la première fois,
À rire, malgré lui, d'un prodigieux rire
Qui scandait à tout mot ce qu'il avait à dire,
Et qui lui secouait le ventre, soulevant
Vers l'orage... (déjà fugitif dans le vent !)
Ses bras maigres où sont des empreintes de chaîne,
Lui, Prométhée, aïeul de la révolte humaine :
« Bien frappé, cria-t-il ; va, continue ainsi !
« Encore un coup de ton tonnerre ! — et grand merci ! »

1885 : *Le Christ à l'Œdipe*

Œdipe, fils de Laïos et de Jocaste, appartient à la dynastie des Labdacides, les rois légendaires de Thèbes. Dès sa naissance, ses parents le pendirent par les pieds sur le mont Cithéron car l'oracle de Delphes leur avait révélé qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Mais le nourrisson fut sauvé par Polybe et Mérope, les souverains de Corinthe, qui l'élevèrent comme s'il avait été leur enfant.

Œdipe devenu adulte apprend toute la vérité du même oracle et il décide de fuir Corinthe, pensant que Polybe et Mérope étaient ses vrais parents.

Sur son chemin, il rencontre un vieil homme qui lui refuse le passage : il le tue... sans savoir que celui-ci était Laïos, son vrai père ! Arrivé à Thèbes, il délivre la ville de la Sphynx, dont il a deviné l'énigme : en récompense, il reçoit le trône de Laïos et la main de sa veuve Jocaste... mais comme celle-ci est aussi sa véritable mère, l'oracle funeste est accompli !

Thèbes est atteinte par la peste. L'épidémie devant cesser lorsque le meurtrier de Laïos aura été puni, Œdipe part à sa recherche. Il découvre ainsi qu'il a tué son père et épousé sa mère : il se crève alors les yeux pour ne plus voir ses crimes.

Jean Aicard imagine, dans une fiction très profonde, la rencontre d'Œdipe et de Jésus : le Christ révèle à celui qui fut le jouet des dieux

et l'artisan de son propre malheur que l'univers est désormais régi par un Dieu de pardon et de Pitié, supplantant l'antique *Fatum*.

*Le Christ à l'Œdipe*¹⁰

Le Christ ressuscité, qui console le monde,
Et l'Œdipe, immortel dans sa peine inféconde,
Tous deux errent encore à travers nos chemins,
Œdipe aux yeux sanglants, Christ aux sanglantes mains.
Celui-là, dans l'orgueil de ses grands maux — s'isole ;
L'autre, semeur de verbe et de bonne parole,
Cherche dans les sentiers d'exil, de deuils, d'effrois,
Tous les inconsolés, les Pauvres et les Rois.

Le Christ ressuscité parcourt toute la Terre.

L'autre jour, dans un val, affreux comme un cratère,
Que la gazelle évite et que fuit le lion,
Entre Ossa le sinistre et le noir Pélion,
Dont les ravins sont faits de cimes écroulées
Où les pas des Titans ont empreint leurs foulées,
Dans un val que les coups du tonnerre ont fait noir,
L'Homme qui ne voit plus et Celui qui sait voir
Se parlèrent, — le Christ au cœur plein de lumière,
L'Œdipe, qui, fouillant toute cause première,
Voulut voir dans l'obscur jusqu'à l'aveuglement...
Christ vit Œdipe, assis, pleurant amèrement.

Œdipe pleurait donc, assis sur une roche.
Antigone lui dit : « Père, un homme s'approche... »

¹⁰ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, Paris, Paul Ollendorff éditeur, début 1885, in-12, pages 58-66.

— « Fuyons ! » s'écria-t-il ; mais Jésus, souriant :
« Dis-moi ton nom ? »

« Mon nom ? dit l'Aveugle effrayant,
Dont les yeux, ces chemins des rayons et des charmes,
Perdent un sang hideux qui coule au lieu de larmes,
Que t'importe mon nom, passant ? Regarde-moi,
Toi qui peux voir : je suis Œdipe, et je fus roi ! »

« Je fus roi, répondit Jésus. Causons ensemble.
Tends vers mes mains ta main qui me cherche et
[qui tremble ;
Touche ces trous d'où sort mon sang mystérieux :
C'est le même qui coule en larmes de tes yeux,
Et j'ai des trous pareils à mes pieds sans chaussure,
Œdipe, — et mon flanc saigne aussi d'une blessure. »

« Ce passant, fit Œdipe, a la meilleure part.
Heureux passant ! les dieux t'ont laissé le regard ! »

« Et comment, dit le Christ, as-tu perdu la vue ? »

« Demande à ces rochers ! Mon histoire est connue. »

Et Jésus dit : « Parlez ! »

Et les Rocs, attendris,
Contèrent ses malheurs à l'Œdipe surpris :
Quel oracle odieux l'accueillit en ce monde,
Comment au Cithéron, solitude profonde,
Il fut, sur l'ordre exprès de sa mère, emporté
Pour y périr, trompant l'oracle redouté ;

Comment ses pieds étaient percés d'une lanière ;
Comment, apitoyé par sa grâce première,
Un pâtre le garda pour l'horrible destin ;
Comment, sans rien pouvoir sur l'avenir certain,
Il avait, ignorant que Laïus fût son père,
Parricide, vécu d'abord en roi prospère,
Dans le lit maternel, frère de ses enfants !
Comment il avait eu de beaux jours triomphants
Pour avoir deviné l'énigme proposée
Par le Sphinx, Vierge Ailée à la griffe rusée,
Qui dévorait tous ceux qui ne devinaient pas.
Et comment il l'avait étouffée en ses bras !
... Thèbes l'avait fait roi, puis vint l'horrible Peste !
L'assassin de Laïus à la Ville est funeste :
Dès qu'il sera chassé la Peste aura fini.
Dit le dieu ! — L'assassin ? il faut qu'il soit puni !
L'oracle a dit : chassé, mais Œdipe, farouche,
A la vengeance aux yeux, la menace à la bouche :
Point de pardon ! malheur, malheur au meurtrier !
Que nul n'ose accueillir l'infâme à son foyer !
Que, brûlé du soleil, fouetté des vents sauvages,
Il aille seul, maudit par nous et par les âges !...

Or, tandis que les Rocs lui contaient ses malheurs,
Œdipe concevait que des destins meilleurs
Auraient, malgré les dieux, pu naître de lui-même !
Pour la première fois, sans fureur ni blasphème,
Il revoyait en lui son martyr effrayant...

Et Jésus regardait Œdipe en souriant.

Quand les Rochers en pleurs finirent son histoire,
Œdipe s'écria : « Comment ai-je pu croire

Qu'un dieu, voulant atteindre un coupable odieux,
Pût livrer tout un peuple au châtement des dieux ?
Et puis, l'oracle horrible étant inévitable,
Comment un seul instant me suis-je cru coupable ?
Les dieux inévités faisaient le mal en moi !
Et je n'ai demandé ni comment, ni pourquoi,
Moi, le vainqueur du Sphinx, le scrutateur de mystère !
Quelle force a contraint mon génie à se taire ?
Quel trait de feu crevait les yeux de mon esprit ? »

Ainsi se parle Œdipe, et Jésus lui sourit.

« Il semble que la nuit de mon cœur se dissipe !
Est-ce moi qui me parle, et suis-je encore Œdipe ?
Ma pensée en moi — change ! Elle se trompe donc ?
Hélas ! et j'aurais pu m'accorder mon pardon ! »

Il dit alors : « Comment est-ce que l'on te nomme ? »

Et le Christ répondit : « Jésus, dit Fils de l'Homme,
Et je suis dieu. Voici des siècles révolus,
Martyr de ton esprit, que tes dieux ne sont plus,
Mais des esprits vivants s'agitent sur ta trace,
Et toi-même tu t'es châtié dans ta race,
Œdipe ! Tu t'es fait tes plus horribles maux
En provoquant le Sphinx, en jouant sur les mots !
Il est des fonds réels, troubles comme le songe,
D'où toute âme revient folle, quand elle y plonge !
Œdipe, les esprits les plus grands — sont bornés !
Qu'est-ce qu'un secret vu ? quatre mots devinés ?
Rien n'est su, tant qu'il reste à savoir quelque chose.
Au fond, règne un Silence ; un voile est sur la Cause ;

Et qui descend dans les gouffres prodigieux
Remonte avec l'horreur de la nuit — dans ses yeux !
Je l'ai sondé, le trou du vertige et des doutes,
Et j'ai pensé, suant l'angoisse à grosses gouttes :
Qu'importe avec un mot si le Sphinx est vainqueur ?
Les mots sont sous le front : la Parole est au cœur ! »

Œdipe dit : « Héros d'une cause sacrée,
Peut-être ai-je souffert pour Thèbes délivrée ? »

« Pour Thèbes ? dit Jésus ; pour l'amour du devoir ?
Ou pour l'attrait qui sort des fonds, — pour tout savoir ?
... Pour être le savant de la Vie et de l'Être ;
Pour être un Roi d'orgueil jusqu'au bout du connaître !
Mais l'éclair curieux brûle les yeux humains,
Et tu t'es arraché ton regard de tes mains !
La Cause s'appartient ; sa volonté la couvre ;
En vérité, la vie est autre dès qu'on l'ouvre ;
La science des mots conclut à : *rien n'est sûr* ;
La largeur de ta main peut voiler tout l'azur ! »

Œdipe se leva, plein d'une âme nouvelle.

« Quel jour intérieur ta Parole révèle,
Cria-t-il. — Ah ! trois fois aveugle, sourd trois fois,
Celui qui, l'entendant, ne comprend pas ta voix !
J'aurais dû renier des dieux impitoyables !
Tous les dieux que le cœur réprouve — sont niables !
Le Sphinx s'est donc moqué de moi, je le vois bien !...
Celui qui prouve tout, ô Christ, ne sent plus rien !
Et plutôt que descendre en soi comme en un gouffre,
L'homme, ému de pitié pour tout être qui souffre,

Doit devenir un dieu de tendresse et de paix.
J'ai dit : Châtiment ; toi : Pardon ; je me trompais.
Je ne fus, ô Jésus, martyr que de moi-même !
Honte à l'esprit d'orgueil ! Gloire au coeur simple : il
aime !

Gloire au simple vivant, joyeux de son métier,
Qui, poète ou maçon, laboureur, charpentier,
Abandonnant sa vie au rythme qui la mène,
Chante, en donnant à tous son action humaine !
... Mais toi, qui sais aimer tous les malheurs humains,
D'où te viennent ces trous dans tes pieds, dans tes
[mains ? »

« Oh ! dit Jésus, sachant que la pitié console,
Je l'ai toujours prêchée en actes, en parole,
Et les souffrants, les gens de rien, les va-nu-pieds
M'aimèrent. Mais partout nous étions épiés,
Et les Scribes, tremblant pour l'ordre de l'Empire,
M'ont fait souffrir, en croix, l'opprobre et le martyre...
Mais le troisième jour Christ est ressuscité,
Car la mort ne peut rien contre la Vérité ! »

« Oh ! dit Œdipe, ô Christ, ma fille est donc ta fille !
Oh ! l'admirable enfant d'une affreuse famille,
Que je voue au malheur d'un père gémissant,
Martyr de mon martyr et sublime innocent
Pris sous mon châtiment sans nier la justice,
Que ne puis-je le voir, l'enfant du sacrifice !
Que ne puis-je le voir, mon secours, mon soutien !
Oh ! je vois que son cœur, Jésus, ressemble au tien !
Par elle, ma misère est aimée et servie,
Ô Christ ! Et maintenant je vois sa triste vie !

Joie, amour, j'ai tout pris à ce sang de mon sang !
Je l'ai maudite en moi, Christ, en me maudissant !
Hélas ! hélas ! j'ai fait le malheur d'Antigone !
Mon seul crime, il est là !... Dieu du pardon, pardonne ! »

Œdipe vers le Christ ému — tendait les bras...

« Tu m'as vu, dit le Christ, eh bien, tu la verras ! »

Il toucha ses yeux creux, dans leur vertu première,
Et l'Œdipe revit sa fille, et la lumière !
Et tandis que ses yeux, brillants, pleuraient d'amour,
Une tendresse émut les Rochers d'alentour,
Et Pélion, Ossa, de l'abîme à la cime,
Dans un gémissement humain, divin, sublime,
Célébraient, en chantant, l'Œdipe racheté,
Et le Christ immortel, divin d'humanité.

1894 : *Pour la Grèce*

À la fin du mois d'avril 1894, la Grèce fut secouée par d'importants tremblements de terre. Les victimes furent nombreuses et les dégâts matériels importants. Même le célèbre Parthénon en fut ébranlé !

Il fallait secourir, et réparer... Jean Aicard apporta sa contribution au comité national formé par de nombreux écrivains ; il composa, notamment, le magnifique poème *Pour la Grèce* où, dans une vision inattendue, les dieux de la vieille Grèce reprochent aux Occidentaux d'avoir trahi l'idéal chrétien ; où la Pitié — autre nom de la Charité — vient au secours de la déesse Athéna dont le temple est menacé de ruine.

*Pour la Grèce*¹¹

I

Voici ce que j'ai vu, — tourné vers l'Occident.

L'esprit humain n'est plus qu'un abîme grondant ;
Le Christ n'a pas donné la justice promise,
Et le Pauvre, accroupi sur des parvis d'église,
Redressé tout à coup, attaque en révolté
Le mensonge et l'orgueil de notre charité.
Mais on est loin des temps du glaive et de la lance ;
On ne peut plus combattre et mourir en silence :
Des tonnerres humains grondent horriblement ;
L'œuvre du temps vacille et croule en un moment ;
Les temples étonnés tremblent tous sur leur base ;
L'explosion éclate en tous sens, brise, écrase,
Saisit, tord, jette au ciel les blocs les mieux scellés,
Et l'espérance meurt dans les cœurs ébranlés.

Ô Christ, Dieu de misère et Dieu de patience,
Et toi, son ennemie, orgueilleuse Science,
À vous deux, roi des cœurs et reine des esprits,
Vous avez fait merveille, et vous voilà compris !
Imposteurs ! Après tant d'espérance première,
Voilà donc quelle nuit sort de votre lumière !
Voilà votre impuissance et notre aveuglement !...
L'Évangile a menti... La Science nous ment.

¹¹ AICARD (Jean), *Pour la Grèce*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1894, 8 pages.

II

Or, tandis qu'au couchant, dans l'affreux crépuscule,
Le spectre de l'amour, épouvanté, recule,
Tandis que l'Idéal chrétien, trois fois nié,
N'a sur lui qu'un lambeau de sa propre pitié,
Et meurt, maudit par l'homme, indifférent aux femmes,
Tandis qu'un tremblement mortel parcourt nos âmes,
L'antique sol de Grèce a tremblé tout à coup
Où le vieux Parthénon rêve, toujours debout.

Un tremblement de terre a désolé la Grèce.

Ces monts que, ciel et mer, l'azur baigne et caresse,
Ces monts qui, dans l'espace, en purs et beaux contours,
Parlent aux claires nuits de la splendeur des jours,
Ces caps, pareils aux seins de la terre amoureuse,
Pressés contre le flot qui frémit et se creuse,
Cette terre, où le soc du paysan surpris
Heurte et révèle encor, miraculeux débris,
Des marbres qui, jadis, au front des propylées,
Portaient vers le soleil des Gloires envolées,
Cette terre des dieux où l'Occident charmé
Cherche à jamais la place où l'homme fut aimé,
Voilà que, brusquement, grèves, montagne et plaine,
Ce monde a tressailli, toute la terre hellène,
Et les hommes sont morts, broyés sous leur maison,
Tandis que vacillaient les pics sur l'horizon,
Que la mer s'enfuyait devant le promontoire,
Et qu'un morceau du beau pays cher à l'histoire,
Un grand bloc, détaché soudain du continent,
Semblait flotter, cerné par un flot surprenant,

Délos horrible, en proie à la mer ennemie,
Et que le Parthénon, le temple d'Eurythmie,
Laissait, de son fronton, pâle et comme blessé,
Tomber un peu du marbre où Minerve a pensé !

III

Alors, j'ai consulté les signes, les victimes,
Et j'ai surpris le sens de ces horreurs sublimes...
Au bruit de ce chaos, quand leur terre a tremblé,
Les dieux, les anciens dieux, les dieux morts ont parlé
Aux chrétiens d'Occident qu'un ciel livide éclaire,
Et j'ai su leur parole, et voici leur colère.

Ils ont dit : « Quand le dieu qui nous a détrônés
Dès le sein maternel prit tous les nouveau-nés
Et, contempteur des corps, vint exalter les âmes,
Nous connûmes sa force, et nous nous retirâmes
Au fond de notre essence, air, onde, terre et feu,
Laissant sous le soleil régner le jeune dieu.
C'était un maître, un roi d'une tout autre race ;
On disait cependant qu'il avait de la grâce,
Que la simplicité noble de ses discours
En plis fermes et droits tombait, sans vains détours.
Il s'adossait, paisible, au tronc du blanc platane,
Et comme ces bergers, chers à notre Diane,
Il nommait la candeur des colombes, des lys,
Et les mères venaient lui présenter leurs fils.
De cœur moins fort que nous, il penchait trop peut-être
Vers tous les souffreteux qui l'appelaient leur maître.
Mais, s'il a trop hanté l'enfance et le tombeau,
Il comprit Madeleine, et lui-même était beau.

Nous autres, nous avons, sous la clarté céleste,
Dressé ces monuments dont la gloire nous reste,
Et dont les dieux enfin, les dieux, morts irrités,
Veulent reprendre au monde indigne — les beautés ;
Nous avons fait aimer la chair comme divine ;
L'homme, dans le baiser, vénérât l'Origine ;
Nous avons, par la force équilibrant l'esprit,
Cherché l'éternel rythme en tout ce qui périt
Et, mettant dans la forme une vertu pour l'âme,
Suspendu l'idéal au beau sein de la femme...

Le dieu nouveau mourut, insulté sur sa croix.

Or, depuis deux mille ans que Rome a dit : Je crois,
Qu'as-tu fait, Occident, du sublime héritage ?
T'avions-nous pas légué joie et force en partage,
Et ton Christ un bonheur tout immatériel ?
Cependant, tu n'as plus d'idéal dans ton ciel !
Tu n'as plus le respect des dieux ni des génies ;
L'âme que tu voulus exalter — tu la nies !
Ton Christ t'avait légué, pour ennoblir les cœurs,
Amour et charité, — nos étranges vainqueurs, —
Par qui les malheureux calment les maux des autres...
Qu'as-tu fait, Occident, de ce legs des apôtres ?
Qu'as-tu fait de ton Christ, hélas ! Tu les trompais,
Ceux à qui tu promis, avec l'amour, la paix !
La forme a dû souffrir l'outrage des cilices
Ta menteuse pitié n'a créé que supplices ;
Tes temples sont plaintifs et noirs comme la mort...
Où donc est l'homme bon ? Où donc est l'homme fort ?
Tu n'as fait que bûchers, martyrs, guerres et larmes !
Tous tes peuples chrétiens sont debout sous les armes ;

Tes résignés d'hier s'éveillent plus haineux ;
Le monde triste est pris en d'effroyables nœuds,
Réseaux de fer, chemins d'avarice et d'envie...
Qu'as-tu fait de la mort ? Qu'as-tu fait de la vie ? »

IV

Quand les dieux de colère eurent ainsi parlé
Dans le sol frémissant, dans l'éther ébranlé,
Alors, cette Athènè que l'Univers contemple,
Sentant craquer sa terre et chanceler son temple,
Athènè, malgré tout victorieuse encor,
Qui, debout sur l'azur, lève une lance d'or,
Si brillante au soleil en sa droite savante
Qu'elle a fait fuir un jour, aveuglés d'épouvante,
Les barbares velus, les hordes d'Attila,
Pour la première fois Athènè se troubla :
« Je vois mourir ma gloire et ma beauté, dit-elle ;
Vous, chrétiens, vous voyez mourir l'âme immortelle ! »

V

— « Ô déesse ! Le cours des choses quelquefois
Se rompt, semble obéir à de sauvages lois...
Je suis la Pitié sainte, ô Pallas immortelle ;
Je suis comme toi vierge, et sans doute moins belle ;
Je suis cette Pitié, fille d'un sang divin,
Et pour qui, selon toi, Jésus mourut en vain.
Ô ma sœur, je suis triste et pâle, et transparente,
Mais dans toute douleur je vois une parente
Et ma bouche s'incline à baiser doucement,
Sous les yeux du bourreau, le condamné dormant.

Oui, l'on dit que le mal partout monte et prospère,
Et je fais peu de bien, mais je pleure, — et j'espère.
Je n'ai point de courroux, mais je trouve odieux,
Puisqu'il a fait des morts, le courroux de tes dieux.
Je t'apporte de quoi panser quelques blessures.
Voici ma main tremblante et mes tendresses sûres ;
Dans cette heure finale, où tout est confondu,
Mon cœur seul est certain : je ne l'ai pas perdu.
Je souffre tous les maux, même ceux que j'ignore ;
Je suis la Charité chrétienne, et je t'honore
Comme je t'aime, ô fière Athènè, dont le nom
Gouverne encor le monde, et règne au Parthénon. »

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).